Claude Boisson
Lyon

27 juillet-20 décembre 2017

version 1.0
20 décembre 2017

Notes sur l'histoire de l'anglistique universitaire à Lyon

Mise en garde liminaire : je ne suis pas historien, ce texte est informel, labyrinthique, personnel voire idiosyncrasique, coloré par mes souvenirs d'étudiant des années 1960, et ainsi de suite. C'est celui d'un linguiste, notamment. Il n'est en rien une production semi-officielle commissionnée par le Département d'études du monde anglophones de l'université Lumière Lyon 2 en 2017. N'importe qui d'autre présenterait une perspective différente sur ce qui n'est pas fait objectif. Je prends parfois des partis.

Une des carences évidentes de ces notes est un faible investissement sur l'histoire intellectuelle collective du département tel que je l'ai connu sur une cinquantaine d'années. Mais traiter ce sujet supposerait une collaboration avec ceux qui ont vécu de l'intérieur l'évolution des idées, parfois les tensions, à l'intérieur de chaque groupe disciplinaire. Et ces groupes sont très divers. L'unité sociale minimale des anglicistes est assurée par une certaine communauté de formation, mais quand un secteur, de fait, s'étend de l'histoire de l'art à la phonétique, il présente une bigarrure particulièrement accusée. Il y a tout de même un je ne sais quoi qui nous relie. Qui donne à notre "communauté", comme on aime à dire aujourd'hui, quelque chose qui nous distingue.

Après la scission de l'université Lyon 2 initiale en Lyon 2 et Lyon 3 en 1973, certains anglicistes de Lyon 2 sont partis à Lyon 3. Je n'ai pas cherché à retracer l'histoire de ce département d'anglais de Lyon 3, qui s'est développé selon sa course propre, faute de réelle familiarité avec le personnel. A l'intérieur de Lyon 2, ma documentation est vraiment très imparfaite pour le département de Langues étrangères appliquées.

J'ai bien entendu intégré des informations diverses obtenues de collègues, crédités à chaque fois, sauf omission innocente. J'ai pu avoir le plaisir d'une conversation de trois heures avec Paul Veyriras à Nantiat le 7 août 2017. Un grand regret : Roland Tissot et moi devions rendre visite à Maurice Gonnaud à la fin du mois d'août ou eu début du mois de septembre 2017, quand Tissot m'apprit le 17 août le décès de Gonnaud. Mais je dépends

en grande partie des contributions autobiographiques qui m'ont été communiquées, sans caractère systématique.

Je n'ai pas inséré de portraits photographiques au-delà des époques les plus anciennes, car je les ai mis en ligne par ailleurs.

J'ai parallèlement rédigé deux documents séparés, que je rendrai peut-être publics ultérieurement. Dans le premier je rapporte quelques souvenirs, non pas tant sur l'enseignement universitaire de l'anglais, mais surtout sur mes expériences de lycée et avant, pour ce qui touche aux langues. Le deuxième document (Généalogies universitaires), est consacré aux généalogies universitaires concernant la série des relations professeur / étudiant par les cours.

En essayant de retracer l'histoire de l'anglistique universitaire à Lyon, je serai souvent frustré par l'ignorance où je suis généralement de la personnalité des savants dont il est question, de leur vie sinon privée, du moins semi-publique. A l'extérieur règne une image simplifiée de l'universitaire où sont arasés les reliefs variés du paysage. Malgré des moules répétés, ces personnages sont pourtant bien différents.

L'un, que j'ai connu, donnait de son temps pour les sans-abris. Un autre, Ferdinand Brunot à Nancy, est ébéniste. Un tel s'adonne à l'alcoolisme mondain. Tel autre se livre à la lubricité, en puissance par rumination ou en acte par commission. Michael Halliday, sinologue et angliciste connu, produit un jour un splendide lapsus en s'adressant à une étudiante : « Don't take this as an erection on my part » [objection]. Lors d'un congrès de la Société des anglicistes un collègue dont j'ai oublié le nom s'est vanté d'avoir triché à l'agrégation en cachant un livre dans les toilettes ; ce triste sire était content de lui. D'autres écrivent de la poésie, des nouvelles, peignent. Ce genre de précisions sera difficile à trouver dans notre cas. On devra donc parfois se contenter de secs résumés de carrière.

Si j'en crois Wikipedia, l'université de Lyon daterait de 2007. On mesure le sens historique des étranges rédacteurs. Passons. Certes, Lyon n'a eu une université qu'à une date assez récente, par rapport à bien des villes françaises, et même à certaines villes américaines.

Pour l'histoire de l'enseignement supérieur à Lyon :
http://www.amis-universite-lyon.fr/IMG/pdf/guide_historique_de_l_enseignement_superieur_a_lyon_20_avril.pdf

La page suivante rappelle tout de même que l'université au sens Troisième république comme réunion des Facultés date de la loi Liard de 1896. Les diverses facultés séparées et maigres remontant à 1838 (mais sans aucun enseignement de l'anglais, discipline alors sans aura).
https://fr.wikipedia.org/wiki/Université_de_Lyon_(Histoire)

Bien entendu, l'université a existé de 1896 à 1969, puis a été éclatée, puis tente de revivre sous une forme fédérative différente et étendue, depuis 2007.

Dans l'histoire péniblement atypique des universités françaises, après leur élimination en 1793 (ce sont des « corporations » à honnir), des Facultés sont créés de 1835 à 1875, mais vivent isolément une existence chétive. Voir par exemple :
http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/tele/hist07.pdf

Humilié par leur sous-développement grotesque, Louis Liard s'active pour effacer le long retard. Le 10 juillet 1896, la loi qui porte son nom regroupe les Facultés d'une ville en une Université. Vu le poids conjugué de la Sorbonne et de l'Ecole normale supérieure (créée en 1795), sans parler du Collège de France, de l'Ecole des chartes et de l'Ecole pratique des hautes études, heureuse création du Second empire, la province restera encore longtemps soumise à un régime aride, restrictif. Dans ce paysage attristant Lyon n'est pas le pire endroit.

La Faculté des lettres de Lyon, comme d'autres (Bordeaux, Montpellier, Rennes), avait été instituée sous Louis-Philippe, et remonte au 24 août 1838. Ces Facultés étaient dotées de cinq chaires. Il y avait en particulier une chaire de Littérature ancienne et une de Littérature étrangère. On notera le singulier dans chaque dénomination. Nous sommes dans la préhistoire de l'anglistique, comme on va le constater.

Les chaires de littérature étrangère n'étaient nullement une consolation excessivement encyclopédique pour les Facultés de province, ainsi que je le croyais il y a quarante ans. Il s'activaient tout aussi bien à la Sorbonne. Voici par exemple Alfred Mézières qui, à Paris, s'épanche infatigablement sur Shakespeare, Dante, Goethe :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Alfred_Mézières

En 1872, après la perte de l'Alsace, on compte en France 15 de ces professeurs de littérature étrangère. Liste ici :
http://pages.textesrares.com/index2.php?option=com_content&do_pdf=1&id=256

J'ai l'impression que certains de ces praticiens tous terrains distribuaient effectivement leurs talents sur plusieurs belles-lettres, mais que d'autres concentraient fortement les labeurs de leur esprit, comme Heinrich à Lyon.

Durant le demi-siècle qui va de 1838 à 1887, les quatre occupants de cette chaire de littérature étrangères à Lyon furent successivement le Bressan Edgar Quinet (chargé de cours 1838-1839, professeur 1839-1741, qui avait fait sa philosophie au lycée de Lyon en 1817 ; il partit pour le Collège de France), Claude Demogeot, Frédéric Eichhoff, Guillaume Heinrich.

Voir :
http://negrel.pagesperso-orange.fr/hommes/quinet.htm
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=1294
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=307

http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=367
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=521

Edgar Quinet (1803-1875) est un nom familier. Il a même eu droit à un amphithéâtre dans les bâtiments universitaires lyonnais du quai Claude Bernard, en tandem avec le poète et universitaire Victor de Laprade, sans compter une place lyonnaise à son nom. Mais on peut se demander s'il n'est finalement pas plus connu comme gloire symbolique du militantisme républicain et anticlérical que comme savant authentique. Quant il fut nommé à Lyon, Louis-Philippe laissa faire mais s'étonna du choix d'un républicain avéré. Quinet connaissait l'allemand, et Émile Faguet l'a appelé « le plus allemand des Français ». Mais, sauf erreur, il ne s'est pas occupé de littérature anglaise, et sa chaire du Collège de France avait pour intitulé Langues et littératures de l'Europe du sud.
https://1851.fr/hommes/quinet/

Edgar Quinet avait été élève au Lycée de Lyon, et dans une lettre à sa mère fouettarde, à propos des ouvertures pour une chaire à Lyon, comparée à celle de Strasbourg, il évoque avec la répugnance condescendante des intellectuels ce qu'il appelle « les misères de l'industrie » (comme s'il n'y avait pas des misères de l'esprit). Dans la Revue des deux mondes (volume 43, 1839), on peut lire la leçon inaugurale de Quinet à Lyon. C'est, pour parler franchement, du bavardage éloquent. A cette époque de rhéteurs, on se gargarisait beaucoup de ces volubilités, que, dans notre pays en particulier, on affectait de confondre avec le savoir.

Claude Demogeot (1808-1884), successeur de Quinet, est l'auteur d'une thèse sur Ausone, et, malgré un écrit sur Shakespeare, apparaît en fait essentiellement comme un historien de la littérature française, plutôt que de la « littérature étrangère » qui est est censée être son domaine.

En revanche, le successeur du susdit, et avant-dernier professeur, Eichhoff, mérite de notre part un sort particulier car il fut partiellement angliciste. On peut donc lui ménager une place dans la préhistoire de l'anglistique lyonnaise. Du Lyonnais Jusserand, non universitaire professionnellement, il sera question plus loin. Cette préhistoire aboutit à son terme quand apparaît le premier enseignement d'anglais spécifiquement spécialisé comme tel, d'abord en 1883 avec Etienne Quatrevaux, et deux ans plus tard, en 1885, avec Émile Legouis.

Frédéric (Friedrich) Gustave (Gustav) Eichhoff (1799-1875), est né au Havre. Son père, Wichman Gustav Eichhoff vient de Hambourg, où il est né en 1738. Au Havre il est négociant raffineur de sucre. Il organise l'institution d'un temple protestant luthérien où le culte est en allemand et aussi une fois par mois en français, tout en intégrant une loge maçonnique locale. Il maintient des contacts avec l'Allemagne et avec le Danemark. Un passage du Havre porte encore son nom.

Voir notamment :

http://www.geneanet.org/archives/ouvrages/?action=showdoc&livre_id=18077&page=1825&book_type=livre&search_type=livre&name=LEMAITRE&start=4&ts=1484559269&tk=063dcc9ce530712e

Frédéric Gustave Eichhoff a donc dû apprendre l'allemand dans sa famille, et on peut penser que son milieu familial lui facilita les contacts avec l'Allemagne. Il se marie avec une Autrichienne. Il est docteur ès lettres (Paris) en 1826 (voir un peu plus loin), il fut professeur de 1843 à 1855, puis inspecteur général de 1855 à 1862. Il est d'abord germaniste mais aussi angliciste, comme en font foi certaines de ses ses publications et sa présidence de jury pour le brevet d'aptitude à l'enseignement de l'anglais. Mais je ne parviens pas à déterminer si Eichhoff a effectivement donné à la Faculté des cours sur la littérature anglaise.

Eichhoff écrira en 1844 le rapport, reproduit plus loin, sur le brevet d'aptitude à l'enseignement de l'anglais obtenu par Quatrevaux, qui, on le verra, fut plus tard le premier enseignant d'anglais spécialisé comme tel à la Faculté des lettres de Lyon. À la mode de ce temps, Eichhoff était, comme ses confrères, omnicompétent en langues anciennes et modernes, anglais compris, sans compter la grammaire comparée des langues indo-européennes et, apparemment, le sanskrit. Mais pouvait-il vraiment avoir appris beaucoup de sanskrit ?

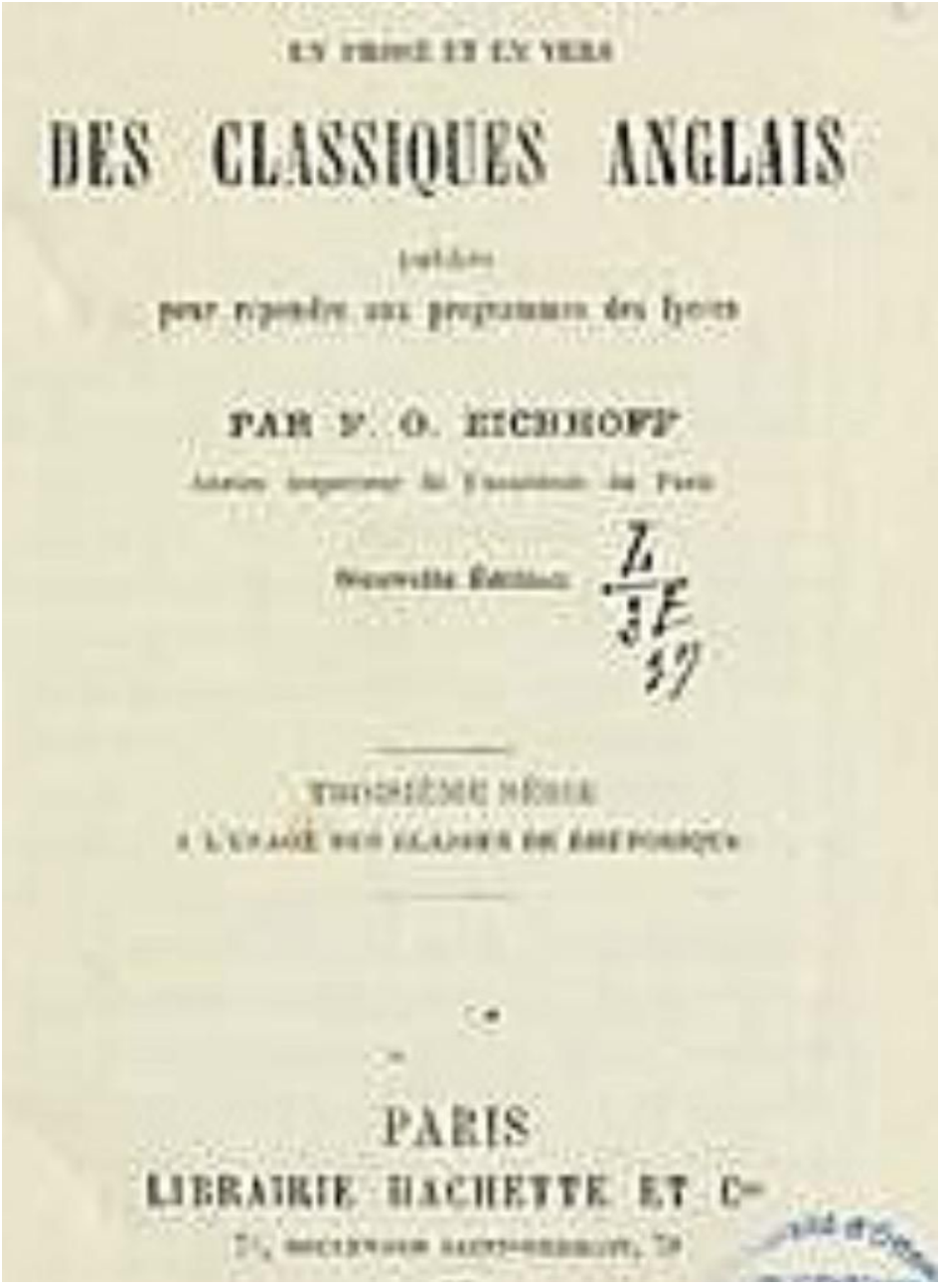
Références :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Frédéric_Eichhoff
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=367
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Auteur:Frédéric_Eichhoff
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1986_ant_11_1_6343
http://www.inrp.fr/emma/web/rebond.php?tabLiee=interv&nom=EICHHOFF%2C+Fr%E9d%E9ric-Gustave&sort=typeDown

En voyant que la thèse française d'Eichhoff sur Hésiode couvrait 16 pages et sa thèse latine De memoria 12 pages, j'ai cru d'abord que c'était une erreur. Pas du tout, c'est la situation normale au début du XIXe siècle, comme le montre la liste qui suit. Jusque vers le milieu du XIXe siècle les thèses semblent réduites à de brefs supports de discussion. Ensuite les exigences d'érudition se précisent, puis deviennent serrées. Mais, soyons lucides, dans ce temps, une thèse était un opuscule.
http://www.textesrares.com/philo19/theses_1810-1830.html
http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=theses

Un observateur précise les choses : « Il faut remarquer que les thèses de ce temps sont loin de représenter la somme considérable de travail qu'elles deviendront par la suite. Selon V. Karady (1986 a, p. 319), elles représenteraient en lettres " moins de 80 pages pour 83% d'entre elles avant 1840 et moins de 160 pages pour 33% de 1840 à 1860 ". Cette tendance ne se remarque pas qu'en lettres puisque le même auteur signale qu'en sciences " 69% des thèses parisiennes n'atteignent pas 40 pages avant 1850 et 55% de leurs auteurs n'ont pas trente ans au moment de ce rite de passage ". Il faudra attendre les années 1900 pour que les thèses d'Etat deviennent des travaux très conséquents, de 510 pages en moyenne ».

http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/tele/hist07.pdf

Une anthologie publiée par Eichhoff :



EN PROSE ET EN VERS

DES CLASSIQUES ANGLAIS

choisis

pour répondre aux programmes des lycées

PAR F. O. EICHHOFF

Ancien inspecteur de l'Académie de Paris

Nouvelle Édition

TROISIÈME SÉRIE

À L'USAGE DES CLASSES DE RHÉTORIQUE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Voici le début des Exercices de traduction de français en anglais (1864), publiés par Eichhoff et lisibles sur Gallica :

EXERCICES DE TRADUCTION

DE FRANÇAIS EN ANGLAIS.

I

PHRASES SIMPLES.

§ I.

ARTICLE DÉFINI.

1. L'ambition excessive[1] conduit à la ruine.
2. L'ambition d'[2]Alexandre le Grand prépara la ruine de la monarchie qu'il avait fondée.
3. La civilisation est le fruit du temps.
4. La civilisation des Grecs[3] surpassa celle des Assyriens et des Égyptiens.
5. Boileau préférait[4] la campagne à[5] la ville.
6. La comédie corrige, dit-on[6], les mœurs des hommes[7]. La chose n'est malheureusement pas toujours vraie.

1. Placez l'adjectif avant le substantif. — 2. *Of*. — 3. Pour former le pluriel du subst. ajoutez *s* au sing. — 4. *To prefer*, prét. : *preferred*. — 5. *To*. — 6. Trad. : *it is said* (mot à mot : il est dit). — 7. Homme,

Certains des professeurs de « littérature étrangère » devaient s'engager dans des incursions dans ce que nous appellerions la littérature comparée. Occasion de rappeler que Lyon a eu la première chaire de France dans cette spécialité.

Le successeur d'Eichhoff et aussi le dernier occupant de cette archaïque chaire de littérature étrangère fut Guillaume Heinrich.
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/prof_facultes_1808_1880.php#lyon_1
http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=521

La biographie la plus précise de Heinrich se trouve dans le Internationales Germanistenlexikon 1800-1950, vol. 1, de Christoph König, Walter de Gruyter, 2003.

Le Lyonnais Guillaume Heinrich (Lyon 1829-Lyon 1887) est le fils d'un émigré allemand originaire de Landau. Au lycée de Lyon son professeur d'allemand est un émigré polonais, Napoléon Szymański (1807-1893). Élève de l'Ecole normale supérieure (1848-1851), Heinrich soutint en 1855 à Paris une thèse française sur Wolfram d'Eschenbach (lisible sur Gallica). Mais elle se révèle considérablement plus substantielle que celle d'Eichhoff, puisqu'elle couvrait 229 pages ; la thèse latine 52 pages. Avec Heinric, on avait déjà basculé dans un système de doctorat plus exigeant quant à l'érudition.

Heinrich fut chargé de cours de littérature étrangère de 1855 à 1859, puis professeur de littérature étrangère de 1859 à 1887. Il était manifestement germaniste. Il a enseigné la grammaire comparée des langues indo-européennes en 1866. En 1887 la chaire de langue étrangère est renommée Langue et littérature allemandes. Heinrich est l'auteur d'une histoire de la littérature allemande qu'un spécialiste jugeait encore en 1961 être la plus développée publiée en France. En 1873 il a 170 auditeurs.

Il a été doyen de la Faculté des lettres de 1871 à 1886. Doyen perpétuel, d'ailleurs, jusqu'à la réforme qui soumit les doyens à réélection. Durant son décanat, les enseignants de la Faculté des lettres passèrent de 5 ou 6 à 20. Heinrich était de ceux qui déploraient l'anémie des Facultés, l'inexistence de réelles universités à l'allemande.

Contrairement à Eichhoff, Heinrich ne semble avoir eu absolument aucune activité comme angliciste. On peut donc dire, dans l'état actuel de mes investigations, que, entre Eichhoff et Quatrevaux, l'anglais subit une éclipse à Lyon, de 1855 à 1883.

http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/fiche.php?indice=521
http://www-persee.ens-lyon.fr/doc/hel_0247-8897_1990_num_2_1_3356
Éloge funèbre d'Heinrich par son collègue Hignard :
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5455031f/texteBrut

Sur les ambitions parisiennes d'Heinrich, qui le poussèrent à donner à Lyon des leçons de grammaire comparée afin de montrer des références en vue de sa candidature, voir :
http://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1991_num_112_445_1670

Noter que les chaires de sanskrit (Régnaud) et de « langues orientales » (l'égyptologue Lefébure) datent de 1879, donc sont antérieures à la création d'un enseignement d'anglais, comme on va le voir. Toute université qui se respecte doit avoir un sanskritiste à l'époque. Il y en a toujours un en 2017, Christine Chojnacki, à Lyon 3 (les langues « orientales » s'y étant transférées en bloc à l'occasion de la scission Lyon 2 / Lyon 3).

En relation avec la Faculté des Lettres de cette époque, dans la phase préhistorique de l'anglistique, il convient de citer un personnage éminent issu d'une vieille famille lyonnaise, et qui fut un angliciste reconnu, quoique non universitaire (il fit juste une année de conférences au Collège de France en 1887 sur le roman au temps de Shakespeare), car il bifurqua vers la carrière diplomatique, où il excella. Il s'agit de Jean Jules Jusserand (1855-1932), qui fut ambassadeur à Washington de 1903 à 1925. Il n'est pas complètement oublié aux Etats-Unis, et a même son monument à Washington. A un certain moment Jusserand fut peut-être, de fait, l'angliciste le plus en vue en France.

Jusserand fit ses études secondaires aux Chartreux, institution pour fils de la bourgeoisie lyonnaise, qui existe toujours, où il eut comme professeur un bon linguiste, l'abbé Déchelette. Jusserand fit des études de lettres, sciences et droit à Lyon, de droit à Paris en 1875 (selon Robert J. Young, American by Degrees: The Extraordinary Lives of French Ambassador Jules Jusserand, 2009). Selon Wikipedia, Jusserand fit de 1872 à 1876 des études de latin et d'anglais à la Faculté des Lettres de Lyon, mais ce furent au moins en partie des études in absentia.

Il y soutint même en 1877 un doctorat ès lettres à l'ancienne, donc avec une thèse secondaire en latin. La thèse principale, portant sur le théâtre anglais depuis la Conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare, fut publiée en 1878. Elle attira l'attention de Taine et de Guizot. La thèse secondaire est De Josepho Exoniensi vel Iscano, sur un poète anglais ayant écrit au XIIe siècle une Iliade en latin, De bello trojano, Joseph d'Exeter.
https://liverpooluniversitypress.co.uk/products/83629
Traduction anglaise ici :
http://medieval.utoronto.ca/ylias/web-content/JOSEPH%20OF%20EXETER.pdf

Les thèses de Jusserand furent élaborées quand il était à Londres pour préparer le concours du Ministère des Affaires étrangères, où il fut reçu en 1876. La thèse principale, reproduite dans sa seconde édition sur archive.org, a d'ailleurs une préface datée de 1876, Oxford. Aucun directeur de thèse n'est mentionné.

DE JOSEPHO
EXONIENSI
VEL ISCANO

THESIM PROPONEBAT

LUGDUNENSI LITTERARUM FACULTATI

Jean Jules
J. J. JUSSERAND

ACCEDUNT DE BELLO TROJANO POEMATIS LIBER I,
NECNON NOTULÆ, SÆCULO XIII CONSCRIPTÆ,
NUNC PRIMUM E CODICE MANUSCRIPTO
IN NATIONALI BIBLIOTHECA ASSERVATO, DEPROMPTÆ

For he enlumineth by crafte and cadence
This noble storye with many freshe colours
Of rhetorick, and many ryche flower
Of eloquence to make it founde the bett.

LYDGATE (*The Troye Boke*).

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1877

C'est aussi le jeune Jusserand qui conçut la collection des Grands écrivains français. Jusserand obtint le prix Pulitzer d'histoire en 1917.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Jules_Jusserand
http://www.atlasobscura.com/places/jean-jules-jusserand-memorial
https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2015-v7-n1-memoires02426/1035760ar/

Ouvrages de Jusserand sur Online Books :
http://onlinebooks.library.upenn.edu/webbin/book/lookupname?key=Jusserand%2c%20J%2e%20J%2e%20%28Jean%20Jules%29%2c%201855%2d1932&c=x

Laissons Jusserand, qui aurait pu devenir le premier angliciste universitaire lyonnais, mais qui gagna peut-être au change en franchissant l'Atlantique.

Le premier enseignement d'anglais à la Faculté des lettres de la fantomatique puis liardienne Université de Lyon semble avoir été brièvement dispensé par Etienne Charles Edmond Quatrevaux de 1883 à 1885. Je ne trouve rien avant cette date.

Quatrevaux est né à Soissons en 1823 et est mort à Lyon le 12 juin 1897. En février 1843, la Gazette de l'instruction publique fait savoir que Quatrevaux, bachelier ès lettres, est nommé maître d'études surnuméraire au Collège Royal de Lyon (l'actuel Lycée Ampère). En 1845 il est répertorié comme « maître d'anglais » à Soissons dans l'Almanach de l'Université royale de France ("Université" dans la bizarre acception napoléonienne, donc l'ensemble du système d'enseignement). Il est alors doté d'un brevet d'aptitude pour l'enseignement de la langue anglaise et enseigne aussi l'allemand (Gazette de l'Instruction publique pour 1844). Il a obtenu son brevet d'aptitude pour l'anglais en 1844 à Lyon. Ça doit être à peu près le certificat obtenu par notre malheureux collègue mais délicat aède Mallarmé en 1863.

Voici le rapport d'Eichhoff (alors professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon) pour ces épreuves, et comment M. Quatrevaux s'en est tiré, 6ème sur 14 admis :

Septième Année. N° 41. **20 octobre 1844.**

GAZETTE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

La Gazette de l'instruction publique paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. — Une table analytique, publiée à la fin de l'année, facilite la recherche des actes officiels et des principales matières traitées dans le journal. — Le prix de l'abonnement est de 15 francs pour un an et de 8 francs pour six mois. — Les abonnements partent du premier de chaque mois. — Les demandes d'abonnements, les mandats sur la poste, ainsi que les lettres et les renseignements qui concernent la rédaction, doivent être adressés franco au Gérant du journal, rue des Mathurins Saint-Jacques, n° 5, à Paris.

ACTES OFFICIELS.

Arrêtés ministériels.

Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 9 octobre 1844, M. Brave, régent de seconde au collége de Lunéville, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 9 octobre 1844, M. Legouflon, régent de troisième et quatrième au collége de Sarreguemines, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 9 octobre 1844, M. Gély, régent de rhétorique au collége de Toul, est nommé officier d'académie.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 11 octobre 1844, M. Paul Roize, régent de philosophie au collége d'Aix, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 11 octobre 1844, M. Audemart, principal du collége de Gap, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 11 octobre 1844, M. Mary, régent de quatrième et cinquième au collége de Romans, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 11 octobre 1844, M. Bailly, principal du collége de Vesoul, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 14 octobre 1844, M. Grand, principal du collége de Figeac, est nommé officier de l'Université.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 14 octobre 1844, M. Caisso, régent de rhétorique au collége de Béziers, est nommé officier d'académie.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 14 octobre 1844, M. Castel, régent de rhétorique au collége de Carcassonne, est nommé officier d'académie.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 14 octobre 1844, M. Ourliac, régent de cinquième au collége de Carcassonne, est nommé officier d'académie.

Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, par M. Eichhoff, professeur à la faculté des lettres de Lyon, président du concours pour le brevet d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise.

Paris, 12 octobre 1844.

Monsieur le ministre,

Le concours pour le brevet d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise, ouvert par vos ordres le 25 septembre, s'est terminé hier, 11 octobre. Vous m'aviez fait l'honneur de me nommer président du bureau, composé avec moi de M. Spiers, professeur d'anglais au collége Bourbon, et de M. Churchill, professeur d'anglais au collége Henri IV.

Quarante candidats étaient inscrits; vingt-cinq ont traversé toutes les épreuves, qui consistaient, conformément à l'arrêté du 2 novembre 1841, en deux compositions écrites, une explication avec argumentation en anglais, et une leçon grammaticale en français.

Ce concours, moins brillant peut-être que le précédent, a paru généralement plus égal, et, j'oserai dire, plus solide, par l'étude consciencieuse que les candidats paraissent avoir faite de la langue anglaise. On a vu figurer parmi eux un assez grand nombre de maîtres déjà chargés de cours dans les collèges, qui sont venus conquérir avec honneur la possession définitive de leurs chaires.

Afin de conserver à chaque épreuve son caractère véritable et spécial, nous avons strictement exigé que l'argumentation eût lieu en anglais, et que la leçon, presque spontanée, après quelques moments de réflexion, fût énoncée en français correct et intelligible aux élèves. Cette épreuve a été satisfaisante chez la plupart des concurrents; mais l'argumentation a quelquefois manqué de vivacité et d'étendue par l'absence trop fréquente de connaissances philologiques et littéraires. Un seul candidat, M. Witcomb, également versé dans les deux langues, a montré un sentiment profond des beautés de la poésie anglaise, dont il a cité plusieurs passages en les commentant avec goût, et cette heureuse aptitude, jointe à un style irréprochable, lui a valu, malgré sa jeunesse, le premier rang sur ses rivaux. Après lui, M. Sasse et M. Melville se sont distingués comme maîtres habiles, exposant avec clarté et méthode des règles dont ils comprennent la portée et qu'ils appuient d'exemples bien choisis. Non loin d'eux, M. Macleod et M. Beamish, purs et élégants dans leurs compositions anglaises, n'ont besoin, pour parvenir au même but, que de se perfectionner dans le français usuel. M. Quatrevaux, malheureux dans son thème, s'est relevé d'une manière brillante, dans l'explication et dans la leçon, par des remarques philologiques pleines de justesse qui attestent des études sérieuses. M. Merfeld, après une version faible, s'est distingué dans l'argumentation anglaise par une force d'expression d'autant plus digne d'éloges qu'il venait d'obtenir le même jour le même avantage dans le concours d'allemand.

A leur suite, je signalerai encore comme parfaitement capables d'enseigner et d'interpréter la langue anglaise dans sa structure si variée et pourtant si ferme et si logique, MM. Ruelle, Denis, Brand, Cocks, Beugnet, Maignien, Chauvet, déjà placés, pour la plupart, dans les colléges, et versés dans l'habitude de l'enseignement. Je regrette de ne pouvoir ajouter d'autres noms; mais nous avons dû nous arrêter à cette limite, et j'espère que ceux qui n'ont pu l'atteindre, loin de se laisser décourager, auront puisé dans une lutte animée des forces nouvelles pour le prochain concours.

Je prends donc la liberté, monsieur le ministre, de vous présenter pour le brevet d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise, les quatorze candidats dont les noms suivent, d'après le rang qu'ils ont obtenu.

MM. Witcomb,	Ruelle,
Sasse,	Denis,
Melville,	Brand,
Macleod,	Cocks,
Beamish,	Beugnet,
Quatrevaux,	Maignien,
Merfeld,	Chauvet.

Je suis avec un profond respect,

Monsieur le ministre,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

EICHHOFF.

Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 15 octobre 1844, les candidats dont les noms suivent ont été reconnus aptes à être choisis pour l'enseignement de la langue anglaise dans les colléges :

MM. Witcomb,	Ruelle,
Sasse,	Denis,
Melville,	Brand,
Macleod,	Cocks,
Beamish,	Beugnet,
Quatrevaux,	Maignien,
Merfeld,	Chauvet.

Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique par M. Matter, inspecteur général des études, président de la commission chargée de juger le concours pour le brevet d'aptitude à l'enseignement de la langue allemande.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous transmettre les procès-verbaux des séances que la commission chargée d'examiner les aspirants au brevet d'aptitude pour l'enseignement de la langue allemande a consacrées au travail que vous lui avez confié.

Cette commission, composée de MM. Adler-Mesnard, Fix et moi, a terminé ses opérations dans la soirée du 11 octobre. Elles avaient commencées le 25 septembre.

Sur 47 aspirants inscrits, 32 ont répondu à l'appel, et ont pris part

Quatrevaux a obtenu l'agrégation d'anglais en 1850, à 27 ans. La liste des admis était : Henry Montucci, Quatrevaux, Alfred Elwall, Charles Lerambert, Booth. Lerambert deviendra inspecteur général. Elwall publiera des tas d'ouvrages pédagogiques sur l'anglais. Montucci écrira un rapport destiné à Victor Duruy.

Etienne Quatrevaux a été nommé au Lycée de Lyon (olim Collège de la Trinité, 1519). Dans le Bulletin administratif de l'Instruction publique, au 30 septembre 1853 il est mentionné comme professeur agrégé en 4ème classe (il s'agissait vraisemblablement de ce que nous appellerions un échelon) à Lyon. Le BAIP indique sa promotion de la 3ème à la 2ème classe le 28 décembre 1864.

Sa notice nécrologique reproduite dans la revue La Vie rémoise dit ce qui suit. « Ancien professeur de langues vivantes, au Lycée de Laon [erreur probable pour Lyon, CB], décédé en cette ville le 11 juin 1897, à l'âge de 74 ans. Issu d'une vieille et honorable famille Soissonnaise, M. Quatrevaux fit de brillantes études au collège de sa ville natale, et conquit rapidement les grades universitaires lui ouvrant la carrière de l'enseignement, qu'il devait parcourir avec une réelle distinction. Son long professorat au Lycée de Lyon y a laissé des traces durables, et si sa modestie n'avait pas été plus grande que son mérite, il aurait pu prendre place parmi les professeurs en renom de Paris ou d'une de nos facultés. Ajoutons que, comme homme privé, il ne comptait que des sympathies, bien dues à ses rares qualités de cœur et au charme de son esprit.

Fixé définitivement à Lyon, par le mariage de sa fille, avec M. le docteur Chapotot, M. Quatrevaux se plaisait à revenir de temps à autre à Soissons chez son beau-frère, M. Hermerie. Il y retrouvait de nombreux amis, qui s'associent aujourd'hui au deuil de tous les siens et conserveront pieusement son souvenir. Ses obsèques ont été célébrées en la cathédrale de Soissons, le mercredi 16 juin, au milieu d'une nombreuse assistance. Les glands du drap mortuaire étaient tenus par MM. Léon Lecercle, avoué honoraire ; Massal, adjoint du génie en retraite ; Dabremont, receveur de rentes et Carré, négociant.
Source : AMB 1898. »

Quatrevaux n'avait pas le rang de professeur de Faculté quand il enseigna à la Faculté. Il était agrégé d'anglais, et on le nomma pour l'enseignement d'anglais à la Faculté des lettres car c'était le professeur du lycée de la ville (l'actuel Lycée Ampère), expérimenté car en fin de carrière. Le concours d'agrégation d'anglais avait été créé en 1849 en même temps que l'agrégation d'allemand. Reçu au concours dès 1850, Quatrevaux fut donc un des tout premiers agrégés d'anglais. Sur l'histoire de ce concours, de création napoléonienne sur un modèle jésuite parisien du XVIIIe siècle, voir :
http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire

Quatrevaux prend sa retraite en 1884. C'est ce qu'indique l'hebdomadaire L'Impérial (publié 42 rue Sala tous les dimanches) en date du 28 septembre 1884.

À partir de 1885 le successeur de Quatrevaux fut nul autre qu'Émile Legouis, qui venait d'être reçu premier à l'agrégation cette même année.

Je commence maintenant une incidente pour rappeler ici que, par ordre d'ancienneté, les chaires de littérature anglaise en France sont : [Strasbourg, alors allemande], Lille, Lyon, Paris.

La liste des quatre premiers professeurs anglicistes est par ordre chronologique :

Kaiser-Wilhelms-Universität, Strasbourg, alors évidemment allemande : Bernhard ten Brink (1841-1892), linguiste connu, professeur de 1872 à 1892. Première chaire d'anglais sur le continent européen, dit-on. Bonne longueur d'avance sur la France.
https://en.m.wikipedia.org/wiki/Bernhard_Egidius_Konrad_ten_Brink
http://essenglish.org/ehes/

Université de Lille : Auguste Angellier, professeur au 19 mars 1893
http://irhis.recherche.univ-lille3.fr/00-SiteUniversite/htdocs/angellier.html
http://www.archivespasdecalais.fr/Anniversaires/28-fevrier-1911-deces-d-Auguste-Angellier-un-grand-serviteur-de-l-Universite

Angellier était aussi poète :
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Livre:Angellier_-_À_l'amie_perdue,_1920.djvu

Université de Lyon : Émile Legouis, professeur en titre en janvier 1897
https://de.wikipedia.org/wiki/Émile_Legouis
[Il faudrait qu'un Français se fende d'une entrée Wikipedia sur EL en français.]

Université de Paris : Alexandre Beljame, 1901
https://mefrim.revues.org/2235?lang=en
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Beljame
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1985_ant_2_1_2585

Alexandre Beljame (1842-1906) est agrégé d'anglais en 1868, premier sur quatre, il est professeur au lycée Louis-le-Grand en 1864, où il a eu Émile Legouis pour élève. Legouis sera aussi son étudiant à la Sorbonne. Beljame est notamment l'auteur d'un Cours pratique de prononciation anglaise dont la 3ème édition (1891) est disponible en ligne sur Archive. Beljame sera donc professeur légèrement après son élève Legouis, et pendant peu d'années.

Alexandre Beljame est d'un milieu très différent de celui d'Émile Legouis. Par sa mère il descend de deux savants. Il est le fils d'Alexandre Michel Beljame (1791-1881), donné comme professeur ou comme « maître de pension », mais j'ignore où et de quoi. Il fut sergent-major de voltigeurs au 91e de ligne sous Napoléon. Celui-ci est fils de Pierre Guillaume Alexandre Beljame, dont je ne sais rien. Beljame fils, notre angliciste, nous dit Wikipedia, passa une partie de son enfance en Angleterre. Le père Beljame a épousé en

1730 Clémentine Bosc, fille du naturaliste Louis Augustin Bosc d'Antic (1759-1828), lequel est le fils du médecin et chimiste Paul Bosc d'Antic (1726-1784).
https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Augustin_Bosc_d%27Antic
https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Bosc_d%27Antic
http://www.journaldefrancois.fr/histoire-foret-de-montmorency-le-cimetiere-de-louis-augustin-bosc-pres-du-chateau-de-la-chasse.htm
http://valmorency.fr/36.html
http://grognard.fr/recherche.html

Ouvrages de Beljame sur Online Books :
http://onlinebooks.library.upenn.edu/webbin/book/lookupname?key=Beljame%2C%20A%2E%20%28Alexandre%29%2C%201843%3F%2D1906

Un Auguste Beljame qui publie en anglais des livres sur le français semble être un frère d'Alexandre Beljame.

Pour les autres universités, je n'ai pas procédé à des investigations systématiques.

Je note anecdotiquement que l'anglais est enseigné à Poitiers dès 1898, par Maurice Castelain, né en 1872. Il est agrégé en 1894, docteur en 1906 avec une thèse sur Ben Jonson. Il traduira Shakespeare.

Du point de vue de l'organisation des études supérieures, qui présente en France une situation pratiquement unique au monde, on observera que, sauf erreur, aucun des trois pionniers de l'anglistique. Angellier, Legouis, Beljame, n'est passé par la rue d'Ulm, même si, dans le cas d'Angellier, c'est explicable circonstanciellement par le prix qu'il paya pour une rébellion en classe préparatoire, qu'on lui fit payer au prix fort. Les langues vivantes étaient certainement un domaine moins traditionnellement organisé que le grec ou le latin, ce qui peut expliquer une situation un petit peu originale dans le contexte de l'époque.

Quand je projetais de faire des études d'anglais, j'avais lu attentivement une brochure de l'organisme qui diffusait l'information sur les métiers de l'enseignement, l'ancêtre de l'Onisep, datant de la fin des années cinquante ou de 1960 environ. J'y avais appris que, pour accéder aux postes universitaires, il fallait être normalien, « ou à la rigueur titulaire de l'agrégation ». À la rigueur. Quand j'étais enseignant, lors d'une réunion de commission de spécialistes, étaient en compétition A un candidat normalien et B un qui ne l'était pas. En examinant les critères de classement utilisables, un membre de la commission fit observer que A avait obtenu l'agrégation avec un rang très inférieur à B. Réaction immédiate d'un collègue sorti d'Ulm, qui faisait un forcing très soutenu et franchement visible pour son petit petit camarade B : « Vous n'allez tout de même pas comparer ! ».

Beljame et Legouis avaient en revanche passé une année à l'EPHE, Beljame en 1868, Legouis en 1883. J'ignore quels cours suivit Beljame.

L'emprise de la rue d'Ulm était inévitable. Après la disparition des universités en 1793 (phénomène stupéfiant dans l'histoire européenne), la récréation des Facultés avait abouti à des établissements sans dynamisme, pitoyables par rapport à l'Allemagne, et l'Ecole normale avait logiquement acquis un statut pas loin de monopolistique qui lui conféra sans efforts spéciaux un prestige inévitable.

Reprenons le fil et reportons-nous un siècle et demi en arrière.

Emile Hyacinthe Legouis est né à Honfleur le 31 octobre 1861, et est mort à Dijon en 1937. Legouis est un patronyme typiquement normand. Il n'est pas d'une dynastie d'intellectuels bourgeois. C'est plutôt un bénéficiaire des aides que la République pouvait offrir aux élèves méritants d'un milieu social « lower middle class ». Des Legouis (on trouve aussi Legoui, Legoüis, Le Gouis, Gouis, Gouy) sont répertoriés comme protestants à Bolbec, au nord-est d'Honfleur. Mais la branche de notre Legouis ne lui appartient pas. On trouve sa trace dans des registres paroissiaux catholiques.

L'arrière-arrière-grand-père d'Emile Legouis, Antoine Marie, né vers 1711, mort avant 1780, était marchand laboureur, et son parrain était marchand.

L'arrière-grand-père d'Emile Legouis, Jacques Auguste Legoüis, est baptisé le 28 décembre 1753 à Saint-Gilles-de-la-Neuville au nord de Honfleur, actuellement en Seine-Maritime. La profession de ce Jacques Le Gouis (ainsi orthographié dans l'acte du 4 fructidor an VI, 20 août 1798 pour la naissance de son fils François) est inconnue. Si j'interprète bien l'acte, c'est lui qui signe un peu gauchement Jacques Gouy.

Le fils de Jacques, et donc le grand-père paternel d'Emile Legouis, est prénommé François Delphin en 1798.

Son père Léon Legouis / Le Gouis (né en 1827 à Honfleur) était mercier et bonnetier, à son mariage en 1856, et déjà antérieurement. L'acte de naissance d'Emile Legouis indique que le sieur Léon Le Gouis, marchand mercier, âgé de trente-trois ans, demeure à Honfleur, rue du Dauphin. Mais Léon Le Gouis signe L. Legouis fils, en un mot.

Lors du mariage d'Emile en 1891, la mercerie du père Léon est toujours rue du Dauphin, dans le centre, près du Vieux Bassin. Sa mère, Catherine Émilie Laillier (1834-1865) est décédée quand il avait trois ans. Ils étaient cinq frères et sœurs. Émile fera ses études comme boursier.

Emile Legouis, né en 1861, est élève au collège de Honfleur, où étudièrent avant lui Alphonse Allais (né en 1854) et après lui Erik Satie (né en 1866), personnages modérément legouisiens.

Puis il passe au lycée Louis-le-Grand, où Alexandre Beljame, qui a 19 ans de plus que lui, est professeur d'anglais. Ensuite pour la licence Emile est boursier à Caen (1880-1881), puis

prépare l'agrégation comme boursier à Paris. Il suit les cours de l'Ecole pratique des hautes études en 1883, comme indiqué plus loin. Il est premier à l'agrégation en 1885 à 24 ans, et docteur en 1896.

Il est compréhensible que Legouis ait obtenu une bourse de licence pour Caen, étant normand.

« Mais comment faire des universités sans étudiants ? Pour en attirer, les républicains choisirent de confier aux facultés de lettres et de sciences la formation des professeurs des lycées et collèges. C'est la création de bourses de licence en 1877 et de bourses d'agrégation en 1880. Autour de la préparation du concours s'organise le nouvel enseignement supérieur. » (Antoine Prost)
https://www.asmp.fr/travaux/communications/2009/prost.htm

Si je ne me trompe pas. Legouis a passé une licence à l'ancienne, à l'époque en un an seulement, et encore indifférenciée, sans option. L'ordre de licence de langues vivantes date seulement de 1886. En 1929, la version latine obligatoire pour tous sera supprimée. La licence est alors préparée en deux ans, et passera à trois après la Seconde guerre mondiale avec la création de l'année préparatoire dire propédeutique, visant à la fois une mise à niveau et une sélection à peine avouée. Touchant cette sélection, voici un propos que j'ai entendu d'Anne-Marie Imbert en octobre 1961 probablement (lors de mon arrivée en propédeutique). Elle nous dit à peu près : "Vous êtes en première année. Vous êtes quatre par banc. Regardez bien vos trois voisins, parce qu'à la fin de l'année, à l'issue de la première session, il n'y en aura qu'un sur les quatre qui réussira". Par piété, j'ai récemment photographié, en septembre 2017, dans les bâtiments universitaires du quai Claude Bernard alors en pleins travaux de rénovation technique, les tables de bois analogues à celles que je connus, et qui subsistaient pour peu de temps dans une salle de cours symétrique de la Salle d'anglais où Madame Imbert nous évoqua un sort rude.

Mais il y a autre chose à noter à propos de la présence de Legouis à Caen.

On connaît la liste des professeurs de la Faculté des lettres de Caen en 1880. On n'y détecte aucun angliciste spécialisé en tant que tel, ce qui n'est pas étonnant. Mais on y trouve un professeur de « littérature étrangère ». Il y a très longtemps, quand je faisais des exercices de marche gyrovagues dans les magasins de la bibliothèque centrale du quai Claude Bernard, depuis lors détruite par un incendie qui était évitable, j'avais feuilleté, outre les almanachs de Gotha, les plus anciens des Livrets de l'étudiant de l'université de Lyon pour la fin du XIXe siècle, et j'y avais trouvé avec incrédulité un tel intitulé (voir Guillaume Heinrich à Lyon). Il y en avait donc un à Caen, comme dans les autres Facultés des lettres.

Qui était ce professeur de littérature étrangère, qui paraît la seule hypothèse plausible pour le maître de Legouis à Caen ? Il s'agit d'Alexandre Büchner (1827-1904) professeur en titre de 1871 à 1897. Né allemand (décidément beaucoup d'Allemands), il est le frère du dramaturge Georg Büchner, qui acquit une célébrité tardive pour La Mort de Danton. Un autre frère, Ludwig, était un philosophe, adepte d'un matérialisme radical.

Alexandre est attiré par la France, et trouve moyen d'obtenir sa naturalisation, et en 1870 ! C'est bien entendu un germaniste, mais c'est également un angliciste (ce qui justifie sa titulature académique qui nous paraît si vaste). Il a ainsi publié une histoire de la poésie anglaise et il a traduit Shakespeare. On trouvera des détails sur ce personnage original ici, avec son portrait en majesté :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexander_Büchner
http://www.lesauterhin.eu/alexandre-le-petit-frere-de-georg-buchner-naturalise-francais-en-1870/

Quand il est à Caen, Émile Legouis rencontre, comme condisciple cette fois, Charles Le Goffic (1863-1932), qui sera membre de l'Académie française en 1930. Ils se retrouveront à Paris, où Le Goffic a obtenu une bourse d'agrégation comme Legouis. Et aussi un écrivain plus obscur qui mourra jeune, Jules Tellier. (1863-1889). En 1931, Legouis consacre un article pieusement enthousiaste à Tellier dans La Quinzaine Critique.

Comme déjà indiqué, Legouis a suivi un an des cours aux Hautes Études. L'annuaire de l'EPHE où son nom figure comme inscrit en 1883, donne comme cours suivi « Rom. ».
https://archive.org/stream/bibliothquedel100ecol/bibliothquedel100ecol_djvu.txt

Voici le tableau des cours à ce moment-là :
http://www.persee.fr/doc/ephe_0000-0001_1883_num_1_1_18690

Il ne peut guère s'agir des Antiquités romaines (Héron de Villefosse), ce ne peut être que Langues romanes (Paris, Gilliéron). On penchera évidemment pour la star Gaston Paris. Il est de ceux qui dispensent deux conférences hebdomadaires. I donne des cours le lundi à 2 h. et le dimanche à 10 h., seul à offenser ainsi le repos dominical. Il faut dire que Gaston Paris, s'il est un monarchiste modéré résigné à la République, est aussi un anticlérical viscéral. Sur ses positions idéologiques, on peut consulter en ligne les pages 171 sqq. dans Ursula Bühler, Gaston Paris et la philologie romaine, 2004. En 1872, Paris, devenu assagi ou moins démonstratif, ne donnait un seul cours, le samedi à 9 h.
http://www.persee.fr/doc/baip_1254-0714_1872_num_15_296_39708

Wikipedia m'apprend que c'est justement dans un article de 1883 que Paris forge l'expression « amour courtois ». Voir :
http://www.fabula.org/acta/document8202.php

Sur l'intéressante position paradoxale de Paris et de ses éminents collègues latinistes concernant l'enseignement imprudent du latin :
https://enseignement-latin.hypotheses.org/379

Paris et le folklore obscène (car figurez-vous qu'il n'y a pas que l'amour courtois) :
http://www.berose.fr/?Gaston-Paris-1839-1903-Biographie
http://www.berose.fr/?Kryptadia-1883-1911-Historique

On aurait pu imaginer que Legouis aurait choisi une autre possibilité que Gaston Paris, car en 1883 on trouve plusieurs sommités aux Hautes études : Michel Bréal,, 51 ans, qui a appris le sanskrit avec nul autre que Franz Bopp à Berlin, et il enseigne la grammaire comparée. Michel Bréal a forgé le mot « sémantique » et est aussi le résurrecteur du marathon. Abel Bergaigne et Hauvette-Besnault enseignent le sanskrit, et Ferdinand de Saussure (qui a 26 ans) la grammaire comparée, James Darmesteter l'iranien ancien (l'avestique, ou le zend, comme on disait alors). A noter que le sanskritiste connu Paul Regnaud (1838-1910), qui occupa la chaire de sanskrit de Lyon créée en 1887, fut un des tout premiers élèves de l'EPHE en 1868, en même temps que l'angliciste Beljame. Pour Saussure, nous connaissons précisément la liste de ses élèves :
http://www.persee.fr/doc/ephe_0000-0001_1964_num_1_1_4797

Mais tout ça est d'une austère érudition, et il est naturel qu'un Legouis ait préféré s'intéresser aux cours de Gaston Paris, plus accessibles. L'éminent Jules Gilliéron et sa dialectologie romane me paraît exclu, c'est trop technique. En tout cas, Legouis y aura gagné d'assister quasiment en direct live à la naissance de l'amour courtois.

Dans les cours de Gaston Paris en 1883, on trouve non seulement Émile Legouis, mais également Marcel Schwob, futur traducteur de textes anglais, dont Hamlet. Schwob était en même temps dans deux autres cours dont celui de Saussure, où il était auditeur (il y avait à l'EPHE les élèves et les auditeurs). Schwob se maria avec la pétulante actrice Marguerite Moreno, qui me fut encore familière par des vieux films qui passaient autrefois à la télévision, mais il mourut jeune.

En 1881-1882, Legouis est chargé d'enseignement au collège d'Avranches.

Émile Legouis est resté à Lyon pendant pas moins de 19 ans, de 1885 jusqu'en 1904, date à laquelle il est parti pour Paris (professeur en 1906), localité où il a été professeur jusqu'en 1932. Il est mort à Dijon en 1937. On voit que si sa carrière parisienne a duré 26 ans, sa carrière lyonnaise n'est pas énormément plus courte. Je vois que sa pierre tombale à Verjon n'en garde aucune trace. Ingratitude (des héritiers ?).

En 1904, quand il s'apprêtait à quitter Lyon pour Paris, Émile Legouis est répertorié comme s'intéressant à l'espéranto. Il fait carrément partie de « la esperantista grupo de Lyon ». Il participe ainsi à une enquête collective lyonnaise sur l'espéranto dans le monde aux côtés, notamment, du professeur de philologie française, le bien connu Léon Clédat (qui se trouve être le beau-père de l'angliciste Louis Cazamian). Une publication espérantiste mentionne la chose, signalant la participation de « S-ro Legouis, Profesoro pri Angla Lingvo en tiu universitato ».

Pas mal d'intellectuels et de savants de l'époque partageaient cet intérêt, qui était typiquement en relation avec des idéaux universalistes et pacifistes. Dans ma jeunesse encore, le catalogue de vente par correspondance de Manufrance à Saint-Étienne comportait une introduction avec des explications en espéranto. Le grand linguiste danois Otto Jespersen, auteur d'une grosse grammaire de l'anglais en plusieurs volumes, publiée avec le soutien de la fondation Carlsberg, était un promoteur de l'ido, un dérivé de

l'espéranto. J. C. Wells, le phonéticien britannique auteur d'un Pronouncing Dictionary rival de celui de Daniel Jones, est un espérantiste. Giuseppe Peano, le grand logicien italien, est le créateur du merveilleux Latino sine flexione. Comme linguiste, j'opinerai que ces langues artificielles, même si elles provoquent un recul chez certains collègues (comme le sémitisant Pablo Kirtchuk), sans parler de la pique de de Gaulle contre le volapuk (une affaire assurément bien tarabiscotée), sont ingénieusement conçues. Zamenhoff était vraiment un linguiste pratique de réelle qualité, qui sut utiliser son expérience de polyglotte. Même si l'étoile espérantiste a un peu pâli de nos jours, on s'explique facilement que des esprits curieux et ouverts aient pu voir dans l'espérantisme une avenue prometteuse.

http://deltarho.free.fr/100-ANS-D%27EO.pdf
http://www.gazetoteko.com/espe/endepend.htm

L'enseignement d'anglais d'Emile Legouis était au début dispensé dans les locaux du Palais Saint-Pierre, actuellement le site du Musée des Beaux-Arts, mais qui dans ce temps, abritait toutes sortes d'institutions qu'on ne savait où loger. René Huchon, futur angliciste linguiste, et d'ailleurs le premier à occuper une chaire dans cette spécialité (philologie anglaise, Sorbonne 1927) qui avait obtenu une bourse pour faire ses études à Lyon, décrit les choses ici :
https://search.proquest.com/openview/d5615212f310367a3d8a705b20086c5d/1?pq-origsite=gscholar&cbl=1817854

La Faculté des lettres était en effet entièrement logée dans le Palais Saint-Pierre depuis 1839, dans des conditions variables et bricolées (des cours étant aussi dispensés dans l'Hôtel de Ville et même dans un appartement rue de Brest). La façade du flanc sur la rue Édouard Herriot, anciennement rue de l'Hôtel-de-Ville, garde encore la trace de cette localisation par une inscription au-dessus de la porte est donnant sur la cour. On y lit FACVLTES. Le V romain est une garantie de sérieux.

C'est donc là qu'Emile Legouis commença son enseignement. Sur Saint-Pierre, voir :
http://www.guichetdusavoir.eu/viewtopic.php?f=2&t=42245&view=print

Ce n'est qu'ensuite que les alors vastes et maintenant toujours imposants bâtiments universitaires conçus par Abraham Hirsch, architecte en chef de la ville, furent inaugurés sur le quai du Rhône, où le maire Gailleton avait souhaité les localiser pour assurer le maximum de visibilité. Un Antoine Gailleton en buste métallique continue, enlorgnonné, barbu et moustachu, de sourire avec bienveillance à l'université qu'il a voulue, depuis son monument de la place qui porte son nom, à l'autre bout du pont de l'Université. Bravo, Antoine !

Détails sur les bâtiments :
http://www.univ-lyon2.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw?ID_FICHIER=1258445216235&ID_FICHE=46368&INLINE=FALSE

Fonds anciens de la bibliothèque universitaire ;

https://bibulyon.hypotheses.org/1287

La Faculté des Lettres et celle de Droit étaient logées dans le bâtiment nord (actuellement Lyon 3) au 16 quai Claude Bernard, la Médecine et les Sciences, de loin dominantes, dans le grand bâtiment sud du nº 18 et ses quatre quadrilatères (de mon temps, une zone de la bibliothèque universitaire était encore affectueusement appelée « la morgue »). Lyon était alors une ville où, dans les professions savantes, les médecins tenaient le haut du pavé. Certains, dont Augagneur et Gailleton y connurent une carrière édilaire. La toponymie des rues en garde encore la trace.

Les bâtiments du « Palais de l'Université » étaient inaugurés officiellement par Félix Faure le premier mai 1896, l'emménagement effectif ayant eu lieu début décembre je crois. Le pont de l'Université fut terminé en 1904. En 1930 la Médecine et la Pharmacie déménagent à Grange Blanche, et libèrent des locaux.

Sur Hirsch :
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Abraham_Hirsch_(architecte)

Le quartier environnant était encore bâti de bric et de broc, et entre l'actuel bâtiment de l'ex-garage Citroën et ce magnifique palais on pouvait voir une vitriolerie sur l'actuelle rue de l'Université en face de l'ecole dentaire actuelle (on trouve des photos où on peut voir cette usine) :
http://www.aucoeurdelyon.fr/universite-de-lyon-historique/

Noter en passant que c'est dans les locaux facultaires de Saint-Pierre que la première bachelière de France obtint son diplôme. Julie Victoire Daubié avait 37 ans, et avait vu son inscription repoussée à Paris et à Aix-en-Provence. Voir (avec une loufoque anecdote de transgenrage de titulature) :
http://www.leprogres.fr/lifestyle/2017/07/06/ces-metiers-qui-recrutent-mais-qui-n-ont-pas-de-candidats
https://musee-ecole-montceau-71.blogspot.fr/2017/06/lettre-aux-bachelier-daujourdhui.html
http://m.leparisien.fr/espace-premium/actu/un-bachelier-nomme-victoire-21-06-2014-3940123.php

De 1885 à 1895 Émile Legouis était maître de conférences. Il obtint son doctorat ès-lettres en 1896, sa thèse principale étant consacrée à La Jeunesse de William Wordsworth

Quomodo

EDMUNDUS SPENSERUS

AD CHAUCERUM SE FINGENS

versum heroicum renovarit ac refecerit

ÉMILE LEGOUIS

PARIS

C. MASSON, ÉDITEUR

(l'Académie française la couronna). Sa thèse complémentaire est bien entendu en latin (comme, on le verra, ce fut aussi le cas pour son successeur à Lyon Walter Thomas): Quomodo Edmundus Spenserus ad Chancerum se fingens in eclogis The Shepheardes Calender versum héroïcum renovarit ac refecerit (84 pages). Comment Edmund Spenser, en s'inspirant de Chaucer pour ses églogues The Shepeardes Calender renouvela et restaura le heroic verse. La photo de la page de titre sur Internet est très floue, mais je la reproduis tout de même comme un hommage de piété historique.

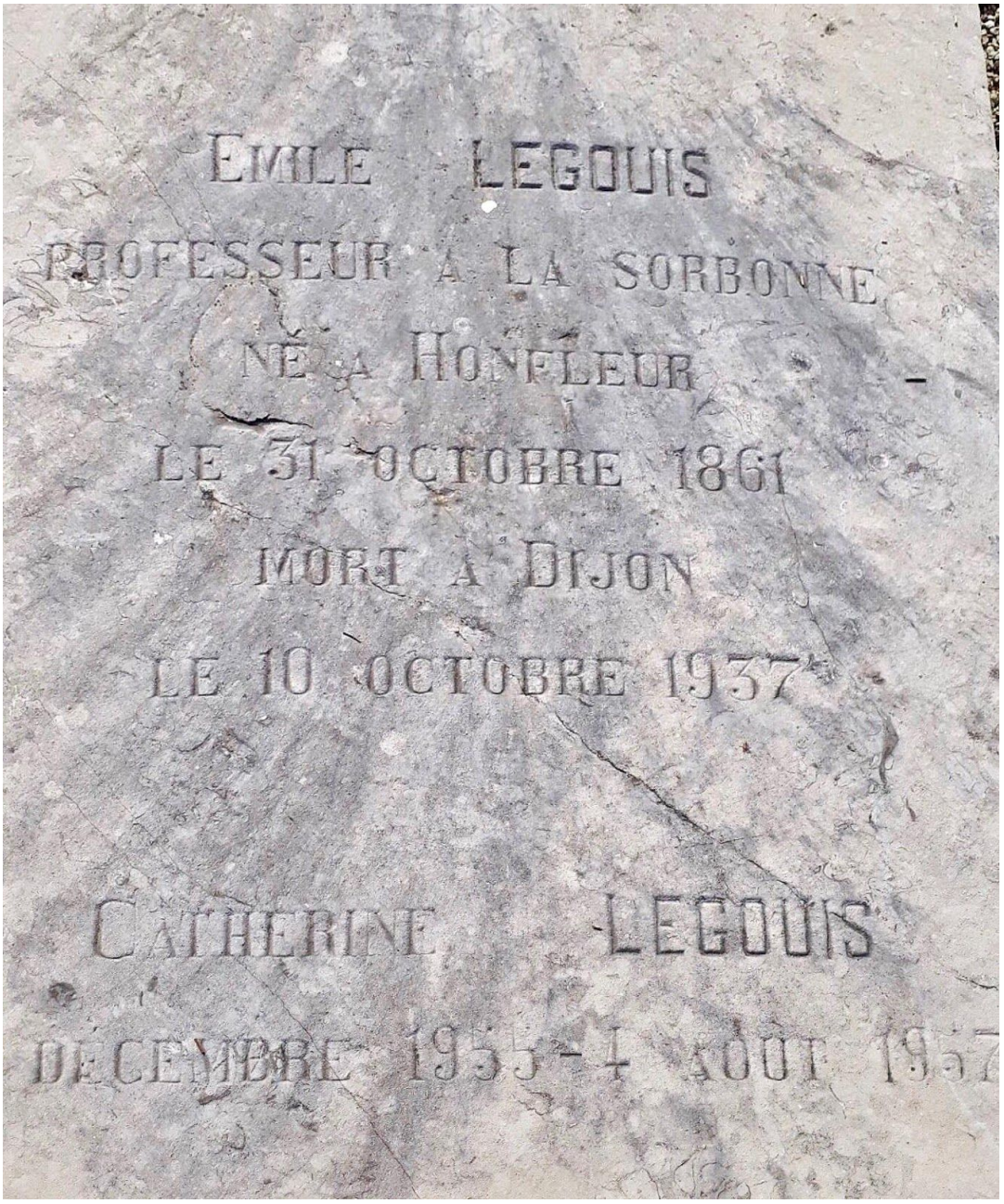
En 1896, au moment de la loi Liard, Emile Legouis est professeur adjoint. Et juste après, en février 1897 il est nommé professeur de langue et littérature anglaises. C'est donc le premier angliciste à Lyon avec le rang professoral ; il sera professeur à Lyon de 1897 à 1904, puis à Paris. Détails de sa carrière ici :
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1985_ant_2_1_2651

Ouvrages d'Émile Legouis sur Online Books (Hathi Trust, US access only) :
http://onlinebooks.library.upenn.edu/webbin/book/lookupname?key=Legouis%2c%20Emile%2c%201861%2d1937&c=x

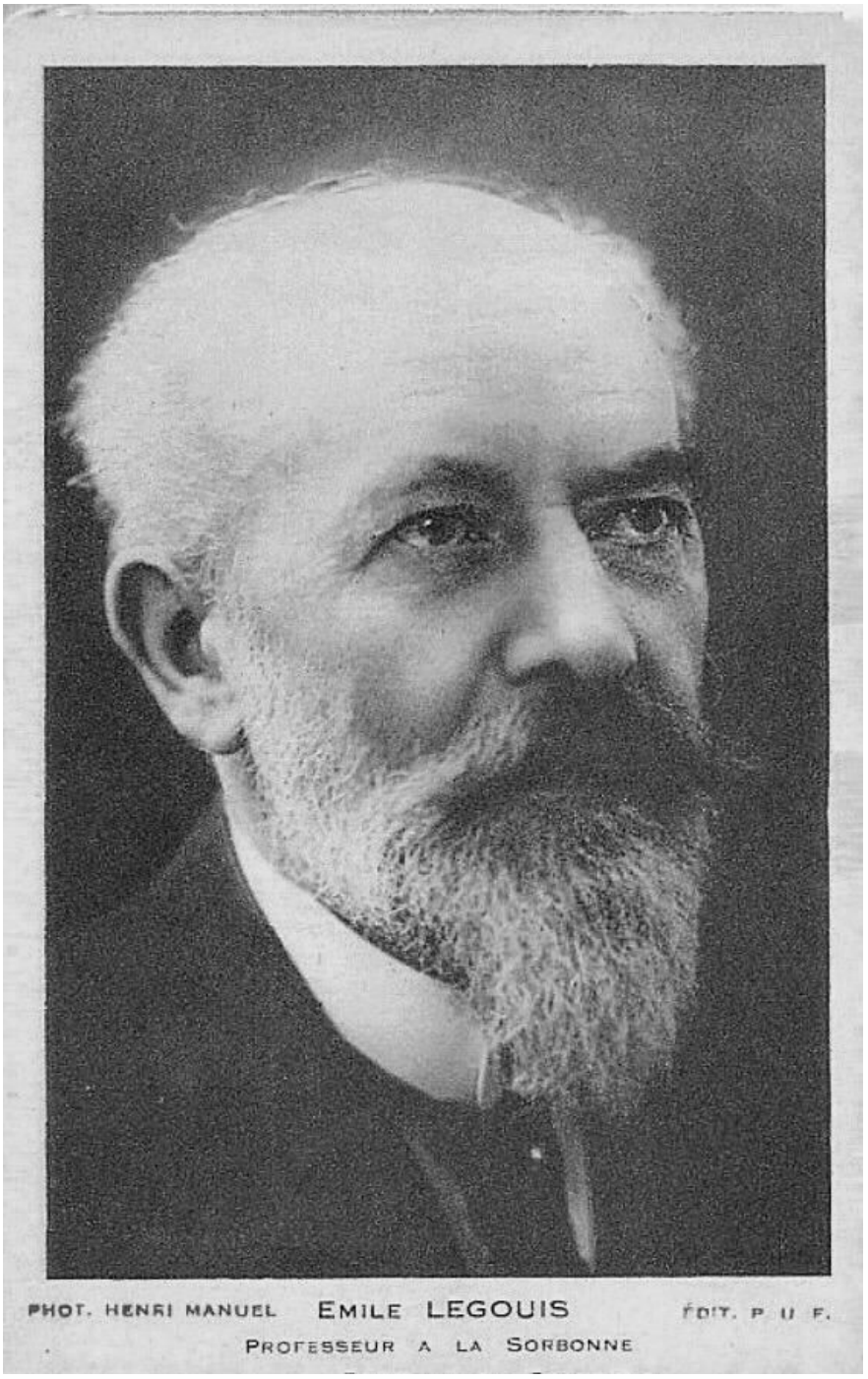
L'intitulé « Langue et littérature anglaises » nous paraît excessivement vaste aujourd'hui, mais pour l'époque, c'est une rupture radicale avec « Littérature étrangère ». Pour l'anecdote, j'ai l'impression que, bien longtemps après, je suis devenu « professeur d'anglais », avant d'obtenir un étiquetage plus restreint (à moins que j'aie procédé moi-même illégalement à cette renomination ?) de Linguistique anglaise.

La présence régionale d'Emile Legouis est affirmée, puisqu'il se marie à Lyon avec une jeune fille d'une famille du Revermont, Claire Chambard, née à Saint-Amour (Jura), fille et petite-fille de médecins. L'aïeul était député au Corps législatif. C'étaient des notables locaux, qui comptaient des notaires aux XVIe et XVIIe siècles. Je donne ces précisions pour qu'on puisse apprécier la nature des alliances. Ici la mariée est d'un niveau apparemment plus élevé que le marié. Le témoin du marié est l'angliciste parisien connu Alexandre Beljame (voir ci-dessus), et Legouis lui-même ou plutôt sa femme possède une maison à Verjon dans l'Ain, dans le Revermont, à 85 km au nord-est de Lyon. Émile Legouis est enterré à Verjon. Son fils Louis y est né et y est également enterré. J'y reviens plus loin.

Le hasard veut que mon collègue Philippe Thoiron est d'une famille originaire de Verjon, où il a une maison. Il a demandé à sa petite fille Sophie Thoiron de photographier la pierre tombale d'Emile Legouis. La voici :


EMILE LEGOUIS
PROFESSEUR A LA SORBONNE
NÉ A HONFLEUR
LE 31 OCTOBRE 1861
MORT A DIJON
LE 10 OCTOBRE 1937
CATHERINE LEGOUIS
DECEMBRE 1955 - 4 AOUT 1957

Sur la famille :
http://gw.geneanet.org/riverie?lang=fr&p=emile+hyacinthe&n=le+gouis



Curriculum vitae rédigé par Emile Legouis en vue de la Légion d'honneur. Parmi divers documents sur :
http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore_fr?ACTION=RETROUVER&FIELD_4=LIEU%2dNSS&VALUE_4=%27%20Honfleur%27&NUMBER=94&GRP=0&REQ=%28%28%27%20Honfleur%27%29%20%3aLIEU%2dNSS%20%29&USRNAME=nobody&USRPWD=4%24%2534P&SPEC=9&SYN=1&IMLY=&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All

Résumé de mes services (Legouis, Emile)

—

Professeur d'anglais au Collège d'Avranches, 1881-2
Professeur d'anglais au Lycée de Brest, Octobre 1885
Maître de conférences de langue et littérature anglaises
à la Faculté des Lettres de Lyon. Octobre 1885 à janv. 1897
Professeur titulaire puis de la même Faculté, janv. 1897 - Oct 1904
Chargé de cours à la Sorbonne Oct 1904 - déc. 1906
Professeur à la Sorbonne, depuis déc 1906.

—

Membre du jury d'agrégation d'anglais de 1890 à 1907
Président " " en 1911

—

Auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont:
La Jeunesse de William Wordsworth — 1896
Pages choisies de Shakespeare — 1899
Chaucer (Grands Ecrivains Etrangers) — 1910
Defense de la prosodie française à l'usage des lecteurs anglais. 1912
(etc.)

Le hasard veut qu'Émile Legouis fut le professeur de Littérature anglaise de la mère d'Henri Locard, Anne-Maire Chaumonnot, née en 1914 à Senlis, à la Sorbonne entre 1934 et 1937, année de son mariage à l'Église St. Etienne du Mont au cœur du Quartier latin. Cette dernière suivait aussi des cours à l'Institut Catholique de Paris

Par commodité, mais en viol de la suite successorale, je continue sur la micro-dynastie des Legouis. Plus loin je reprendrai le fil chronologique pour le premier tiers du XXe siècle, et je parlerai de Walter Thomas, de Jules Douady et de Léonie Villard, qui arrivent à l'université entre les deux Legouis père et fils.

Un des fils d'Emile, Pierre Adolphe Eugène Legouis, né le 27 septembre 1892 à Verjon est entré à la rue d'Ulm en 1912. Il a obtenu l'agrégation en 1919 (2ème sur une trentaine), lors de la session spéciale d'octobre faisant suite à la session normale (il y a donc eu deux fournées d'agrégés en 1919, je suppose comme effet de la guerre). Dans la fournée d'octobre 1919, le 3ème de la liste était Ferdinand Mossé, qui devint un linguiste connu.

Vu les dates, il y a tout lieu de supposer que Pierre Legouis a suivi les cours de son père Émile à La Sorbonne.

Le normalien et agrégé Pierre Legouis a participé à la Première guerre mondiale. J'apprends d'Adolphe Haberer et de Paul Veyriras qu'il y a reçu un éclat d'obus sous une pommette, qui ressortit à l'arrière de la tête. Il tenait à ce qu'on sache que sa légion d'honneur était à titre militaire et non pour ses services universitaires. Quand il le vit en 1955, lorsqu'il avait 63 ans, Adolphe Haberer lui trouva un « visage de vieux Sioux ».

A 23 ans, Pierre Legouis a été supérieur et camarade de combat d'un instituteur antimilitariste et romancier connu, qui n'est autre que Louis Pergaud, l'auteur de la Guerre des boutons, mort sur le champ de bataille le 8 avril 1915 à 33 ans :
http://rgh.univ-lorraine.fr/articles/view/86/Les_perceptions_des_contraintes_geographiques_par_le_temoignage_combattant_de_long_terme_XIXe_siecle_a_nos_jours

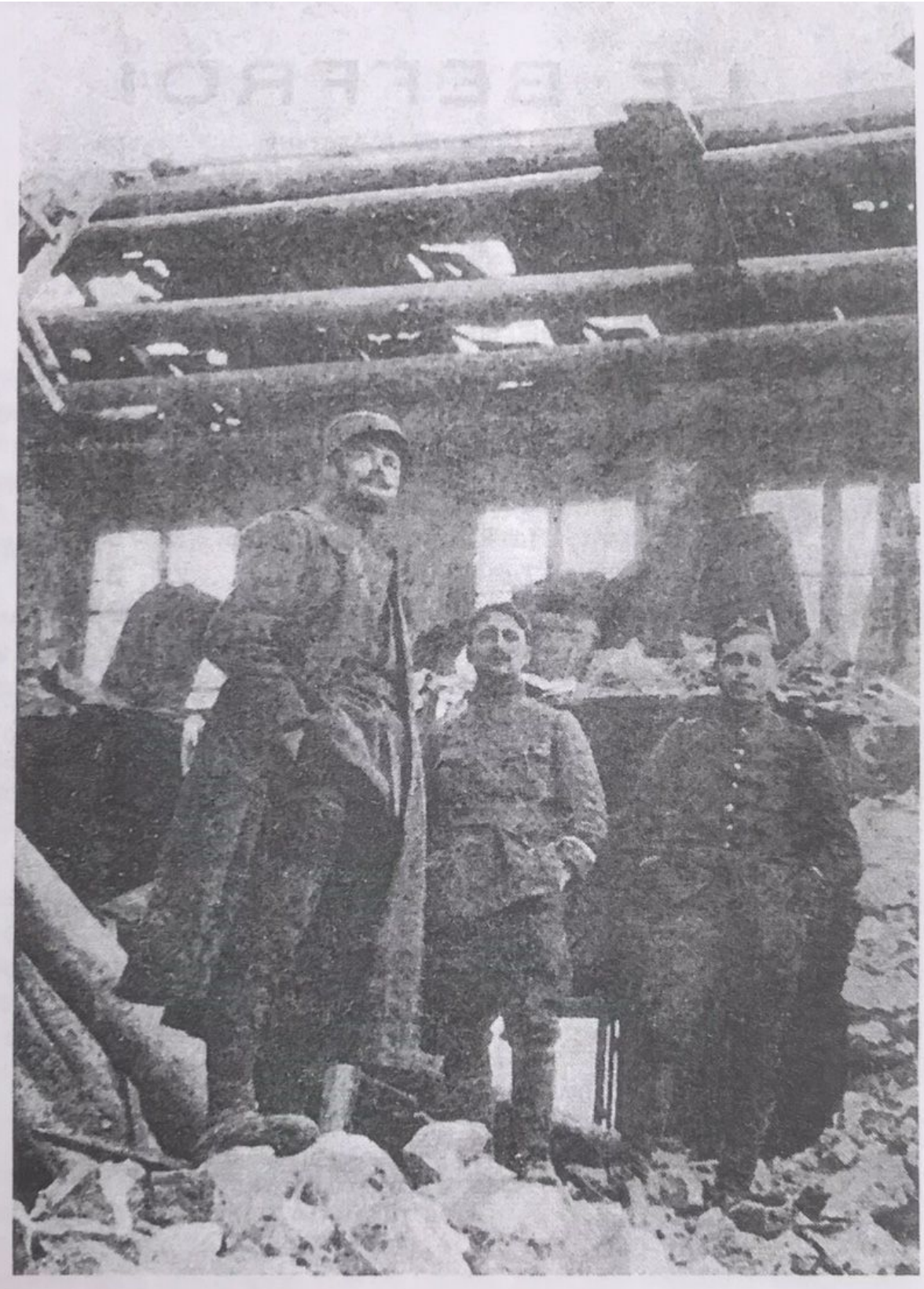
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2735374/f1.textePage

Le 28 octobre 1914, le sous-lieutenant Pierre Legouis écrit à ses parents : « J'ai comme sergent un lauréat du prix Goncourt [1910]. C'est un type curieux. Mystique et paysan, avec un vernis de gens de lettres parisien. Il parle argot avec un fort accent franc-comtois » (in Nicolas Mariot, Tous unis dans les tranchées ? 1914-1918, Les intellectuels rencontrent le peuple, 2013). Pierre Legouis a écrit un texte sur « Louis Pergaud en campagne ».

On trouvera ci-dessous une photographie tirée d'un numéro de la revue Les Amis de Louis Pergaud (bulletin n° 7, où fut publié le texte de Legouis ; communiqué par Paul Veyriras), et qui, malgré sa qualité médiocre, offre une certaine valeur documentaire.

Comme indiqué dans la légende, on y voit de gauche à droite Louis Pergaud, le médecin Mistralet, Pierre Legouis.

Legouis, qui avait l'oreille du linguiste, dit de Pergaud : "Et quel plaisir, au milieu de ces braves chti-mis presque inintelligibles, de ces 'vaseux' à la morne mélopée, et de ces Parigots au grasseyement vulgaire dont se composait le 166ème, d'entendre, unique, son accent comtois, si net et si franc !" Malgré la consultation du Poilu tel qu'il se parle, de Dauzat, et de l'Argot des poilus de Déchelette, je ne sais toujours pas qui sont les vaseux.



Au milieu, Mistarlet, fin 1914, sur les décombres qui surmontaient l'entrée souterraine du poste de secours de Riaville.
A sa gauche et sur le même plan,
le jeune sous-lieutenant en tunique est Pierre Legouis.

24

Plus tard, Pierre Legouis fut capitaine détaché auprès de l'armée américaine.

Pierre Legouis soutient en 1928 une thèse sur Andrew Marvell. Il a été d'abord à Besançon. Je ne sais quasiment rien sur Legouis à Besançon. Mais je crois qu'il y enseigne lorsqu'est publié Donne the Craftsman en 1928. Il est alors chargé de cours. En 1930 il est professeur. Voir par exemple cet annuaire de 1930 :
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5415135b/texteBrut

Puis Pierre Legouis est professeur à Lyon de 1934 à 1963.

J'ai assisté, de façon ultra-éphémère, en octobre 1962 sauf erreur, à un et un seul de ses cours, en traduction je crois, commun à plusieurs années, selon un usage ancien. Mais lors de ce même cours initial de l'année, Legouis annonça que, dorénavant, il était réservé aux étudiants avancés, dont je n'étais pas. Je n'ai conservé absolument aucune image visuelle de Legouis dans ma mémoire. Il est vrai que je ne l'ai vu qu'une fois pendant une heure ou deux, et, je pense, plus du tout ensuite. En 1963-1964 j'étais assistant en Angleterre, et Legouis venait de prendre sa retraite.

Voici, recadrée, une photo communiquée par Jean Blanchon en 2015, mais pas prise par lui. Date, fin des années cinquante, 1956-1957 ou 1958-1959, me précise Blanchon par des recoupements. On y voit Pierre Legouis debout lors d'une réunion avec des étudiants. A sa droite, menton caché derrière une tête, Roger Asselineau. J'ignore qui est à la droite d'Asselineau (tout à fait à gauche de la photo). Ritz ?

La sœur de Pierre Legouis (fils d'Emile), Henriette, était une angliciste elle aussi. Elle s'est mariée avec Georges Connes, angliciste à Dijon, dont j'ai lu de A à Z la traduction du volumineux poème The Ring and the Book de Browning (sur le style duquel j'ai fait avec Paul Veyriras une thèse de 3ème cycle, diplôme disparu).
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1985_ant_2_1_2651

Sur le couple Connes, Philippe Thoiron signale ceci :
https://books.google.fr/books?id=mxi13KcZuZoC&pg=PA74&lpg=PA74&dq=henriette+legouis&source=bl&ots=Vxkbu1r2mi&sig=k-SYyzNkfMxCnjEXOaaF1Tp5KpY&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwjn_cft7anVAhVFPVAKHdTzDAAQ6AEIOjAD#v=onepage&q=henriette%20legouis&f=false

Sur Pierre Legouis, Philippe Thoiron, résident de Verjon (à 20 km au nord-nord-est de Bourg-en-Bresse), m'écrit le 27 juillet 2017 ceci. [Note - Philippe Thoiron a eu la polio, et ne pouvait pas se déplace avec agilité, d'où les réserves de Legouis, pour qui l'anglistique paraissait interdite à tout gentleman qui n'était pas capable de courir comme un lapin et d'enchaîner les exercices d'athlétisme, les concours d'aviron et les combats de boxe].

« Je suis présentement à Verjon, à 50 m. à vol d'oiseau de la "maison Legouis". C'est dans cette auguste demeure que Pierre Legouis me convoqua via mes oncles Thoiron en 1961 pour me convaincre de privilégier les études d'histoire à celles de l'anglais (le stage annuel imposé en GB étant inaccessible vu mon état physique). Il ne m'a pas convaincu et fut tout étonné de me voir revenir quatre ans plus tard après deux séjours anglais et escorté de ma future galloise épouse. Qui me fut bien utile pour la conversation grâce à une capacité vocale très supérieure à la mienne et fort utile pour l'ouïe défaillante de PL.
La maison Legouis héberge en ce moment pour quelques semaines une petite-fille de PL, une demoiselle Carrier prénommée Marion. D'autres descendant(e)s viendront plus tard je pense. Nous avons aussi appris par Marion que Georges Legouis, fils de PL, a acheté il y a peu une maison à Coligny. C'est ainsi qu'on voit l'octogénaire faire à pied (4.5 km) le trajet Coligny - Verjon, coiffé d'un chapeau de type bob, muni d'une canne dont il ne semble se servir que fort peu. Glyn et moi croyons voir un revenant tant la morphologie du fils est semblable à celle du père (aussi sec que Ritz était rond). »

Voici la tombe de Pierre Legouis à Verjon, photographiée par Sophie Thoiron et communiquée par Philippe Thoiron.

EDOUARD CHAMBARD
DESSINATEUR EN SOIRIES
1805 – 1889
PIERRE LEGOUIS
1892 – 1975
PROFESSEUR AUX FACULTÉS
DE BESANÇON ET DE LYON
CDEUR LÉGION D'HONNEUR
CDEUR PALMES ACADÉMIQUES
CROIX DE GUERRE
ÉLISABETH ROSSIER
ÉPOUSE PIERRE LEGOUIS
1897 – 1978

Henri Locard se souvient que Pierre Legouis, qui vivait en grand bourgeois dans sa belle villa de l'Ouest lyonnais, donnait comme travail des versions choisies comme de longs passages en vers du 17e, genre Milton. Ses corrigés à l'encre rouge barbouillaient toutes les pages et étaient aussi nombreux que le texte de l'étudiant. Locard avait le sentiment d'être une totale nullité. C'était comme faire des versions latines.

Adolphe Haberer me rapporte une anecdote sur j'avais entendue sur Pierre Legouis mais qui m'avait échappé. À la fin de sa carrière, Legouis, recommandait à ses étudiants de recourir aux services d'une machine qu'il persistait à appeler « the magnetophone ». Avait-il été marqué vers 1935 par l'apparition de « the AEG Magnetophone » ? Était-ce une faille lexicale ? L'énigme continuera de nous hanter.

L'Annuaire de l'université publiait chaque année, de 1893 à 1962 un Livret de l'étudiant volumineux qui rassemblait une masse de renseignements, avec notamment les programmes et modalités de contrôle et la liste des enseignants. Malgré des trous, une partie importante est numérisée sur Gallica. Malheureusement la phase 1935-1962 est lacunaire (j'ai la version papier du Livret 1960-1961, dont j'ai mis des extraits en ligne). J'ai procédé à des coups de sonde nombreux.

Le fait essentiel à retenir est que, pendant un demi-siècle, le personnel des anglicistes se réduisait à deux individus en général. Parfois un seul. Parfois trois avec le lecteur. Il se peut toutefois que des cours complémentaires non mentionnés dans le Livret existent en plus (voir le cas de Cazamian plus loin). Il faudrait examiner les Livrets avec attention pour y voir plus clair.

Les autres universités de province n'étaient probablement guère mieux loties. Vers 1900, Paris regroupait plus de 100 chaires toutes disciplines confondues, avec 3000 étudiants, ce qui concentrait 42 % des inscrits de l'ensemble de la France. C'est évidemment beaucoup, mais je dois dire que je m'attendais a priori à un déséquilibre bien plus marqué, comme 75 %.

Dans cet article
https://abpo.revues.org/2495
on trouve un tableau éclairant sur la situation des Facultés de Lettres en 1897-98 et en 1812-13.

Le premier Livret date de 1893-1894. La Faculté des lettres est traitée à partir de la page 82. Le secrétaire et unique administratif de la Faculté des lettres est M. Têtevuide. M. Firmery est encore « professeur de littérature étrangère ». C'est en fait un germaniste. Il donne des cours pour l'agrégation d'allemand. Sur ce dernier :
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1986_ant_11_1_6357

En 1893-1894, il n'y a pas de professeur d'anglais. Émile Legouis est maître de conférences en Langue et littératures anglaises, et seul angliciste. Il habite alors 57 cours Morand, actuellement cours Vitton (6ème arrondissement).

Le Livret de l'étudiant, premier de la série qui se termina en 1962, nous fournit des indications sur les cours dispensés. Legouis donne quatre cours par semaine, comme on le voit sur la photo reproduite. Tout cela a lieu au Palais Saint-Pierre.

2. Anglais.

M. Legouis, maître de conférences. — Le *mercredi* à 10 h. 1/2 (salle Quinet). Diverses époques de la littérature anglaise. — Le *jeudi* à 4 heures (salle de philosophie). Correction des dissertations, leçons des étudiants. — Le *jeudi* à 5 heures (salle de philosophie). Explication des auteurs. — Le *vendredi* à 10 h. 1/2 (salle Quinet). Leçons de grammaire; correction de versions et de thèmes écrits; thèmes oraux.

Ann. Univ. Lyon. 9

Il y aurait semble-t-il une préparation à l'agrégation d'anglais, dont la photo jointe donne le programme. On notera d'abord que la configuration du concours diffère de celle que nous connaissons à date récente. La liste des œuvres comporte des auteurs français et un auteur allemand. L'agrégation d'allemand est symétriquement conformée, avec un auteur en anglais.

AGRÉGATION D'ANGLAIS

AUTEURS ANGLAIS

La traduction du *Roman de la Rose* (publiée dans les œuvres de Chaucer). Les Extraits correspondant aux extraits désignés dans la partie française du programme.
Latimer. — *The Ploughers* (Arber's Reprints).
Shakespeare. — *Romeo and Juliet.*
Thomas Lodge. -- *Rosalind.*
Milton. — *Samson agonistes.*
Fielding. — *Amelia.*
Beattie. — *The Minstrel.* Book I.
Shelley. — *Prometheus Unbound.*
Walter Scott. — *Woodstock.*
Miss Mitford. — *Our village.*

AUTEURS FRANÇAIS

Le Roman de la Rose. — Extraits donnés dans les *Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge*, par L. Clédat.
Baïf. — *Les Jeux* (Eglogues).
Racine. — *Les Plaideurs* (acte II).
Fénelon. — *Dialogues des Morts* (Dialogues 51 à 59 inclusivement et dialogue 74).
Mme de Stael. — *Corinne.*
Michelet. — *La Mer.*
Sully Prudhomme. — *Les Solitudes*

AUTEUR ALLEMAND

Schlegel. — *Cours de littérature dramatique.* Leçons XIII, XIV et XV.

On notera ensuite dans la liste des auteurs de cette année-là la présence d'une femme (dont j'avoue n'avoir jamais entendu parler). Il s'agit de Mary Russell Mitford (1787-1855). Elle n'est donc pas décédée si longtemps que ça avant la date du concours. Chez les auteurs français, une autre femme, tout sauf obscure, Mme de Staël.

Le programme de la licence de lettres mention anglais comporte des auteurs grecs, latins, français, et anglais. Voici plus bas les auteurs anglais, allemands, et les auteurs français supplémentaires.

On voit que Tennyson est au programme de la licence. De 1893. C'est quasiment un contemporain, car il vient de mourir en 1892.

Quant à l'inclusion de « Miss Mitford » dans Le programme de l'agrégation de 1893, ce fait rendra plus instructive la lecture de cette pétition récente, où le linguiste que je suis observe qu'il est question, non pas d'auteures, ni d'écrivaines, mais d'autrices :
https://www.change.org/p/najat-vallaud-belkacem-pas-d-agrégation-de-lettres-sans-autrice

Licence ès lettres avec mention « Langues vivantes ».

AUTEURS ALLEMANDS, ANGLAIS, FRANÇAIS

PRESCRITS POUR LES ANNÉES 1893, 1894, 1895
Par arrêté du 20 juillet 1892.

Auteurs allemands.

Wieland : *Oberon*, chants I, II, III.
Schiller : *Don Carlos ; Die Braut von Messina.*
Gœthe : *Wilhelm Meister's Lehrjahre*, livres I, II, III ; *Torquato Tasso.*
Uhland : *Klein Roland ; Roland Schildträger.*

Auteurs anglais.

Shakspeare : *Le Roi Lear*, les trois premiers actes.
Milton : *L'Allegro ; Il Penseroso.*
William Cowper : *Letters* (Golden Treasury Series).
Walter Scott : *Woodstock*, chap. I-X.
Macaulay : *Essai sur Bacon.*
Tennyson : *Œnone ; The Brook.*

Auteurs français.

(A traduire, soit en allemand, soit en anglais.)

Molière : *Don Juan.*
Mignet : *Histoire de la Révolution française.*

Noter aussi que, parmi les auteurs français, le dernier est Sully-Prudhomme, lequel était encore vivant. C'est inattendu vu la prudence qu'on prête aux universitaires d'autrefois quant à la sélection des œuvres proposées à la diligence des étudiants de tous niveaux. Il décédera en 1907 après avoir obtenu le prix Nobel de littérature en 1901. C'est un auteur aujourd'hui oublié ou méprisé, mais je garde de l'estime pour ce sonnet qui figurait dans un de mes livres de classe d'enfance, Cri perdu. Je n'ai jamais oublié ce vers : « Qu'écrasait le granit pour Khéops entassé ». Plus tard mon maître puis collègue Pierre Fontaney riait avec une insolente bienveillance de m'entendre exprimer mon admiration provocante mais authentique pour Leconte de Lisle et le Parnasse. Ça vient de loin, de manuels où, soit dit en passant, figuraient encore Paul Déroulède…

http://www.eternels-eclairs.fr/sully-prudhomme-florilege-poemes.php

En 1896-1897 à Lyon, dans le Livret de l'étudiant, on lit : professeur adjoint de Langue et littérature anglaises Émile Legouis. C'est tout ! Legouis habite alors 67 boulevard du Nord (renommé des Belges en 1916). Le logis de Legouis est peut-être, s'il existait alors déjà, ce magnifique immeuble qu'on voit entre l'avenue Verguin et la rue Sully, vers le jardin botanique et le lycée du Parc.

Le secrétaire et unique administratif de la Faculté des lettres est toujours l'excellent M. Têtevuide.

En 1900-1901 : professeur de langue et littérature anglaises Legouis (Émile). C'est tout ! Il habite alors chemin des Esses à Saint-Didier-au-Mont-d'Or (propriété Maillet).

Dans cette étique Faculté des lettres on jouit tout de même d'un enseignement en sanskrit, en égyptologie, en chinois. C'est en partie un affichage pour le prestige, notamment devant les Allemands, qui ont fini par inquiéter. Au XIXe siècle, la linguistique, c'est le comparatisme (et la phonétique) ; c'est du solide, du technique. Et ça exige au moins une teinture de sanskrit. Toute grande université a un sanskritiste. Même moi, après plus de deux générations, j'ai estimé ne pas pouvoir me faire une idée convenable de la linguistique sans avoir suivi un cours de grammaire comparée des langues indo-européennes (de Jean Haudry à Lyon, après avoir été recruté comme assistant) et sans avoir acheté deux ou trois grammaires de sanskrit, une de gotique, une de vieux haut-allemand, et ainsi de suite. Je n'ai pas poussé jusqu'à suivre un cours de sanskrit, mais le comparatisme était encore pour moi la Big Science. C'était austère d'apparence, mais enthousiasmant, notamment parce que ça conduisait à ce qu'on a pu appeler au XIXe siècle la « paléontologie linguistique ». Il faut dire que j'avais été à bonne école avec la remarquable formation en « philologie » de licence par Paul Veyriras. Celui qui n'a pas été fasciné par les lois de Grimm et de Verner ne sait pas combien la vie peut être douce et forte. Je signale ceci comme fait social, parce que cette attitude semble passée dans le monde des modes universitaires.

Quant au chinois qu'on enseignait à la Faculté, ça doit correspondre à une certaine attirance lyonnaise, en partie marchande, pour les pays de soie.

Note sur Haudry, dont j'ai dit que j'ai suivi les cours avant la création de Lyon 3, séparée de Lyon 2. Il s'est engagé, une fois passé à Lyon 3, dans des directions idéologiques qu'on a quelques raisons de juger parfois troubles, Simone Wyss peut en témoigner directement. Mais je dois dire que dans les deux cours que j'ai suivis de lui, je ne l'ai jamais entendu se livrer à la moindre propagande. Il s'en est toujours tenu strictement à la matière.

Reprenons les Livrets.

En 1905-1906, pour l'anglais : professeur X et chargé de cours est le dénommé Thomas. Selon la manie de l'époque, on omet son prénom. Ou alors, comme pour une énorme proportion de ses collègues, il est censé se prénommer « I. ». Il ne s'agit nullement d'une

épidémie d'Ignace ou d'Isidore, mais plus prosaïquement de prénoms « inconnus ». Ou alors l'initiale du prénom est erronée.

J'ajoute que, durant cette période, Louis Cazamian (1877-1965) est brièvement à Lyon. De 1904 à 1907, il est professeur au Lycée de Lyon (Ampère) et en même temps chargé de conférences complémentaires à la Faculté des lettres. Il en profite pour s'y marier avec la fille de Léon Clédat. Je signale au passage qu'il est brièvement suivi au lycée Ampère par André Koszul (1878-1956), futur professeur à l'université de Strasbourg (dont le souvenir persiste à cause de la Collection Shakespeare), qui est de passage à Lyon en 1907-1908, avant d'aller à Douai.
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1986_ant_2_2_2711
http://irhis.recherche.univ-lille3.fr/00-SiteUniversite/htdocs/koszul-andre.html

Clédat :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Léon_Clédat

En 1908, quand sont publiés la traduction française collective des Contes de Canterbury, on voit que, parmi les participants, William Thomas est en poste à Lyon, où Charles Cestre est maître de conférences (voir plus bas), tandis qu'André Koszul est au lycée Ampère.
https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Contes_de_Canterbury/Texte_entier

En 1906-1907 : Thomas est devenu professeur, et A. Cestre est maître de conférences. Le A. est une erreur. Il s'agit de Charles Cestre (1871-1958), maître de conférences en 1906 jusqu'en 1909, où il part à Bordeaux. Il sera professeur à Paris de 1917 à 1942.
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1986_ant_2_2_2712

Plus tard je lirai la Grammaire complète (sic !) de la langue anglaise (1949) qu'il publia avec la médiéviste Marguerite-Marie Dubois. Concernant cette dernière et d'autres, les amateurs d'histoire universitaire querelleuse pourront consulter :
https://ml.revues.org/554
https://ml.revues.org/559

En 1910-1911: professeur Thomas, maître de conférences Douady.

En 1911-1912 : professeur Thomas, professeur adjoint Douady (il habite place Puvis de Chavannes), lecteur X.

En 1913-1914 : professeur Thomas, professeur adjoint Douady, lecteur Ralph L. George.

En 1918-1919 : professeurs Thomas, Douady. Lectrice d'anglais : Mlle Bullen.

En 1920-1921 : professeur Thomas, professeur Douady, lectrice Miss Atkinson. Thomas habite 46 rue Juliette Récamier, dans un bel immeuble vers la gare des Brotteaux, et Douady 18 boulevard du Lycée (boulevard Anatole France actuellement), dans un bel immeuble en face du lycée du Parc.

En 1925-1926 : professeur Thomas, professeur titulaire sans chaire Léonie Villard, lectrice Mlle Jackson. Paul Veyriras m'a indiqué que la chaire de littérature américaine de Léonie Villard aurait été créée à l'instigation d'Edouard Herriot.

En 1930-1931 : les deux mêmes qu'en 1925-1926 et un lecteur innommé.

En 1934-1935 : deux professeurs, Léonie Villard en Langue anglaise et Littérature américaine, et X en Langue et littérature anglaise. Plus une lectrice, Miss Hunter. Thomas a pris sa retraite. Et le X du moment de l'impression du Livret est en fait Pierre Legouis, qui succède à Thomas.

En 1946-1947. Après les années trente, un trou documentaire rend l'investigation malaisée. Mais on a le Livret pour 1946-1947. L'équipe s'est alors un peu étoffée. Ils sont cinq : les deux professeurs Pierre Legouis et Léonie Villard, le maître de conférences Cyrille Arnavon (agrégé 1936, 1er), Mlle Jeanne Métailler chargée de cours, Mlle Janice Stapleton Rhodes lectrice. Je ne vois pas Arnavon dans la liste du personnel, mais il est dans la liste des cours.

Je ne trouve pratiquement rien sur Cyrille Arnavon mis à part sa présence à « un thé fort élégant » donné à Vichy par Mme Ivan Loiseau, épouse du délégué de la Société fermière de Vichy (Le Figaro, 8 août 1937), un monsieur qui frayait dans le beau monde. En 1962 il est conseiller culturel à l'ambassade de France à Londres (The Statesman's Yearbook). Arnavon fut ensuite à Lille et à Paris X Nanterre.

Jeanne Métailler vient d'avoir l'agrégation en 1945 ; elle était vraisemblablement en poste au lycée de jeunes filles (actuellement Édouard Herriot). Janice Stapleton Rhodes est décédée en 2013.

Immédiatement après la guerre, la licence présente toujours la structure qui m'est familière, avec ses quatre certificats. Elle avait été mise sur pied, en calquant l'organisation des sciences, par un décret du 20 septembre 1920 et ne disparut qu'en 1966. La différence est que, en 1947, fut rendue obligatoire une première année antérieure dite usuellement de propédeutique, afin de mettre à niveau les bacheliers entrants, jugés déficients. C'est la réforme Fouchet qui, en 1966, remodela l'organisation (premier cycle de deux ans menant au DUEL, puis deuxième cycle de deux ans menant à la maîtrise). Plus tard vint la structure LMD, à partir de 2002.

En 1960-1961 (mon Livret de l'étudiant personnel sur papier) : les professeurs honoraires sont l'américaniste Cyrille Arnavon (parti à Lille), l'américaniste Roger Asselineau (parti à Paris). Pierre Legouis, professeur de langue et littérature anglaises. Jean-Georges Ritz, professeur de littérature anglaise contemporaine. Alain Bosquet, professeur associé de littérature et civilisation américaine. Chef de travaux de phonétique, Geneviève Théry. Assistants : Paul Veyriras, Anne-Marie Imbert, Bernard Paulin. Lectrice américaine Barbara Jacoby. Lectrice anglaise Margaret I. Holmes. Année préparatoire au Certificat d'études littéraires générales (propédeutique) Pierre Quilghini.

Je suis arrivé en propédeutique l'année suivante, 1961-1962. Mais je n'ai pas eu les cours de Quilghini. C'étaient ceux d'Anne-Marie Imbert que j'ai suivis. Elle était, comme d'autres de mes professeurs, par exemple Louis T. Achille au lycée du Parc, impitoyable pour la correction grammaticale et conjointement d'une bienveillance irréfragable. J'ai gardé par affection le cahier d'exercices que nous devions remplir. Mais je n'ai pas encore osé l'ouvrir de nouveau, de peur d'y constater chez mon moi ancien un niveau d'anglais peu reluisant.

En juin 2015, une lettre d'elle m'informe de l'insupportable présomption de celui que j'étais alors. « L'un [un souvenir] précis, où je vous vois, assis au 2ème rang sur ma droite dans l'amphithéâtre Laprade, un jour où j'étais chargée de présenter la section d'anglais aux nouveaux arrivants (vous retrouverez l'année…). J'avais fait remplir des fiches portant la mention 'Objectif'. La vôtre disait « Professeur d'université », et je m'étais dit « Mais oui, pourquoi pas ? ».

Hommage à Anne-Marie Imbert, capable de supporter de tels fadas !

Anne-Marie Imbert m'a précisé qu'elle obtient l'agrégation en 1952, et exerce d'abord un an au lycée à Saint-Etienne, puis un an au lycée Edgar Quinet à Lyon, et arrive ensuite à l'université. Après 1974, elle passe au Département Langues étrangères appliquées. Elle donne en même temps des cours à Sciences Po, en médecine (son mari était médecin militaire). Ses recherches portent sur le théâtre du XVIIe siècle.

J'ai suivi les cours de prononciation de Geneviève Théry. Qui n'a pas été subjugué par son art et sa science ? Qui n'a pas ahané pour émuler ses modulations intonatives virtuoses et ondulantes, vraisemblablement inspirées de Mmes Lilias Armstrong & Ida Ward (A Handbook of English Intonation, 1926), deux phonéticiennes comme savaient en produire avant-guerre le milieu anglais ? Louis Roux, qui fit ensuite carrière à Saint-Etienne, était son acolyte non moins émérite. Ils ne nous passaient rien.

Selon Roland Tissot et d'autres observateurs attentifs des atours de l'époque, Mme Théry arborait des toilettes spectaculaires et un couvre-chef garni de kapok. Ce nom seul résonne. Je ne m'en souviens pas. Mes sens étaient peut-être puissamment concentrés sur les productions (séduisantes elles aussi, mais acoustiquement) de son organe phonatoire.

L'américaniste Cyrille Arnavon semble avoir été à Lyon en 1946-1947 et est parti peut-être en 1954. Roger Asselineau (1915-2002, agrégé 1938) a dû lui succéder. La succession a été ensuite assurée brièvement par le poète Alain Bosquet, en intérim, puis par Maurice Gonnaud.
Sur Asselineau :
https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=ETAN_553_0383

Revenons en arrière pour nous intéresser à Thomas, prédécesseur de Pierre Legouis. Qui est ce Thomas sans prénom dans les Livrets ? C'est Walter William Thomas (1864-1954). C'est lui qui est le successeur d'Emile Legouis et le prédécesseur. de Pierre Legouis. Je crains qu'il n'ait été oublié par la mémoire locale.

C'est un Anglais, apparemment fils d'un industriel, venu jeune en France, où il fit toutes ses études secondaires. Il est agrégé d'anglais en 1884 (4e), et, ajout peu commun, agrégé d'allemand en 1897 (premier). Avant d'accéder à l'université, il bouge beaucoup d'un lycée à un autre : Guéret, Brest, Dijon, Nancy, Lyon.

En 1902 il épouse à Paris Valentine (née en 1875), fille d'un haut fonctionnaire, Gustave Liotard-Vogt. Un frère de Valentine sera le grand-père d'un président du groupe Nestlé.
https://www.ccomptes.fr/fr/biographies/liotard-vogt-gustave-jules

Thomas soutient en 1901 une thèse principale sur Edward Young et une des dernières thèses complémentaires en latin, De epico apud Joannem Miltonium versu, Hachette, Lutetiae Parisorum, Bibliopola, In Via dicta Boulevard Saint-Germain, 1901, 89 pages.
Entrée Wikipedia :
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Walter_Thomas
Aussi :
https://ml.revues.org/561?lang=fr

Si vous voulez lire De epico…, c'est ici :
https://archive.org/details/deepicoapudjoan00thomgoog

Cette thèse en dix chapitres porte sur la métrique de Milton. Thomas y mentionne ten Brink, dont je parle ailleurs. Elle est dédiée à Alexandre Beljame, « viro eruditissimo et de re metrica anglorum optime merito ». A l'allemande, la bibliographie est en tête, suivie d'un index verborum technique latin / français.

Thomas est titré "colloquium magister in facultate litterarum universitatis redonicae" (maître de conférences à l'université de Rennes).

On trouve une recension par Dottin ici :
http://www.persee.fr/doc/abpo_0003-391x_1902_num_18_1_4092

La thèse complémentaire de Beljame sur Dryden est aussi en latin :
http://www.sudoc.abes.fr/xslt/DB=2.1//SRCH?IKT=12&TRM=022044183&COOKIE=U10178,Klecteurweb,I250,B341720009+,SY,NLECTEUR+WEBOPC,D2.1,Ed72ace00-19eb,A,H,R109.212.245.41,FY

L'obligation de la thèse complémentaire en latin disparaît le 14 novembre 1903, mais, par inévitable inertie de la production, la dernière thèse ainsi soutenue date de 1911. Voir ;
http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=theses

Il ne faut pas se faire d'illusions. À partir du moment où la maîtrise du latin devient moins ferme, on peut toujours payer un latiniste pour traduire votre texte français en latin. Mais bien des auteurs pouvaient vraiment écrire le latin avec facilité. La thèse complémentaire du Lillois Auguste Angellier était intitulée : De Johannis Keatsii vita et carminibus. Dans son livre sur Angellier, Floris Delattre la juge être un exercice scolaire et rhétorique. Il indique cependant qu'elle a bien été rédigée directement par l'intéressé, lequel était insatisfait de ses talents de latiniste. Delattre n'est pas d'accord et trouve le latin d'Angellier fort bon.

Walter Thomas a publié des traductions du vieil anglais et du moyen anglais, notamment de Beowulf, disponibles ici :
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Auteur:Walter_Thomas
Voir :
http://www.oenewsletter.org/OEN/print.php/essays/crepin40_3/Array

Thomas était manifestement intéressé par la métrique, puisqu'il a publié sur Le Décasyllabe roman et sa fortune en Europe, avec une préface de Beljame.

Thomas a été professeur de 1906 jusqu'en 1934. Dans Qui êtes-vous ? Annuaires des contemporains, je vois que les sports préférés du professeur Thomas sont la marche et le canotage, sa distraction la lecture. Il ne doit pas être confondu avec le latiniste lyonnais

François Thomas, co-auteur avec Alfred Ernout d'un traité classique sur la syntaxe latine. Lequel était un personnage physiquement pittoresque, que j'ai entrevu.

Entre 1909 et 1922 l'anglistique lyonnaise fut illustrée par Jules Douady (je poste un portrait dans le dossier photographique). Le voici âgé :

Jules Douady (1876-1971) est né à Tours, entre à l'ENS en 1897, obtient l'agrégation en 1901 (deuxième), le doctorat en 1907 sur Hazlitt. Il est à Lyon au 1er janvier 1909 comme maître de conférences jusqu'au 31 mai 1911. De 1911 à 1918 il est professeur adjoint de langue et civilisation anglaises et américaines (noter l'intitulé, dont j'ignore si c'est une première en France). Pendant la guerre il donne des cours bénévole au lycée du Parc (créé en 1914). En 1918 il est professeur de littératures anglaise et américaine, jusqu'en 1922. A cette date, Douady devient inspecteur général pour les langues vivantes dans le secondaire. Il prend sa longue retraite de trente ans en 1941. Dans mon Livret de l'etudiant 1960-61, que j'avais mis en ligne, Douady figure en tête de la liste des professeurs honoraires, et résidant à Manosque, car à l'époque, ça fait quasiment quarante ans qu'il a obtenu cet honorariat.

Douady enseigne au lycée de Brest en 1901, où il a comme élève le futur écrivain Alain-Fournier. Concernant une vente à Drouot en 2015 d'œuvres ayant appartenu à Cocteau, je lis :

« Henri ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*. Paris, Émile Paul Frères, 1913. in-12. L'un des exemplaires sur Alfa satiné, très spécialement pour l'auteur. Envoi autographe signé à Jules Douady « de qui l'enseignement vivant et amical éclairait la triste prison du lycée de Brest […] ». Jules Douady, normalien, professeur agrégé d'anglais, plus tard inspecteur général de l'Instruction publique eut comme élève Alain-Fournier, dont il remarqua les qualités et les dons littéraires. C'est lui qui le fit découvrir à Péguy, qui se démena pour la publication du Grand Meaulnes. (8 000 / 12 000 €). »
http://www.drouot.com/static/drouot_annonce_detail.html?idActu=10894
http://www.artcotedazur.fr/actualite,109/art-contemporain,34/jean-cocteau-vente-aux-encheres-chez-drouot,9875.html

Douady est professeur à l'Ecole navale de 1903 à 1908, sur le Borda. Son intérêt pour la marine persistera, suscitant plusieurs publications, dont un Dictionnaire des termes de marine, 1910, 1925, 1935. La Mer et les poètes anglais, 1912.

On trouvera de nombreux détails biographiques sur Douady ici, car il a rédigé des notes autobiographiques, y compris sur ses opinions politiques (il est notamment très hostile à Vichy):
http://www.persee.fr/doc/inrp_0298-5632_1997_ant_13_1_6662

En janvier février 1898, Douady, licencié ès lettres, signe la pétition demandant la révision du procès de Dreyfus.
http://books.openedition.org/editionsulm/738?lang=fr

Ce soutien à Dreyfus était courant dans ce milieu. Louis Cazamian est également signataire, comme beaucoup de normaliens :

http://www.dreyfus.culture.fr/fr/les-francais-et-dreyfus/la-formation-de-l-opinion/media-36-html-Normaliens_dreyfusards.htm

Douady crée une société d'études anglaises et américaines en 1919. Je n'en sais rien.

Un fils de Jules, Daniel Douady, fut un médecin actif. Un fils de Daniel fut un mathématicien original.
http://mobile.lemonde.fr/disparitions/article/2006/11/09/adrien-douady-mathematicien-hors-normes_832706_3382.html

Léonie Villard (1890-1970) mérite amplement qu'on se souvienne d'elle, d'autant que ses publications ont abordé des domaines très différents. Elle n'était pas seulement américaniste. Ce fut la première femme angliciste professeur d'université. Je n'en ai trouvé aucun portrait.

J'ignore quand Léonie Villard est arrivée à Lyon si elle n'en est pas originaire. Elle allait l'été dans une maison à Oussiat, hameau de Pont-d'Ain. Je n'en sais pas plus sur son milieu familial et social.

Elle est devenue professeur d'université à Lyon en 1925, et elle a pris sa retraite avant que Veyriras arrive à Lyon.

Léonie Jeanne Antoinette Villard a été agrégée deuxième en 1908 (le concours était commun aux hommes et aux femmes, contrairement à mon époque genrée), Sa thèse sur Jane Austen a été soutenue à Paris le 6 février 1915 à 13 heures, amphithéâtre Quinet, la Sorbonne (elle était alors professeur « au lycée de jeunes filles à Lyon »), et publiée en 1915 à Lyon, et en 1924 en anglais. A 25 ans !

Le lycée de jeunes filles de Lyon est l'actuel Lycée Édouard Herriot (ex-Edgar Quinet avant 1957).
http://www2.ac-lyon.fr/etab/lycees/lyc-69/herriot/spip.php?article96&lang=fr

Elle a enseigné à Mount Holyoke College en 1937 et en 1950-51. Son Journal de guerre des années 40 est d'ailleurs conservé à la bibliothèque de Mount Holyoke. Dommage qu'il n'ait pas été numérisé et mis en ligne.
https://www.mtholyoke.edu/~dalbino/women38/lvillard.html

D'après cette source, page 203, Léonie Villard est devenue professeur à Lyon en 1925.
http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2011/costechareire_a/pdfAmont/costechareire_a_these.pdf

Quelques informations sur elle :
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Auteur:Léonie_Villard

https://www.mtholyoke.edu/~dalbino/women38/lvillard.html
http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=theses-record/2357

Étudiant, j'avais lu avec intérêt son Essai de psychologie de la grammaire anglaise, 1957, que mes professeurs incluaient dans leur bibliographie. Je serais curieux de le relire plus d'un demi-siècle après. J'ignore si l'approche a vieilli ou pas.

Chose peu attendue, la thèse principale de Léonie Villard sur Jane Austen a été intégralement numérisée sur Internet.
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Jane_Austen,_sa_vie_et_son_œuvre

Cette thèse lui a valu un prix anglais en 1917 :
https://fr.m.wikisource.org/wiki/Discussion_Auteur:Léonie_Villard
http://www.britac.ac.uk/sites/default/files/Rose%20Mary%20Crawshay%20Prize%20pre-2000.pdf

Haberer observe, sur ce prix bien doté que £100 en 1917 était une belle somme importante, plus de £6.000 d'aujourd'hui d'après
http://www.in2013dollars.com/1917-GBP-in-2017

Jean Kempf à trouvé ceci dans le New York Times du 17 mars 1929.

Dr. Leonie Villard Says Students Get Little Personal Attention.

The gap between the personal supervision of the secondary school and the unrestricted freedom of the university, which has been successfully bridged in American and English school systems, still remains a factor in French education, Dr. Léonie Villard of the University of Lyons, in France, told members of the American Association of Teachers of French yesterday morning at the Casa Italiana, Columbia University. She pointed out that in France the student goes immediately from the lycée or secondary school, where he is accustomed to personal attention, to the college, where his work is entirely optional, and often he is handicapped by the sudden change.

Dr. Villard, who is the only woman professor at Lyons and is now lecturing at Hunter College, pointed out that American and English colleges have adopted more personal methods of instruction than have the French and are able to readjust students to their new surroundings gradually. In France the student may attend a class if he wishes or, if not, he may stay out, she said.

Other speakers were Dr. Auguste Viatte, Professor of French at Hunter College; Barbey d'Aurevilly, French lecturer and reader, and Professor Charles A. Downer, president

Noter que Lyon a collectionné des firsts féministes. Julie Victoire Daubié première bachelière à Lyon en 1861, comme je l'ai mentionné plus haut. Léonie Villard première professeur d'anglais en 1925. Suzanne Basdevand / Bastid, première femme professeur de droit, à Lyon, 1933-1946, puis à Paris. Sur cette dernière :
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Suzanne_Basdevant

On s'achemine vers les années cinquante et soixante. Le tableau va devenir progressivement plus complexe avec l'accroissement du personnel. Je ne pourrai plus accorder la même attention à chaque enseignant, d'où un fort déséquilibre dont je suis conscient.

La période qui m'est familière, d'un empan d'une cinquantaine d'années, c'est d'abord les années soixante, celle de mes études d'anglais.

Je suis arrivé en première année (dite couramment propédeutique) en octobre 1961, et j'ai obtenu l'agrégation fin août ou début septembre 1968 (cette plage de sept ans recouvrant deux années à l'étranger). Puis ma période d'activité comme linguiste, entièrement dans la même excellentissime maison, de janvier 1969 (après un trimestre au Lycée Claude Fauriel à Saint-Etienne pendant que l'université se réorganisait après les événements de 1968) jusqu'à mon départ en 2008 à 66 ans. J'y ai été très heureux.

Voici d'abord les générations qui ont quitté Lyon peu de temps avant que j'entre dans la maison, et celles qui étaient en activité en 1961 où qui sont arrivées pendant que j'étais étudiant. Parfois je confonds un peu ceux qui furent étudiants de la même génération que moi (certainement Claudette Fillard, Michel Durand, probablement Jacques Ramel et Annie Ramel) et ceux qui sont en décalage proche. Aussi mon contemporain Christian Comanzo, qui devait devenir professeur à Dijon ; il est également auteur de romans et de nouvelles. Durand avait eu un début de parcours original, ayant mené à bien des études de comptabilité.

Roger Asselineau (1915-2002, agrégation 1938), venant de Clermont-Ferrand a été professeur à Lyon de 1954 à 1959 ou 1960. Puis Alain Bosquet lui a succédé comme professeur associé pendant deux ans, ce qui permit l'arrivée de Maurice Gonnaud, vrai successeur d'Asselineau. Haberer se rappelle qu'Asselineau faisait un cours de thème quand lui était en propédeutique.

Jean-Georges Ritz (1906-1994) a été mon professeur en littérature et en civilisation (dans le certificat dit d'Etudes pratiques). Il a été agrégé en 1933. La thèse de Ritz sur Hopkins a été publiée en 1963 je crois (je ne l'ai pas sous les yeux ici). Mais la soutenance doit être antérieure, car Ritz est donné comme professeur dans mon Livret de l'étudiant dont j'ai mis en ligne toute la partie Faculté des lettres en 2015 (1960-61).

Ensuite arrivent des générations qui ont obtenu l'agrégation autour de 1950 : Annie Berthet 1947, Maurice Gonnaud 1949, Paul Veyriras et Louis Lecocq 1950, Anne-Marie

Imbert née Trapenard et Pierre Fontaney 1952, Bernard Paulin et Pierre Quilghini 1956. Jacques Aubert 1956 également.

Je n'ai pas eu Annie Berthet comme enseignante, mais comme collègue. Une minuscule anecdote. Après 1968, les universités ont éclaté, si bien que les scientifiques constituèrent Lyon 1 et tout ce qui était droit, économie, sciences humaines et lettres constitua Lyon 2. Lyon 2 bénéficia du campus de Bron, sur lequel les avis les plus divers se manifestèrent. http://fresques.ina.fr/rhone-alpes/fiche-media/Rhonal00033/la-nouvelle-universite-de-lyon-ii-a-bron-parilly.html

Mais Lyon 2 éclata rapidement en Lyon 2 et Lyon 3 en 1973. Cette division et ses séquelles pourrait alimenter une monographie entière, que je serais bien incapable d'écrire. http://www.tribunedelyon.fr/?actualite/societe/40033-2013-le-40e-anniversaire-de-la-scission-entre-lyon-2-et-lyon-3

Or lors d'une discussion, il apparut que la paisible et gentille Mlle Berthet ne savait pas très bien en définitive si elle faisait partie de Lyon 2 ou de Lyon 3. Cela fit sourire. Mais au fond on finit par se demander si ces choses-là sont si importantes. Au demeurant, Mlle Berthet résidait à Sainte-Colombe en face de Vienne et avait hâte de quitter les incompréhensibles turpitudes lyonnaises pour son paisible logis. Elle y trouva le calme nécessaire à sa traduction d'une pièce de Shakespeare dans la collection Koszul.

J'ai vécu la scission d'en bas, et sans trop de tourment, car je n'étais pas dans la confidence des âpres tractations qui occupaient les responsables. Les inimitiés politiques que j'entrevoyais me paraissaient trop enflammées pour être vraiment respectables. Comme on le sait, l'odium academicum peut s'élever aux sommets les plus impressionnants, et induire des querelles sordides aux effets bouffons. On sait que la scission de Louvain s'est révélée peu glorieuse. À Clermont-Ferrand, le fond de la bibliothèque a été partagé avec un manque de sérieux, dit-on, qui fait peine. Je ne sais pas à quel moment j'avais été stupéfait d'entendre un germaniste traiter, en interne à Lyon 2, Pierre Fontaney de « fasciste ». J'ignore quelles étaient les positions politiques précises de Fontaney, mais je crois que le curseur devait plutôt être sur une gauche modérée dans son cas. Je sais bien que, en France, fasciste peut désigner n'importe quel particulier légèrement plus à droite que soi, de 5° d'angle environ.

Adolphe Haberer, après une conversation fin juillet 2017 avec Paul Veyriras, m'indique que ce dernier a été recruté par Pierre Legouis, et est arrivé à Lyon en 1955. Anne-Marie Trapenard ép. Imbert avait été recrutée en 1954. Melle Berthet était déjà là également.

Paul Veyriras, autre de mes professeurs, né en 1926, est un victorianiste qui a consacré sa thèse principale à Arthur Hugh Clough (1964, directeur Louis Landré, 1898-1972).

Mais il a enseigné aussi le vieil anglais et le moyen anglais. J'ai suivi ses cours de linguistique historique, à raison de trois heures par semaine très denses, qui étaient conçus

avec une préparation remarquable. D'abord une introduction aux éléments : langues indo-européennes, loi de Grimm, etc. Structures du vieil anglais. Puis on abordait les textes, avec les deux bons manuels de Fernand Mossé sur le vieil anglais et le moyen anglais. Veyriras nous avait donné une liste des paragraphes de Mossé à maîtriser impérativement, ceux qui étaient moins importants. Il complétait en amont par des développements qui ne figuraient pas dans les manuels d'anglais de Mossé mais dans son manuel de gotique, comme me le fit remarquer André Crépin plus tard. On préparait les textes en utilisant attentivement l'OED. On devait être capable de commenter historiquement chaque mot. J'effectuais cette préparation dans la salle de lecture de la bibliothèque du quai Claude Bernard, à l'étage. On y accédait par cet escalier dans l'atrium, dont l'austère splendeur nous mettait déjà en condition psychologique.

Ci-après, la salle de lecture. Puis une vue des magasins avec un monte-charge d'origine, tels qu'ils étaient encore au moment de l'incendie de 1999.

L’approche de Veyriras était bien plus structurée qu’un autre style ancien. consistant à se jeter illico sur le premier mot de la première phrase du premier texte, avec très peu de prolégomènes. J’ai connu ça dans un cours de gotique de Haudry, que j’ai dû interrompre à cause de la santé de mon père. La méthode Veyriras me convenait bien mieux. C'est celle que j’ai connue dans un cours d’espagnol.

Veyriras prenait un très grand soin à oraliser le vieil anglais et le moyen anglais comme on peut conjecturer qu'ils se disaient. Dans cette approche d’authenticité, pour Beowulf, on aurait dit un scop, un aède à harpe. Pour Chaucer, on était projeté dans Merrie Old England. Plus tard, en discutant avec d’autres collègues ayant fait leurs études ici ou là, je me suis aperçu que, pour la formation en linguistique historique, Lyon présentait des exigences qui n’étaient pas si répandues. Il est très possible que les explications de Veyriras sur la structure formelle des vers du vieil anglais aient déterminé en partie mon intérêt ultérieur pour la métrique.

Veyriras m’a appris, à ma grande surprise, que, lors de sa licence à Poitiers, il n’a aucun souvenir d'avoir eu une formation en linguistique historique lors du certificat de Philologie. Dans ce domaine, il est donc essentiellement autodidacte, avec l’aide du cours de philologue d’Émile Pons (1885-1964). Dans le système classique du doctorat d’Etat, sa thèse complémentaire, d’une centaine de pages, traditionnellement sans rapport avec la thèse principale, portait sur l’édition, la traduction, l’introduction et les notes aux énigmes contenues dans le manuscrit d’Exeter (Codex Exoniensis, un des quatre manuscrits principaux recueillant la littérature en vieil anglais). Il fallait ajouter manuellement des traits pour reconstituer les eth, d barré (ð), et thorn (þ) que le clavier des machines à écrire mécaniques ne comportait évidemment pas. Pour cette recherche Veyriras avait suivi un conseil d’André Crépin, qui lui avait signalé une nouvelle direction. Pons était le directeur de cette thèse secondaire, mais il décéda quand Veyriras avait quasiment terminé. Antoine Culioli, « philologue » au départ avant de concevoir son éminentissime Théorie des opérations énonciatives (TOE), prit le relais sans problème.

Veyriras à dû prendre sa retraite en 1989, peu après Gonnaud.

Incidente. Bien plus tard j’ai écrit un article critique sur le caractère de « formalisation » de la TOE. J'en parle dans un document distinct (Souvenirs linguistiques Boisson).

Paul Veyriras est né en 1926, et passe son enfance à la campagne dans une maison familiale à Conore (commune de Peyrilhac), à 20 km au nord-est de Limoges. Après des études secondaires à Limoges, au Lycée Gay-Lussac, il est en classe préparatoire à Poitiers, et c’est là qu'il rencontre Pierre Fontaney, qui va devenir son ami. C’est à Poitiers que Veyriras passe sa licence et son Diplôme d’études supérieures. Francis Léaud (agrégé de 1935, décédé en 1989) l’envoie comme lecteur à Birmingham en 1947-1948. Ensuite il se retrouve à Paris comme boursier d’agrégation. C'est là qu’il rencontre Maurice Gonnaud (né en 1925). En tant que normalien, Gonnaud paraissait alors appartenir à l’espèce des Houyhnhnms, à ne pas confondre avec celle des Yahoos. Après une année comme

professeur au Lycée Gay-Lussac. Veyriras est arrivé à l'université de Lyon en 1955, en même temps qu'Asselineau, qui terminait une thèse sur Whitman.

Je crois avoir suivi des cours d'une Marie-Pierre Bernard (Veyriras m'a rappelé son prénom, qui s'était évaporé), qui ensuite repartit dans le secondaire car elle n'avait pas avancé suffisamment sa recherche. Mais je ne sais plus dans quel domaine. C'était une dame réservée et charmante, mais je n'en tire guère plus du palais ruiné de ma mémoire.

Peut-être Pierre Legouis a-t-il été trop dur avec elle. Dans mon temps, la hiérarchie était encore : assistant (à titre précaire, et susceptible de retourner au lycée), maître-assistant (une dénomination oxymoronique parfaitement ridicule quand on l'examine, un peu comme élève-maître ; quand on est un maître artisan, on n'est pas un compagnon ou un apprenti), puis maître de conférences, et professeur.

Pour être titularisé comme maître-assistant, il fallait être inscrit sur une liste d'aptitude, la LAFMA, Liste d'aptitude aux fonctions de maître-assistant. A certaines époques, l'inscription salvatrice sur la LAFMA ne nécessitait pas vraiment un labeur très extensif. J'y ai été inscrit avec une thèse de troisième cycle (diplôme disparu depuis), mais c'était alors peu courant. Un peu ardent pouvait se faire LAFMA-iser avec quelques feuillets hâtifs et couler une existence paisible avec un service modique. Mais la morale et l'amour du métier tenaillaient les maîtres-assistants restant tels. Et, en général, ils s'investissaient dans toutes sortes d'activités pédagogiques ou gestionnaires. Bien rares étaient ceux qui profitaient des aises à leur portée, mettaient leur temps ailleurs, sombraient dans la mélancolie ou la politique ou des turpitudes diverses.

J'ai aussi suivi un cours de Veyriras sur Alice. Il exposait les différentes interprétations proposées pour Lewis Carroll, y compris, inévitablement, la psychanalytique. Il m'a semblé intéressé mais circonspect. Ce fut ensuite aussi ma position. Lyon était devenu après 1968 une citadelle de l'approche psychanalytique, spécialement dans sa branche lacanienne. Étudiant, je m'étais intéressé à Freud, comme il était inévitable. J'y trouvais des choses instructives. Toutefois ma lecture de Psychopathologie de la vie quotidienne m'avait montré expérimentalement les effets délétères sur le lecteur. Pendant deux jours, je ne pouvais plus ouvrir une serrure sans subir une attaque mentale obsessionnelle du style : Quéquette & Zézette se rencontrent, et c'est le coup de foudre. Plus tard, je lus une mise en cause sévère des méthodes de Freud, due à un Belge anciennement adepte de la psychanalyse, et notamment de sa stupéfiante désinvolture dans le cas du Petit Hans (Jacques van Rillaer, Les Illusions de la psychanalyse, 1996). Mais dès avant je trouvais que les indubitables intuitions exploitables de Freud (il y a des choses à prendre, oui) étaient gâtées par une superstructure idéologique aussi fragile qu'arrogante.

Je vais être très direct, et j'espère qu'on ne s'en offusquera pas. Je trouvais ensuite que ça empirait très considérablement avec Jacques Lacan. Au point que j'ai osé une micro-polémique dans mon obscure et tardive thèse de 3ème cycle sur le style de The Ring and the Book de Browning (1973, dir. Veyriras), en qualifiant les analyses de Lacan de « turlupinades ». Il est possible que le jury s'en soit ému, au moins pour le ton.

La façon d'aborder la littérature qui était celle de Veyriras, libérale et équilibrée, me convenait parfaitement. Si j'avais été d'une promotion étudiante ultérieure, j'aurais été soumis en partie au régime lacanien, qui ne m'aurait pas séduit du tout, et j'aurais peut-être manifesté une insolence rebelle encore plus grave. Mes prédilections méthodologiques, assurément parfaitement cuistres, me portaient plutôt vers Roman Jakobson et René Wellek.

À ce propos, même antérieurement, j'ai toujours eu un certain recul devant une tendance, assez française, à confondre la construction logique avec la construction rhétorique, plaie de certaines formations dont plus d'un s'est révélé incapable de se défaire ; moi aussi j'ai pu en être infecté. J'ai beaucoup aimé faire des dissertations au lycée et à l'université. Elles devaient être en trois parties, etc. Et je vois que ma fille, née en 1999, est passée dans le même moule indestructible, et d'une rigidité d'acier, chaque partie devant idéalement se subdiviser en trois sous-parties. Un peu comme les dissertations confucéennes pour les concours mandarinaux devaient être des « essais à huit pattes », et les textes des apprentis juristes en deux parties. Pourquoi pas en quatre, comme les quatre points cardinaux, les quatre pieds des tables, les quatre fils Aymon, les Quatre cavaliers de l'Apocalypse, les quatre évangélistes, la fontaine des Quatre sans cul de Chambéry ?

C'est une bonne formation de se forcer à respecter de telles conventions, dans l'esprit d'un exercice du type des disputationes médiévales. À condition de ne pas se méprendre sur leur fonction et leur importance. Or certains en deviennent des victimes pitoyables, pour ensuite transmettre une tradition ossifiée et mal comprise, non dominée. Quand je préparais l'agrégation, scrutant plusieurs rapports du jury, j'étais tombé sur une de ces perles dont s'orne parfois cette littérature spéciale. Une membre du jury avait osé écrire « c'est l'indice d'un esprit mal fait que de ne pas composer en trois parties ». Imbécilité ! À quels ravages mentaux ce sot respect ne conduit-il pas ! La rhétorique finit alors par être, non pas une technique pédagogique, mais un étouffe-esprit.

Dans un autre rapport d'agrégation, et s'agissant d'un sujet plus chaud, je m'étais régalé de lire une déploration sur une candidate trop court vêtue, et, en réaction outrée, le conseil de s'attifer avec une sobre pudeur. Ces messieurs avaient des vapeurs.

Il y a quelques années un grand scandale fleurit sur la messagerie de la Société des anglicistes de l'enseignement supérieur. Ça ne concernait plus vraiment la tradition rhétorique mais carrément l'amphigouri. Un collègue aussi insolent que moi, se faisant manifestement l'écho du désarroi de certains candidats à l'agrégation, avait osé attaquer un corrigé de dissertation, sur Joseph Conrad je crois, qu'il caractérisait publiquement comme ce qu'il faut bien appeler un galimatias fuligineux. Après lecture attentive et doublée, j'avais conclu qu'il avait entièrement raison. Inutile de dire que le président du jury n'avait pu faire autrement que de voler au secours de son disert et abscons collègue. Le rétif subit un tir de mortier impitoyable. Je trouve ces choses importantes parce que les étudiants sont par rapport à des gens comme nous en position de faiblesse. Les agrégatifs peuvent régresser à une enfance inquiète et soumise. Il faut leur remonter le moral. Pas le plomber avec des modèles obscurs.

Bien sûr, il est normal que, entre les générations, apparaisse une Querelle des Anciens et des Modernes. Dans le domaine littéraire, les thèses classiques dans le format « X, sa vie et son œuvre », ou proche, avaient beaucoup en leur faveur. Étudiant, j'avais acheté et lu les thèses de Ritz, Veyriras, Gonnaud. On en tirait un savoir solide sur Hopkins, Clough, Emerson, et au-delà. Ensuite est apparue une recherche de perspective théorisante qui avait ses vertus aussi.

A un certain moment on pouvait avoir l'impression que la vision des jeunes Turcs était gouvernée par un principe méta-théorique qui, en caricaturant, prenait la forme « Tout est x ; x = langage ou imaginaire ou structures psy ou… ». Je ne pense pas avoir, comme étudiant, été mis en présence d'une approche marxiste nette, et j'ignore quel a été l'impact du marxisme chez les anglicistes en général.

Les étudiants de ma cohorte, nous avions un cours de grammaire pour lequel l'ouvrage requis était la bonne et compacte Grammaire descriptive de l'anglais contemporain, traduction française (IAC, Lyon, 1949 ; IAC = Imprimerie Artistique en Couleurs !) du Handbook of English Grammar du Néerlandais R. W. Zandvoort (1894-1990), de Groningue. Les grands grammairiens de l'anglais étaient souvent non-anglais : Poutsma, Kruisinga, Jespersen.

Je reprends le fil biographique.

Bernard Paulin, dont j'ai suivi les cours de traduction, a publié une thèse sur le suicide dans la littérature anglaise de la Renaissance. Il était alors passé à Saint-Etienne. Ensuite, à la mort de sa femme, il est devenu diacre, ou même prêtre.

Maurice Gonnaud, né en 1925, qui fut aussi mon professeur, est normalien de la rue d'Ulm, agrégé en 1949. Gonnaud est presque de la même génération qu'Alain Peyrefitte à Normale Sup (Gonnaud 1945 je crois, Peyrefitte 1946). Dans son livre Rue d'Ulm (1950), je crois me souvenir que Peyrefitte mentionne Gonnaud et qu'il le qualifie de gentil ou quelque chose comme ça. Comme ministre de l'Information sous de Gaulle, Peyrefitte, pour sa part, a un peu bridé sa propre gentillesse. Sa description de la manière dont il contrôlait le journal télévisé du soir rappelle les mœurs d'un pays à régime « fort ». On dira que c'était pour les intérêts supérieurs de la nation, car sinon on serait conduit à des propos moins amènes.
http://www.liberation.fr/france/1999/11/29/mort-d-alain-peyrefitte-le-censeur-gaulliste-il-avait-ete-ministre-sous-de-gaulle-pompidou-et-giscar_288048

Gonnaud est assistant à Dijon de 1953 à 1959. Détaché au CNRS de 1959 à 1961. La thèse de Gonnaud sur Emerson a été publiée en 1964. Professeur à Lyon de 1961 à 1986, dans le poste occupé par Asselineau, et brièvement par l'écrivain Alain Bosquet. Gonnaud fut Visiting Professor à Harvard en 1985.

Un de mes professeurs de lycée m'avait confié avoir entendu que Bosquet n'avait pas la réputation du plus zélé des professeurs. Ceci renforçait ses préventions à l'encontre de

l'université, un cloaque sybaritique que fuyaient les avisés khâgneux. Qui a connu, une parmi presque tous, une Anne-Marie Imbert, et l'exigence des universitaires, se rit de ces fadaises tribales.

Haberer se souvient de l'arrivée de Maurice Gonnaud en octobre 1961. Il venait de Dijon, après deux ans de détachement au CNRS. Gonnaud reprenait le poste de professeur de littérature américaine qu'avait quitté Roger Asselineau en 1959. Comme indiqué ailleurs, Alain Bosquet avait occupé le poste pendant deux ans (voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Alain_Bosquet).

Gonnaud a été le président de l'Association française d'études américaines, et de la European Association for American Studies.

Engagé dans la rédaction de la présente monographie, je m'apprêtais à aller rendre visite à Gonnaud en compagnie de Roland Tissot lorsque ce dernier m'apprit le 17 août 2017 le décès de Gonnaud.

Haberer m'indique qu'avaient été recrutés en 1963 Jacques Aubert (spécialiste de James Joyce), Jean Blanchon (linguiste) et Jean-Pierre Petit (thèse sur Emily Brontë). Ultérieurement, Petit rejoindra l'université Lyon 3, ainsi que François Piquet, 1940-2015 (thèse sur William Blake).

Petit a été à l'ENS, professeur au lycée Ampère. De septembre 1966 à janvier 1967 il a une bourse Fulbright et enseigne à l'Université de Caroline du Nord à Chapel Hill.

Sur Piquet :
http://saesfrance.org/wp-content/uploads/2015/12/hommage_a_francois_piquet.pdf
Je revois l'interminable et svelte Piquet replié dans une petite salle de cours, trahissant une hilarité contenue, en exerçant sur moi son ironie jamais acerbe, alors que je pérorais devant lui, et qu'il se mit à sortir un stylo et à faire semblant d'immortaliser en des notes déférentes les calembredaines tombées de mes lèvres.

L'amateur de rugby Petit, dont j'ai suivi les cours, était toujours réjoui. A l'occasion, il ne dédaignait pas les blagues froides. Il en avait une sur le « tout ce qui monte converge » de Teilhard de Chardin, qui est comme qui dirait dans la catégorie de « Ah, que j'aime voir ce bon vieux lycée Ampère ! ». Bien plus tard je l'ai revu avec plaisir, ainsi que sa femme Claire, hispaniste, lors d'une soutenance à Lyon 3. Depuis, impossibe de le contacter.

Je regrette que la scission Lyon 2 / Lyon 3 eut pour effet d'éloigner Piquet et Petit. Je n'ai jamais eu l'occasion d'évoquer avec eux les motifs précis de leur départ. Il y avait comme une pudeur devant ces déchirements.

Partit également à Lyon 3 l'américaniste Michel Terrier, dont j'ai été le collègue, mais pas l'étudiant. Il soutint sa thèse en 1972 sous la direction d'Asselineau. Il fut le directeur de la thèse d'Etat sur Henry James par Annick Duperray, devenue ensuite professeur à Aix-en-Provence.

Voici des informations sur Pierre Fontaney, égarement mon professeur, transmises par Adolphe Haberer et par Paul Veyriras en juillet et août 2017.

Fontaney est né en 1928. En hypokhâgne à Poitiers quand Veyriras était en khâgne, et les deux ont été très proches amis depuis. Ils y ont suivi les cours de Francis Léaud (+ 1989) ; et, je suppose, Jean-Robert Simon (1925-1974). Fontaney avait été en khâgne à Paris, mais une maladie subite l'avait contraint à abandonner la préparation du concours de la rue d'Ulm. Il était donc revenu à Poitiers.

Ensuite Fontaney a fait un BA à Oxford avec une bourse de la Fondation Besse et il s'y est lié d'amitié avec John Bayley avec qui il a correspondu pendant toute sa vie. Il a ensuite été à la Fondation Thiers à Paris. Après l'agrégation, il est parti pour l'Australie, où il a rencontré sa femme Louise, laquelle a également fait partie du département d'anglais. D'après Paul Veyriras il est arrivé à Lyon en 1964. Sa thèse était consacrée à Ruskin.

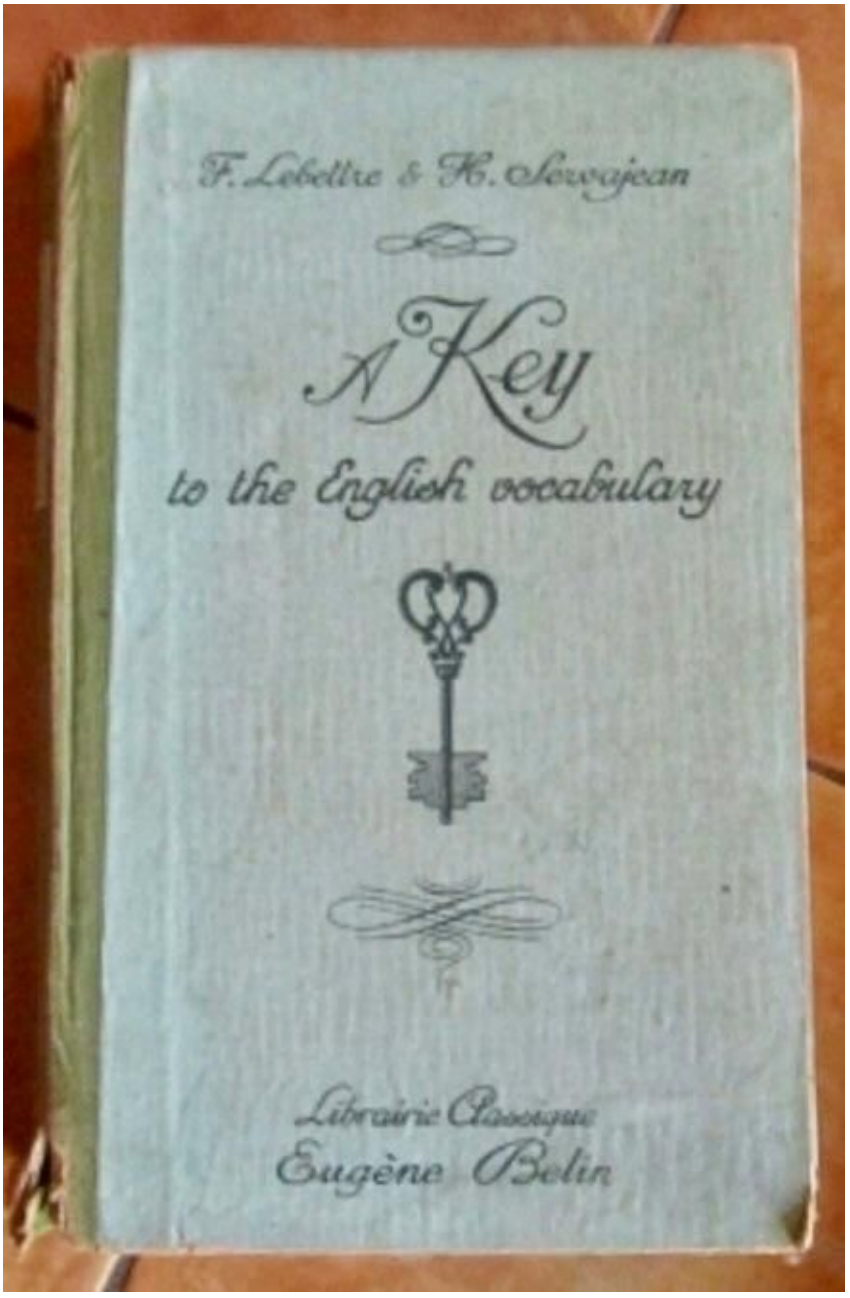
En année deux, je crois, j'avais Fontaney en version, ce qui était un régal. Mais le contact initial fut rude. Mon premier devoir : 6/20 ! J'étais dans un état de collapsus inquiétant. Il m'explique en souriant que j'étais trop loin du texte. J'ai réfléchi qu'on me reprochait la même chose au lycée en latin et en grec. Mais jamais en anglais. Je me souviens aussi que Fontaney nous avait gratifié d'un extrait d'Hydriotaphia, de Sir Thomas Browne, qui n'est pas le type de texte le plus attendu. Il avait travaillé dessus à Oxford, m'apprend Paul Veyriras.

Fontaney faisait un cours de haut vol sur Coleridge, avec déroulement de tout l'arrière-plan philosophique. En terminale, je n'avais pas accroché à la philosophie. La lecture d'un texte de Jean Piaget, Sagesse et illusions de la philosophie, avait contribué à me convaincre que l'enseignement de la philosophie au lycée, tradition dont les Français sont tellement fiers, n'est pas une si bonne idée que ça, favorisant un bavardage hâtif chez des jeunes rhéteurs. Lesquels n'ont pas eu le temps d'acquérir une expérience autre capable de rendre vraiment opératoire une réflexion philosophique sérieuse. Mais, chose inattendue, la façon dont Fontaney traitait Coleridge, qui aurait dû fortement me déplaire, se révéla au contraire très séduisante. C'était dû, je ne m'en suis rendu compte que bien plus tard, et les informations de Paul Veyriras me l'ont confirmé, à un intérêt puissant, ancien, et même vital pour lui, qu'il conserva toute sa vie, et qu'il savait faire passer.

Un autre cours de Fontaney portait sur l'histoire de la peinture anglaise. Un autre sur l'histoire de l'Australie. Pour ce dernier il nous passait quelques diapositives afin de nous donner une idée des paysages. En Literaturwissenschaft (je ne connais pas de mot français qui étiquette convenablement cette activité méritoire quoique périlleuse), Fontaney fut un lecteur attentif de Gilbert Durand (Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, 1960), que je découvris avec intérêt, de même d'ailleurs que Gaston Bachelard, qui avait acquis antérieurement une grande audience, et une certaine célébrité médiatique, aidée par sa blanche barbe philosophique et son accent bourguignon.

Fontaney pouvait intimider, mais c'était en fait un examinateur sans férocité, malgré quelques propos provocateurs qu'il fallait interpréter dans le sens de la plaisanterie. Dans un document que m'a transmis Paul Veyriras, ce dernier se remémore un souvenir traumatisant pour certains : "Je me rappelle un jour où Pierre était venu dans l'amphithéâtre où avait lieu un examen, afin de corriger une petite erreur dans l'énoncé du sujet. En partant, il avait ajouté : "D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je vous dis ça : de toute façon vous serez tous collés". On m'a rapporté que l'effet de cette boutade, prise au premier degré, avait été dévastateur".

Pour l'acquisition du vocabulaire, nous étions encouragés à potasser A Key to the English Vocabulary de Lebettre et Servajean (Librairie classique Eugène Belin, 1936, 1945), compilation impitoyablement prolixe. J'avais fini par enregistrer avec un « magnetophone » post-legouisien l'intégralité des mots qui osaient défier ma mémoire ; il est possible que j'aie encore les bandes magnétiques. Le vocabulaire restait parfois quelque peu legouisien, et, pour la partie militaire, remontait occasionnellement à la guerre de 1914. Je savais la liste intégrale des voiles des trois-mâts, dessinant assidûment un schéma pour que le livresque acquière quelques pâles couleurs iconiques. Je faisais ça avec plaisir, ayant dévoré enfant la bande dessinée d'Hubinon & Charlier Surcouf, Roi des corsaires (à mon grand étonnement, mon fils lisait ça avec autant de plaisir vers 2005). D'ailleurs, qui pouvait rester insensible au fait que le mât de misaine n'est surtout pas « mizzenmast » ?


F. Lebettre & H. Servajean
A Key
to the English vocabulary
Librairie Classique
Eugène Belin

En littérature américaine, Gonnaud nous faisait notamment utiliser une excellente anthologie : The American Tradition in Litrrature, par Edward Sculley Bradley, Richmond Croom Beatty et Hudson Long (1ère édition 1956). J'ai trouvé Bradley en chair en os à Philadelphie (où j'étais lecteur en 1966-1967), qui donnait un « seminar » dans une belle salle ornée du portrait d'un éminent personnage inconnu mais imposant. Bradley assignait des lectures à rythme rapide, et on devait en tirer un exposé. J'avais hérité d'une présentation de Henry Adams, ce qui supposait de grosses lectures en extension en quinze jours.

Sur Bradley :
https://www.english.upenn.edu/people/edward-sculley-bradley

A Philadelphie j'ai suivi aussi un cours sur l'anglais américain par James L. Rosier. Il nous faisait lire Mencken. Et un autre cours remarquable sur l'histoire de la « critique littéraire » depuis Aristote par Morse Peckham (1914-1993), auteur alors récent de Man's Rage for Chaos, dont la thèse d'apparence paradoxale me changeait des affirmations usuelles sur l'artiste organisateur d'un prétendu chaos perceptif (cette thèse bien discutable permet à l'artiste de grimper sur un piédestal au-dessus du commun des mortels ; Virginia Woolf parmi cent autres a des pages attirantes mais douteuses sur ce chapitre). J'ai voulu le remercier longtemps après : trop tard, il était mort. Au premier cours il y avait un peu de monde, mais comme Peckham faisait exprès de commencer très fort, sans concession (il recommandait vivement la lecture de la Pharsale de Lucain, insistait sur le fait qu'on pouvait s'entraîner à lire des œuvres poétiques très longues, ce qui est vrai), au bout du troisième cours l'auditoire s'était stabilisé sur un cercle restreint de vrais amateurs de savoir. L'hiver, avec la neige (une fois l'université avait dû être fermée) Peckham arrivait avec des overshoes en caoutchouc et une grosse bouteille thermos.

Sur Peckham :
http://oaid.us/peckham/

Rétrospectivement je découvre que Morse Peckham écrivait des choses comme : « To me the inexhaustible charm of teaching is that a roomful of people have to keep quiet while I talk. ».

Louis Lecocq (1926-2011), également mon professeur, est agrégé en 1950. De Paris il arrive à Lyon en 1963, il est maître de conférences en 1969, professeur en je ne sais quelle année. Je crois qu'il a été lecteur à Columbia.
https://shakespeare.revues.org/1673

Adolphe Haberer me communique ce qui suit. Louis Lecocq, du même âge que Paul Veyriras, est né en octobre 1926. Voir *In Memoriam* de Laroque
https://shakespeare.revues.org/1673. Il est passé par le lycée d'Amiens (comme Jean Fuzier et Adolphe Haberer), et a été assistant à la Sorbonne (contemporain de Vitoux et de George Bas). Il est co-auteur du *Lecocq et Vitoux*, recueil de versions. Son arrivée à Lyon doit remonter à 1964.

Avec Lecocq j'ai suivi des cours de traduction. M'est resté en mémoire un thème pris dans Taine, qui décrivait l'art opulent de Rubens avec ses nymphes mafflues : difficile mais intéressant. Une fois Lecocq avait fait une présentation générale du théâtre élisabéthain, des conditions matérielles de représentation, je crois bien avec des projections. Ce cours avait enthousiasmé l'amphi, qui avait applaudi spontanément à la fin un Lecocq quelque peu confus. Phénomène alors impensable, tant lacédémoniennes étaient nos mœurs.

J'ignore si c'était lié à des manœuvres diplomatiques abstruses dans les hautes sphères universitaires, mais Louis Lecocq était friand de deux expressions : « Il y a anguille sous roche », et « Quel est le but de la manœuvre ? ». Je l'imaginais en personnage élisabéthain, dans une sorte de Volpone, par exemple. Je doute qu'il ait été lui-même très machiavélien. Mais nous sommes tous des personnages littéraires ou picturaux, et il importe de se ménager un rôle plausible pour la montre, ne serait-ce que par les attentes associées au physique.

Dans le cours d'Aubert, pour l'agrégation peut-être, je me souviens d'une utilisation, qui m'avait frappé, de Lévi-Strauss. On était dans les hautes eaux structuralistes, ou peu après, et ça me séduisait. Normal, plus tard Michel Cusin avait vu en moi un « scientiste » (il n'en était rien, même à l'époque). Le cours d'agrégation d'Aubert en 1967-1968, comme tous les autres, était une préparation très concentrée et efficace. Je me demande combien d'heures de travail étaient consumées en amont. Conquis par Lévi-Strauss, qu'Aubert avait sur le bureau, j'exigeai qu'il me prête sur le champ son exemplaire les Structures élémentaires de la parenté, sorti de la bibliothèque. Un peu interdit par le culot de ce blanc-bec, Aubert s'exécuta avec sa manière Quai d'Orsay, qui rendait tout urbain et aisé.

Dans ce temps-là, on faisait dans la structure. Lévi-Strauss, Jakobson. Chomsky pour les linguistes pointus ; Jean Blanchon s'y intéressa activement. J'aimais beaucoup René Wellek en Literaturwissenschaft. Il se pourrait que je l'aie découvert aux Etats-Unis, mais peut-être avant. J'avais été fasciné lors de mes lectures en propédeutique par les systèmes phonologiques décrits par le prince Nikolai Sergeievich Trubetzkoy, André Martinet, Charles Hockett. Mais ça c'était une exploration personnelle en première année, aucun professeur n'en parlait, évidemment, et ils n'auraient pas eu l'occasion de le faire. J'avais vraiment du travail officiel à faire en propédeutique, mais assez de loisir pour découvrir des choses en bibliothèque en toute liberté. Mon intérêt linguistique avait été amorcé à la fin du lycée. J'avais découvert chez un libraire en face du lycée Ampère une description phonétique minutieuse de l'anglais dans un livre d'occasion à l'état de neuf. Il s'agissait d'un ouvrage de Walter Ripman (1869-1947), auteur peu connu de divers ouvrages pédagogiques. Ça devait être The Sounds of Spoken English, première édition 1913, numérisé sur Internet.

Pour quelqu'un de mon tempérament, la supériorité de l'université sur les khâgnes était écrasante et évidente ; je n'ai jamais pu être charitable avec la manie qu'ont tant d'universitaires, qui étaient en classe préparatoire, et n'ont en fait aucune expérience des deux premières années d'une université, de dénigrer leurs propres étudiants (qu'une proportion importante au départ ne soient pas très bon, c'est un fait inévitable vu l'étrange système dual français, mais il n'est pas très intelligent de mettre tout le monde dans le

même sac), et de fait, l'institution à laquelle ils ont l'honneur d'appartenir : je rapporterai plus loin un propos choquant de Ritz là-dessus. Pour d'autres raisons aussi, comme la solide exigence pour la qualité de la prononciation. J'ai pu constater ensuite comme enseignant à quel point les khâgneux qui arrivaient à l'université étaient déficients sur ce chapitre. Leurs qualités de traducteur ne compensait pas (à mes yeux du moins) cette carence fréquente.

En propédeutique, j'avais un cours en amphi sur la littérature française, par René Bady, et un autre par Robert Mauzi, subséquemment sorbonnisé. Mauzi avait fait sa thèse sur l'idée de bonheur au XVIIIe siècle. Les amphis étaient compacts comme des tonneaux de harengs. Il y avait des auditeurs assis par terre. Mauzi avait jugé raisonnablement ne pas pouvoir corriger un nombre affolant de dissertations, et nous demandait de nous rendre à la place des plans détaillés laissant ressortir l'argumentation. J'avais trouvé cet exercice profitable. Je me souviens aussi lui avoir rendu une analyse d'Icebergs d'Henri Michaux. J'en étais fier comme un pou, mais si ma mémoire est fiable, il en avait fait une mention publique mi-favorable mi-ironique. Quant à Bady, il était légèrement chahuté, mais comme deux professeurs de ce type que j'ai eus au lycée, en lettres, en physique et chimie, c'était un bon enseigneur, bienveillant et efficace.

Ces énormes concours de peuple en amphithéâtre étaient exactement ce que les gens des classes préparatoires fuyaient. On les comprend. Mais ça me convenait. Suivre de tels cours est d'ailleurs impressionnant, humainement, esthétiquement, acoustiquement. D'autant que les amphis avaient pas mal conservé leur allure d'origine, conçue pour le Savoir tombé de la Chaire. Rien à voir avec les salles de classe de lycée, qui faisaient école primaire.

En propédeutique, j'avais le choix entre suivre un cours de philosophie et suivre un cours d'histoire. Faisant du shopping, j'avais assisté à deux cours de philosophie de François Dagognet. Dagognet avait déjà une certaine aura. Il était docteur en médecine avant d'entrer en philosophie. Je n'ai pas accroché du tout, et j'ai renoncé. A cette époque, je l'ai dit, je ne voyais pas où les philosophes voulaient en venir. Au Lycée du Parc mon professeur était un membre de la famille Lachièze-Rey (prenom ?). Pareil : mes dissertations obtenaient des notes convenables, sans plus. J'aimais beaucoup le livre, conçu pour des élèves de Mathématiques élémentaires, mais le cours me plongeait dans un certain désarroi.

Refroidi par ces expériences, j'en étais parvenu à la conclusion que la philosophie se réduisait à du bavardage vide et prétentieux. J'ai changé d'avis plus tard. En tout cas Jean-François Revel s'était moqué allusivement de Dagognet, estimant que le fait qu'il ait fait des études médicales n'impliquait nullement qu'il était un bon philosophe.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le déconnage philosophique universitaire exige une ténacité de crocodile jointe à un toupet monstre (il faut plaindre les malheureux qui prennent ça au sérieux) :
http://maverickphilosopher.typepad.com/maverick_philosopher/2014/08/mrs-hopewell-meets-professor-heidegger.html

Bon, ça ne sera pas de la philosophie. Ça a été donc de l'histoire. Il me semble que j'ai eu un semestre sur l'histoire des Etats-Unis, très utile ultérieurement, mais impossible de retrouver le nom du professeur. C'était en tout cas un historien et non un angliciste. Un autre semestre sur l'antiquité. Là, surprise : officiait un de mes anciens professeurs de lycée. Au lycée, je n'ai jamais puissamment accroché à l'histoire. C'était "one damned thing after another" pour reprendre une expression abusivement attribuée à Arnold Toynbee. J'enviais mon camarade et bon copain Gérard Boureau, qui se passionnait pour ça et était très fort. Il est devenu professeur de chimie à Paris 6. Je crois que son frère est l'historien Alain Boureau.

Mais au lycée un de mes professeurs était Jean Rougé (1913-1991). C'était un homme jovial, un peu rouge de teint, très sympathique, qui faisait semblant de piquer des colères, lesquelles étaient évidemment feintes et pédagogiques. Il lui arrivait d'écarter brusquement quatre doigts en éventail à la face d'un élève pour le menacer de quatre heures de colle, punition généralement purement allusive dans son cas. Or voilà qu'il réapparaissait à l'université (il y est d'ailleurs arrivé en 1961). C'était un spécialiste de la marine de l'antiquité, dont je vois qu'il avait étudié à Paris avec Gustave Glotz (1862-1935), Jérôme Carcopino (1881-1970) et André Piganiol (1881-1868).
http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/22943/AUGUST_1991_37_2_196.pdf?sequence=1

Impossible de me souvenir du contenu du cours, en tout cas ce n'était pas sur la période hellénistique. Je lui avais rendu une dissertation sur le théâtre grec, qui m'avait demandé beaucoup de labeur gratifiant, qu'il avait bien notée je crois, tout en me taxant au passage de plagiat. J'étais ulcéré au dernier degré par cette accusation diffamatoire à mes yeux, ceux d'un puritain qui n'a jamais supporté ces pratiques infâmes. Malgré leur incontestable brillant, je considère les gens tels que Jacques Attali, Alain Minc et pas mal d'autres, qui au surplus recourent à des nègres maintenus dans l'ombre, comme une bande de rigolos (Raymond Aron avait dit très tôt ce qu'il pensait du jeune Attali, qui prétendait que la France était plus inégalitaire que l'Inde, sur la base de statistiques à la noix utilisées par dessous la jambe). De même les fabricateurs de citations imaginaires. J'ai pris la main dans le sac un sociologue français aussi médiatique qu'affabulateur :
http://maverickphilosopher.typepad.com/maverick_philosopher/2013/06/pseudo-latin-french-bullshit-the-cartesian-castle.html

Encore un fil à reprendre.

Ensuite, j'ai suivi un cours de Monique Ouzilou sur The Great Gatsby. Je l'ai trouvé agréable à suivre même si l'auteur ne m'attirait pas tellement. J'ai aussi suivi un cours de Monique Ouzilou sur le problème noir. La mémoire fonctionne de telle sorte qu'il m'en reste essentiellement un nom : Marcus Garvey. Pourquoi ce nom ressort-il plus que Booker T. Washington ou Du Bois ? Je n'en sais rien. Quant à retrouver ce que furent leurs idées et leurs actions, c'est une tâche impossible sans l'aide de Wikipedia. De plus, à cette époque les supports d'information étaient peu nombreux et peu accessibles, et je ne pouvais former aucune image de leur visage. Ce n'étaient que des noms.

Il y avait aussi un Américain dont le nom m'échappe, ainsi que la nature du cours qu'il offrait, et qui était enthousiasmé par le président Kennedy. L'assassinat de Kennedy et la mort de Cocteau et d'Edith Piaf eurent lieu en 1963 au début de mon année d'assistant à Sunderland. Ce séjour se plaçait entre les années 2 et 3 du cursus de licence, après les deux premiers des quatre certificats.

J'ai de la peine à reconstituer les programmes des certificats de licence. Il est étrange que des auteurs que j'ai scrutés avec tant de soin comme étudiant se soient évaporés aussi facilement de ma mémoire. J'arrive à retrouver une trace mémorielle, peut-être fictive, d'Emerson, de Scarlet Letter, de Washington Square (Gonnaud)., de Hopkins (Ritz), d'Alice (Veyriras), de Coleridge (Fontaney), de Great Gatsby (Ouzilou). Mais quel Shakespeare Lecocq traitait-il ? J'ai le même problème pour le programme d'agrégation de 1967-1968. Pourtant une dissertation portait, originalement, sur la comparaison entre deux œuvres, je ne sais plus lesquelles. Et je savais un nombre gigantesque de citations sur chacun des auteurs. Inquiétant.

Mon futur collègue Adolphe Haberer est arrivé dans le département en octobre 1964, en même temps que Michel Cusin.

Le déroulement des études d'Haberer (né en 1937) est comme suit :
1947-1954 : études secondaires au lycée Champollion de Grenoble.
1954-1962 : études supérieures à la Faculté des Lettres de Lyon.
1956-1957 : assistant à la Manchester Grammar School.
1959-1961 : lecteur de français à Queen Mary College (Université de Londres)
1962 : agrégation
1962-1963 : service militaire, dont une année effectuée aux États-Unis comme interprète dans une école militaire (The Army Air Defence School, Fort Bliss, Texas).
janvier 1964 : professeur agrégé au lycée d'État d'Amiens.
octobre 1964 : assistant d'anglais à la Faculté des Lettres de Lyon.
En 1955-1956, Haberer est année deux, donc la première année de licence stricto sensu. Il s'investit beaucoup dans des activités militantes contre la guerre en Indochine et contre la guerre en Algérie, en tant que secrétaire du bureau du syndicat étudiant UNEF, ce qui lui prend du temps sur ses études. L'année suivante il est assistant à Manchester dans un grand établissement avec des élèves de bon niveau, et il peut bénéficier de week-ends d'escalade.

Ensuite grosse alerte de santé, car une poliomyélite est diagnostiquée, mais heureusement avec une heureuse issue. Il y a néanmoins une interruption d'une année. Et ensuite il faut terminer la licence. Et là Haberer réussit le tour de force de passer un certificat en octobre 1958 et ensuite les trois autres en mai 1959. Ensuite Pierre Legouis a proposé à Haberer un poste de lecteur à Queen Mary College. Là, au bout de quelques mois, lui est proposé de rester une année de plus. Le problème était que, pour lui succéder à l'issue de la première année, c'est Régis Ritz, le fils de Jean-Georges Ritz, qui était prévu. Le responsable londonien disposait d'un poste de lecteur pour un Parisien et d'un autre pour un Lyonnais

et décide d'affecter le poste Paris à Lyon, en sorte que Ritz junior et Haberer se trouvent ensemble à Londres. C'est là qu'Haberer découvre MacNeice par le hasard d'une amie qui lui passe un volume de ses œuvres.

Après l'agrégation, il faut faire le service militaire, mais comme Haberer à des restes de l'attaque de polio, il ne peut pas accomplir les exercices requis. Son dossier aboutit dans un bureau parisien qui recherchait des interprètes pour accompagner des spécialistes de radar de l'artillerie. Ceux-ci devaient passer une année de formation au Texas, dans une grande école de défense antiaérienne à côté d'El Paso : Fort Bliss. L'arrivée à bord du France à New York en février 1963 (la première traversée du France remontait seulement à un an) fut mémorable ; comme elle fut pour moi en 1966, mais à bord d'un paquebot moins prestigieux. A Fort Bliss les radaristes français n'eurent bientôt plus guère besoin des services de drogman d'Haberer. Le colonel français officier de liaison trouva deux occupations distinguées et diplomatiquement culturelles pour cet angliciste désormais un peu désœuvré. La première consistait à aller hebdomadairement prendre le thé en devisant agréablement avec l'épouse du général commandant la base, qui avait vécu à Bruxelles et qui désirait entretenir son français. La deuxième consistait à faire irradier sur le Texas les Lumières de la France dans un pensionnat de jeunes filles comme il faut, aux géniteurs opulents.

Quand ensuite Haberer se trouve nommé au lycée à Amiens, Ritz lui propose un poste d'assistant, l'autre étant pour Michel Cusin. Sur quoi faire sa thèse d'Etat ? Maurice Gonnaud suggère à Haberer de choisir la linguistique (comme il le fit pour moi au début 1969, et comme il le fit pour Béjoint, ainsi que je le signale ailleurs), mais l'idée ne sourit pas à Haberer, qui préférerait travailler en littérature américaine. L'ancien « Lyonnais » Asselineau, alors à Paris, le lui déconseille, car plusieurs thésards vont arriver sur le marché avant lui, et il pense que les débouchés vont se tarir. S'avisant que le poète Louis MacNeice était mort récemment, Haberer, avec la bénédiction de Ritz, choisit de travailler sur son œuvre. La règle, à l'époque, était de ne jamais choisir un auteur vivant. Il faut aussi observer le fait que les directions de thèse étaient alors pas loin d'être trustées par les professeurs de la Sorbonne. Mais Jean-Georges Ritz jugeait que le moment était favorable pour desserrer cet étau.

Haberer présida bien plus tard aux destinées de la Société des anglicistes de l'enseignement supérieur (SAES), ce qui, par cascade, lui valut l'immortalité que seuls les aèdes peuvent conférer. Voici comment. Haberer étant élu président de la European Society for the Study of English, ESSE (2001-2007), le représentant de l'association belge Jean-Pierre van Noppen (ULB) voit une photo où le chef d'Ado[lphe] Haberer est nimbé d'un halo. La Muse des Mirlitons, très active dans le monde savant, lui inspire incontinent ce poème digne de régaler la postérité :

Celebrate E-S-S-Ee
Every European nation !
Crowned with light your chairman see,
Worthy of your Ado-ration

Une anecdote personnelle sur Haberer, à mon détriment. Autrefois, on pouvait fumer comme un sapeur à l'université et ailleurs. Ainsi les hispanistes enpétunaient tout le monde avec leurs cigarillos, comme s'ils eussent été apiculteurs et nous abeilles en ruche. Dans une réunion, Haberer se plaignait d'être convulsé par des quintes de toux. Fraîchement dans la boutique, je lui avais rétorqué qu'il n'avait qu'à arrêter de fumer. J'ai vu alors dans son regard comme un désarroi touchant devant une chutzpah aussi gratinée.

Haberer commente ainsi : « J'ajoute que j'ai le souvenir d'un amphi général de Certifical L, en fin d'année, avec Aubert et Cusin, à propos de To the Lighthouse de Woolf. Les étudiants avaient le droit de nous poser des questions sur des petits papiers. Nous étions tous les 3 derrière la chaire, Cusin et moi fumant la pipe, et Aubert un affreux cigare tordu du genre qu'affectionnait Lacan (dont Jacques était devenu un familier) — un culebras. » Et il signale :

http://www.liberation.fr/cahier-special/2001/04/13/un-culebras-tordu_361275

Adolphe Haberer me transmet ces informations su Cusin :
Michel Cusin est né en 1933 en Haute-Savoie
Baccalauréat 1952, licence 1956, agrégation 1958. Études à Lyon, après une certaine hésitation entre histoire et anglais.
Professeur au lycée de Besançon 1959, au lycée Ampère à Lyon 1961, à l'École normale d'institutrices d'Annecy en 1962.
Assistant à Lyon en 1964, maître-assistant en 1971, thèse d'Etat en 1977, maître de conférences en 1977, professeur en 1980
Vice-président de l'université Lyon 2 de 1980 à 1986, puis président de 1986 à 1991. Docteur honoris causa de l'université de Montréal 1996.
Retraite en 1996. Décès en 2010.

Cusin avait beaucoup d'intérêts musicaux. Un de mes souvenirs anciens est mon acolytat de Cusin chargé de calculer les heures supplémentaires du Département d'anglais. C'est un de ces travaux de gestion qui normalement étaient du ressort des secrétaires, mais dont héritaient les enseignants. J'étais admiratif de la vitesse avec laquelle Cusin, que cet office ne semblait pas rebuter le moins du monde, procédait à des calculs de tête virtuoses, célérité considérablement supérieure à la mienne. Ces computations revêtaient un côté bouffon, descendant jusqu'au niveau du quart d'heure.

Il m'est arrivé de taquiner Cusin sur Lacan en lui demandant de me définir « l'objet a » de façon précise ; j'étais en partie sérieusement curieux et désireux de comprendre, et en partie histrion surjouant un peu le rôle du scientiste casse-pieds. On avait des échos des triomphes de Cusin en amphi, où il subjuguait son auditoire.

Le décès de Cusin prend place dans une série triste : les morts se succèdent en peu d'années, Bony en 2006, Cusin en 2010, Lecocq en 2011, Fontaney en 2012. Puis François Piquet (parti à Lyon 3) en 2015, Marie-Thérèse Blanchon en 2017, la même année que la

secrétaire de la Faculté des langues Mireille Rival, et la secrétaire Catherine Gilbert peu avant en 2016.

Claude Moulin était étudiant en même temps que moi, je crois, et arriva à peu près en même temps comme assistant. Sa prononciation anglaise et ses capacités de traducteur étaient impressionnantes. Ses manières celles d'un ecclésiastique extrêmement érudit, extrêmement bon, d'une discrétion quasiment hyperbolique. Moulin avait emménagé dans le Vieux Lyon, quartier Saint-Jean. Mais au bout d'un certain temps, l'afflux des touristes et des noctambules y rendait la vie difficile, et plus encore pour un homme aussi calme.

Fait bizarre, je n'ai pas de souvenirs clairs de Claudette Fillard du temps de nos études, au point d'avoir oublié son nom d'alors. Elle vient de soutenir ma mémoire défaillante : c'est Thévenet. Nos psychanalystes auraient pu « décrypter » cette probable censure. Claudette Thévenet était plus forte que moi en Études américaines, effet inhibant.

Pourquoi n'était-ce pas elle qui avait eu le poste de lecteur à l'université de Pennsylvanie ? Elle vient de m'en donner la raison. Elle était élève des IPES. Cette institution était une bénédiction pour beaucoup de familles aux moyens limités. Le système, décrit ici,
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Institut_de_préparation_aux_enseignements_de_second_degré
est un lointain successeur des bourses de licence de la fin du XIXe siècle, dont bénéficia un Émile Legouis.

Claudette Thévenet / Fillard avait obtenu une année en Angleterre comme assistante en 1963-1964, en même temps que moi. Mais les responsables des IPES avait refusé une deuxième « année blanche ». Cette rigidité était franchement mal accordée aux études de langue. Aujourd'hui il est devenu banal pour un étudiant d'aller à l'étranger. Mais pour nos générations, c'était un privilège plutôt rare, et qui rendait les études d'anglais attirantes. On verra qu'Henri Béjoint a également bénéficié des IPES.

Claudette Fillard me rappelle qu'elle faisait partie d'un groupe de travail officiel organisé pour les Ipésiens, qui était animé par Veyriras. En faisaient partie Claude Bernard-Godet, futur professeur en préparatoire à la Martinière, et Michèle Nikel, qui ira à Paris. Elle faisait également partie d'un groupe informel où on trouvait Annie Ramel, Claude Bernard-Godet, Michèle Nikel, Jacques Ramel. Pour ma part je faisais partie d'un autre groupe informel, dont je ne me souviens plus du nom des membres, mais qui était très efficace, et dont j'ai un bon souvenir. On se répartissait des lectures et on exposait aux autres le résultat de ce travail. Je crois me remémorer que, dans la chambre d'un des membres. il y avait le portrait de Che Guevara. Mais c'est peut-être une reconstruction mémorielle abusive, car la diffusion massive de la célèbre photo d'Alberto Korda semble avoir été ultérieure à cette date.

L'atmosphère sociale pour nos générations favorisait différents genres d'effets. Henri Béjoint était entré à l'Ecole normale d'instituteurs. On s'y laissait pousser la barbe, c'était

comme un rite. Roland Tissot aussi y était passé. Ensuite, il fallait se transférer dans un autre monde.

D'ailleurs quand j'étais à l'école primaire, un instituteur avait affirmé à ma mère que, puisque mon père exerçait un métier manuel, je n'étais pas fait pour les études. Ma mère, affolée, avait sollicité indirectement l'avis d'une dame avisée qui dirigeait alors le secrétariat du recteur, et qui avait répondu que, sur ce genre de choses, il ne fallait surtout pas écouter les instituteurs. Étudiant, je vais voir le doyen Ritz pour je ne sais quoi. Désireux d'y voir clair, il me demande ce que faisait mon père (pendant une longue période, la question rituelle était « profession des parents ? », qui aboutissait souvent de fait à mettre sur pied, plus ou moins consciemment, plus ou moins innocemment, un filtrage social). Il était frigoriste. Ritz était dans le brouillard et m'a demandé ce que pouvait bien recouvrir cette dénomination insolite.

Ritz, puisque je l'évoque, faisait de très bons cours sur Hopkins, le sujet de sa thèse. On était notamment introduit aux mystères du « sprung rhythm ». Il faisait aussi un cours du certificat d'Etudes pratiques, en civilisation, comme on dit. Ritz était dévoré par ses tâches de doyen de la Faculté des lettres. Du coup, j'imagine qu'il fallait qu'il s'économise. Il donnait un cours sur Londres. Avec toutes sortes de détails pittoresques sur les églises, leurs gisants, les conventions symboliques dans les représentations. Seulement j'avais le Guide bleu de Londres, et je voyais qu'il nous ressortait en bonne partie ledit Guide bleu. Je pouvais quasiment prévoir quel serait le prochain monument visité. J'aurais fait la même chose à sa place.

À vrai dire, j'ai dû faire ça aussi. Mais en linguistique, ça se détectait moins, mes manuels étaient confidentiels, obscurs, américains, souvent inexistants à la bibliothèque. Au lycée, mon professeur de français, latin, grec de seconde Edmond Rivet (1900-1977, père de l'historien Daniel Rivet) nous conseillait par manière de plaisanterie de devenir professeur d'albanais, peu de gens étant capables de vérifier si on est bon ou pas. Ce qui paraît aux étudiants une érudition absconse peut être de provenance aisée et fraîche.

Ritz opérait des diversions calculées. De temps à autre il évoquait la famille des fondeurs de cloches Paccard, à laquelle les Ritz étaient alliés. Il nous implorait paternellement de nous laver derrière les oreilles, sinon ça la fout mal. Le savez-vous ? Il y a des lycées anglais qui se sont plaint de nos assistants négligents auriculairement. Il faut représenter la France. J'ai eu au lycée un enseignant qui nous recommandait de nous laver la verge. Ritz, non, il en restait aux oreilles.

Ritz avait une série de numéros très drôles. Par exemple celui-ci. Vous faites de bonnes études, vous réussissez à l'agrégation. Vous êtes sur un nuage. Le monde vous appartient. Vous êtes nommé dans un lycée. Vous rencontrez une charmante jeune fille. Vous êtes subjugué, votre jugement est peu sûr. Attention, réfléchissez ! Ne vous emballez pas. La donzelle peut toucher votre cœur, c'est une affaire entendue. Seulement il convient de se demander si elle ne vous fera pas honte dans le monde. Il faut le savoir, certaines femmes ne sont pas sortables dans la bonne société. Bon, vous vous mariez, c'est le bonheur assuré. Tout beau, tout nouveau. Et puis petit à petit vous vous rendez compte que l'union

matrimoniale n'est pas si idéale que ça. Vanitas vanitatum. On en prend son parti. Vous avez un enfant. Vous êtes fier. comme Artaban. Vous placez d'immenses espoirs en lui. Et puis il finit par vous décevoir. C'est comme ça.

L'Ecclésiaste, mais rond. Il avait un éclair dans l'œil.

On m'a dit ensuite que, taquin plus qu'on ne l'aurait soupçonné, il se lançait dans ce morceau de bravoure devant son propre fils étudiant.

Ritz fut le dernier de la série des doyens de la Faculté des lettres. Voici la liste des doyens de la Faculté des lettres de Lyon prise dans
http://www.amis-universite-lyon.fr/IMG/pdf/guide_historique_de_l_enseignement_superieur_a_lyon_20_avril.pdf

Faculté des Lettres (1808-1815, recréée le 24 avril 1838, ...et Sciences Humaines depuis le 23 juil. 1958)		
1809-1814	Pierre **Gourju** 1762/1814	Philosophie
1838-1844	Jean-Michel **Reynaud** 1789/185?	Littérature française
1845-1848	Achille **François** 1812/1858	Histoire
1848-1864	Francisque-Cyrille **Bouillier** 1813/1899	Philosophie
1864-1871	Antoine **Dareste de la Chavanne** 1820/1882	Histoire
1871-1886	Guillaume-Alfred **Heinrich** 1829/1887	Littérature étrangère
1886-1889	Charles **Bayet** 1851/1918	Histoire et antiquités du Moyen âge
1889-1892	Léon **Fontaine** 1845/1912	Littérature française
1892-1922	Léon **Clédat** 1851/1930	Langue et littérature du Moyen âge
1922-1924	Charles **Chabot** 1857/1924	Sciences de l'éducation
1924-1931	Auguste **Ehrard** 1861/1933	Langue et littérature allemandes
1931-1938	Arthur **Kleinclausz** 1869/1947	Histoire et antiquités du Moyen âge
1939-1955	Charles **Dugas**	Histoire de l'Art Antique
1956-1959	André **Latreille** 1901/1984	Histoire moderne
1960-1963	Adrien **Bruhl** 1902/1973	Antiquités nationales
1964-1968	Jean-Georges **Ritz** 1906/1994	Littérature anglaise

Ritz ne put obtenir le second mandat de doyen qu'il souhaitait. Les jeunes Turcs classicistes Pouilloux et Taillardat menaient le combat anti-ritzien sans grands épanchements d'aménité. Ritz partit pour la Sorbonne. Peu heureux à Paris, il se fit transférer à Grenoble, où il termina sa carrière (informations de Paul Veyriras). Veyriras m'a dit que Ritz s'occupait des Foyers de culture, association créée à Lyon en 1946, et qui existe toujours sous le nom de Culture et humanisme. Quant à la « section » d'anglais, elle était gérée par Veyriras, Gonnaud et Lecocq.

Parmi mes contemporains et collègues figure Annick Duperray, qui a eu l'agrégation en 1966 et a enseigné à Lyon de 1968 à 1989. Détails ici :
http://lerma.univ-amu.fr/fr/espace_membre/144/profile/cv

Annick Duperray est née en 1943.
Etudes universitaires
• 1960-61: classe préparatoire (Lettres Supérieures); Lycée Claude Fauriel., St Etienne. Admission au concours des I.P.E.S. (Université de Lyon)- spécialité "Anglais"
-1961-62: première année de licence, Université de Lyon 2 (IPES)
• 1962-63: assistante en Grande-Bretagne (Cardiff)
•1964: licence d'anglais
•1965: Diplôme d'Etudes Supérieures sous la direction de Paul Veyriras sur C. S.Lewis.
• 1965 : CAPES
• 1966: agrégation
• 1973: Doctorat de Troisième cycle sur Ernest Dowson sous la direction de Paul Veyriras
• 1985: Doctorat d'Etat sur Henry James sous la direction de Michel Terrier: Activités 'enseignement
•1966-68: professeur au lycée Saint-Just, Lyon (classe préparatoire H.E.C. et chargée d'enseignement à l'Université de Lyon, Faculté de Philosophie, Anglais pour non-spécialistes)
•1968-69: assistante à l'Université de Lyon II
•1975: Maître -Assistante à l'Université de Lyon II
•1985: Maître de Conférences à l'Université de Lyon II
•1989: Professeur de Littérature et Civilisation Américaines à l'Université de Provence
Annick Duperray a dirigé des traductions d'œuvres de Henry James pour la Pléiade, auxquelles participèrent Veyriras, Fontaney, Max Duperray, François Piquet.

Également son mari Max Duperray.
Agrégation 1967.
Thèse d'Etat sur Lord Dunsany (1979)
Assistant, maître-assistant et maître de conférences à Lyon 2 (1969- 1987) Professeur, université de Provence (1987-2010)
Le monde imaginaire de Lord Dunsany (1878-1957).

Tout sur lui ici :

http://lerma.univ-amu.fr/fr/espace_membre/211/profile/cv

Max Duperray et Annick Duperray sont devenus professeurs à Aix-en-Provence. Max, un pince-sans-rire, m'a fait me bidonner par la description de son service militaire, phase aussi étrange que le monde d'Ionesco. Il était aussi peintre.

De même, dans mes contemporains ou à peu près, Jacques Ramel et Annie Ramel, Jean Bereyziat. Puis le linguiste Marcel Balais, un peu plus âgé que moi, avec qui j'ai beaucoup préparé de cours en compagnie du linguiste Philippe Thoiron, qui s'occupa ensuite du domaine LEA.

Il y a eu à un certain moment de nos études un ciné-club des anglicistes, je ne sais plus qui en étaient les organisateurs (Veyriras ?). Je pense qu'on voyait les films dans une salle de quartier proche de l'université, probablement celle de la rue Cavenne, en face du Rectorat, le Saint-André (ouverte en 1944, disparue en 1972), Comme je le dis plus bas, la possibilité de profiter de films en VO était très réduite autrefois. Je me souviens d'un film projeté dans la série, le Scarface d'Howard Hawks (1932), dont la beauté de l'image m'avait séduit. Pour le reste, je ne sais plus. Une fois, bien plus tard, Anne-Marie Imbert avait poussés les étudiants à voir un film projeté spécialement parce qu'avait consenti à cette amabilité la famille Lapouble, propriétaire du Comœdia, le plus vieux cinéma de Lyon en tant qu'entreprise (attesté modestement en 1914, il existe toujours dans le bâtiment de l'après-guerre, et s'est même agrandi en 2017), proche de l'université. Quand le film mémorable West Side Story (1961) est sorti en France (mars 1962), Ritz y fit une allusion qui me parut un peu réservée, et amusée, comme étant la folie du moment. A cette époque, et parfois encore maintenant, la musique de Leonard Bernstein était considérée avec condescendance, l'opinion autorisée étant plus généralement que les Américains n'avaient pas de musique sérieuse qui vaille.

J'ai laissé Balais attendre. Balais était équipé d'un organe phonatoire d'une telle puissance qu'il aurait pu humilier une sirène de paquebot. C'est un atout enviable en amphi quand on n'a pas de micro. Il prétendait que, dans sa dernière année d'exercice avant la retraite, il projetait de ne dire aux étudiants de linguistique, avec le ton le plus sérieux, que des couillonnades. C'est un de ces rêves dont on dit qu'on les caresse, mais ça ne va jamais plus loin. Ça alimente la conversation, art français.

La conversation allait évidemment bon train dans les salles des professeurs. On y rencontrait les uns et les autres selon les hasards des emplois du temps. J'ai par exemple le souvenir de rigolades avec Claudette Fillard, Denise Sanlaville, Jacqueline Gouirand à Bron. Ces salons en valaient bien d'autres. Dans le centre, on rencontrait aussi les arabisants, André Roman, Joseph Dichy, Hassan Hamze, Xavier Lelubre (ensuite à Grenoble). Roman était un pince-sans-rire qui a désarçonné plus d'un interlocuteur novice. Il suivait la coutume inattendue d'apostropher des universitaires les plus classiques d'allure en les appelant « ma cocotte en sucre ». J'ai aussi le souvenir d'un Copte faussement frêle, et des plus distingués, Anouar Louca (1927-2003) qui semblait descendu

récemment d'un mur de monument égyptien antique. Son français était parfait, avec des r roulés. L'arabisante Katia Zakharia nous expliquait que, au Liban, qui comptait des locuteurs remarquables de français, la coutume fréquente était de ne jamais renoncer aux r roulés, ce shibboleth marquant un affichage de sa libanitude.

Roland Tissot me donne ces informations sur le déroulement de ses études. Je regroupe avec la biographie d'Henri Béjoint, car au début les cursus sont analogues : des étudiants destinés en principe à devenir instituteurs, et qui deviennent universitaires.

Au départ , dès 1954 jusqu'en 1958 Tissot connaît le même parcours à l'Ecole normale d'instituteurs de Lyon que Béjoint son cadet.
Ensuite propédeutique à Lyon et un certificat de licence
1959-60 Assistant à Bradford Grammar School (Yorkshire)
Ayant demandé son *exeat* pour la région parisienne, Tissot est surveillant à l'ENI de Versailles et termine sa licence, puis fait son DES.
Il passe le CAPES en 1962
1962-64 : admis comme Auditeur libre à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud pour préparer l'agrégation
Agrégation en 1964
Service militaire comme Officier de marine
Pendant 6 mois professeur à titre civil à l'Ecole Navale de Lanvéoc -Poulmic
Vacataire au Centre Littéraire Universitaire de Brest
octobre 1966 : appelé à Lyon par le Doyen Ritz, en même temps qu'Alain Bony.

Sur Alain Bony, voici des informations prises dans un texte d'Haberer au moment du décès de Bony « A s'en tenir aux jalons principaux qui l'ont marquée, la carrière d'Alain Bony peut se résumer très simplement à quelques noms de lieux : Lons-le-Saunier, où il fit ses études secondaires, Lyon et le lycée du Parc où il fit ses années de khâgne, Paris et l'ENS de la rue d'Ulm [NB. où il est entré en 1961], Oxford et St John's College (ce qui fit qu'il avait ses habitudes à la Bodléienne), puis Lyon de nouveau, où il fut recruté comme assistant à la Faculté des Lettres, en septembre 1966. Et c'est à Lyon, dans l'institution qui s'appela bientôt Lumière-Lyon 2, qu'il fit toute sa carrière ». Le recrutement de Bony se fit en même temps que celui de Tissot, quand Ritz, Veyriras, Gonnaud et Lecocq examinèrent les candidats possibles pour les postes d'assistant.

D'après des notes manuscrites que j'avais ajoutées dans mon Livret de l'étudiant 1967-1968 (la grosse publication imprimée pour l'ensemble de l'université de Lyon, toutes disciplines ensemble (576 pages), voici quelques dates d'arrivées d'anglicistes lors d'une période de recrutements importants couvrant une demi-douzaine d'années et que j'ai connue directement.
1968 : Mme Antonietti, Claudette Fillard, Mme Lavorel (femme du psycholinguiste Pierre Lavorel, 1939-1989), Maurice Chrétien, Annick Duperray, Boisson.
1969 : Max Duperray, Philippe Thoiron, Marie-Thérèse Blanchon. Louise Fontaney sauf erreur.
1970 : Denise Sanlaville, Mlle Tassy, Michel Durand, Claude Moulin, Jacques Ramel.

1971 : Marie Couton, Bernard Rongier, Peter Sherwood, Mme Rittaud-Huttinet (rattachée au département, mais phonéticienne francisante), peut-être Annie Ramel [?].
1972 : Michel Granger.
1973 : Claude Antony, Henry [?], Béreyziat.
1974 : Jean-Michel Bizet

Dans le Guide de l'étudiant 1980-1981, je relève aussi ces noms :
Professeur certifié : Claudine Baker.
Chargés de cours complémentaires : Evelyne Clerc, Colette Lenoble, Roger Lenoble, Vivien Story, Peter Stap, Glynis Thoiron.

Voici une photographie du département au début des années 90, avec tous les noms figurant dans le Guide de l'étudiant 1990-1991 :
Émérites et honoraires : Asselineau, Ritz, Gonnaud, Lecocq, Veyriras, Anne-Marie Imbert.
Professeurs : Aubert, Boisson, Bony, Cusin, Durand (LEA), Fontaney, Granger, Guinle, Haberer, Michel Péron (LEA), Thoiron, Tissot, Wyss.
Professeur associé : Laura G. Durand (Brown)
Maîtres de conférences : Arnaud, Balais, Béjoint (LEA), Béreyziat, Christiane Bernard, Bizet, Jean Blanchon, Marie-Thérèse Blanchon, Chrétien, Marie Couton, Daniels, Fillard, Locard, Moulin, Ouzilou, Annie Ramel, Jacques Ramel, Rongier, Sanlaville, Andrée Shepherd (LEA).
Assistants : Antony, Colette Collomb-Boureau, Jacqueline Gouirand.
Allocataire monitrice normalienne : Sylvie Jougan.
J'avais ajouté ces 3 noms dans mon Guide, sans précision de statut : Dominique Daniel, Catherine Perrot, Axel Nesme.
Professeurs agrégés : Maisonnat, Patrick Martellet.
Plus 7 lecteurs.

Plus loin, on trouvera la liste des anglicistes pour 2000-2001.

Pour Henri Locard, voici des données fournies par lui, que je reprends telles quelles, à la première personne.

J'ai passé l'agrégation à l'Institut d'Anglais de la Sorbonne en 1965. Je trouvais les cours à Paris de qualité supérieure à Lyon. Surtout nous avions beaucoup plus de cours, en particulier en traduction, ce qui m'a permis d'être 5e à l'écrit. Mais, très timide à l'oral, j'ai perdu beaucoup de places. Pourtant, je n'avais pas planché sur le programme dès l'été précédent, étant parti en bateau 3 mois au Cambodge avec la Ligne Française d'Extrême Orient : Marseille-Saïgon, invité par un de mes anciens étudiants de Leicester où j'avais été lecteur, Tom White, marié à un Française.

C'est J-G Ritz qui m'a recruté comme assistant en revenant de Phnom Penh où j'avais fait deux ans comme enseignant au Lycée Descartes. Je trouvais qu'enseigner 15 heures par semaine dans le secondaire n'était guère qu'un mi-temps et j'ai donc décidé de demander

Paris, ne voulant pas retourner à Lyon afin de pouvoir faire Sciences Po en même temps. J'ai eu Montreuil, ce qui n'était pas mal pour un début. Hélas, J-G Ritz a contacté ma mère pour me demander de devenir assistant dans son Département. Un poste à l'Université, cela ne se refuse pas et j'ai donc bien dû accepter. Je ne sais si mon cas avait été discuté dans une commission de spécialistes, je ne m'étais jamais lancé dans la recherche - à part mon Diplôme d'Études supérieures sur Thomas Heywood, un dramaturge élisabéthain. Je soupçonnais d'avoir été choisi par un Ritz un peu mondain à cause du nom de Locard - pour me mettre encore plus mal à l'aise.

Les cours de Ritz étaient plutôt sympathiques. Il avait coutume de faire souvent des digressions assez personnelles sur tout et n'importe quoi, si bien que nous connaissions tout de ses goûts et idées. Il était si bavard qu'il ne pouvait s'empêcher, à la veille des examens, de nous faire comprendre, de manière détournée, quel type de sujets allait tomber.

J'ai maintenant 53 ans d'enseignement derrière moi : 2 ans en Angleterre : 1959-60 assistant à Gravesend Grammar School; 1961-62, Lecteur à Leicester University; 2 ans à Phnom Penh (1965-67); 23 ans à Lyon 2 comme simple angliciste, de 1967 à 1990, entrecoupé d'une année de chercheur à Queen's College Oxford (1969-1970); 1990-2000 : 10 années hybrides d'enseignant d'anglais et sur le Cambodge à Sciences Po-Lyon, entrecoupée d'une année de reconversion en 1993-94 au Cambodge; actuellement professeur invité de l'Histoire du Cambodge à l'Université Royale de Phnom Penh (2000-2017). Environ la moitié de mon parcours d'enseignant-chercheur a été consacré à l'Angleterre et la moitié au Cambodge. (Fin du texte de Locard).

Pour Henri Béjoint, voici les informations qu'il m'a communiquées sur ses études. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'il s'agit d'un parcours qui, sans être rare, est moins direct que la ligne habituelle.
1960 : entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs (noter le masculin), 5 rue Anselme, en classe de seconde. Promotion 1960-1964.
1963 : baccalauréat (Sciences expérimentales, seul choix offert). Sélection pour une formation supplémentaire de PEGC (Professeur d'enseignement général des collèges) en 2 ans, soit un an pour passer Propédeutique et un an de formation pédagogique.
1964 : en juin, Propédeutique. En septembre, il apprend qu'il existe une chose appelée IPES. Donc, ré-inscription en Propédeutique pour candidater. Année 1964-1965 en préparation à Propédeutique pour la deuxième fois, et en formation de PEGC. Plus obtention du CAP d'instituteur.
1965 : admission aux IPES (et obtention du CAPCEG).
1968 : CAPES. Sélection pour une année supplémentaire pour présenter l'agrégation.
1969 : agrégation, la même année que Bernard Rongier (premier), Michel Durand et Glyn Thoiron. Nomination à l'Annexe Perrache du lycée Ampère, impasse Cathelin.
1972 : nomination au lycée Lumière.

1973 : nomination à l'université comme assistant.

Normalement il était exigé des étudiants d'anglais de passer une année au Royaume Uni entre les années deux et trois de la licence, comme assistant de français dans une école secondaire. Béjoint dit qu'il aurait pu et dû le faire, mais il n'avait pas voulu partir parce qu'il était marié et père de famille. Veyriras le lui avait reproché, devant tout le groupe d'ipésiens (qui bénéficiaient de quelques heures de cours supplémentaires). Et Lecoq lui avait dit que dans ces conditions il n'aurait jamais sa licence.

Incise. Je crois que toutes les générations d'anglicistes ont entendu les mêmes menaces. Pour ma part je m'en souviens très bien. Je me demandais par quelles sombres manœuvres les professeurs allaient précipiter les rétifs en enfer. Ma femme est arrivée en 1982 dans notre maison après la khâgne du lycée Édouard Herriot pour terminer sa licence. Elle a entendu fulminer la même mise en garde. C'est un des facteurs qui l'a déterminée à renoncer à préparer les concours de recrutement, pour éviter des dépenses à ses parents, peut-être avec un excès de scrupule. Elle m'indique au passage avoir été effrayée par le fait que la seule possibilité qu'elle entrevoyait pour améliorer sa prononciation (qui était défectueuse, comme souvent chez les khâgneux à l'époque) était de passer un an en Angleterre. Durant l'année de licence elle ne trouvait rien chez nous qui puisse répondre à cet objectif. Donc apparemment rien qui corresponde à ce dont j'ai bénéficié en année deux après la propédeutique, en suivant la formation de Mme Théry.

En tout cas Béjoint s'était mis à travailler dur au laboratoire de langues, où il a même été moniteur, sous le contrôle de Mme Théry (connue pour ses toilettes impressionnantes et sa voix de sirène) et de l'inoubliable M. Ferréol. Maurice Ferréol (1906-1969) était un petit monsieur en blouse gris-bleu qui "s'occupait" des laboratoires de langue (au 1er étage) et dont Béjoint et ses camarades avaient appris tardivement qu'il était un peintre jouissant d'une renommée impressionnante. Il était aussi l'auteur de cartons de tapisseries tissées à Aubusson. On disait qu'il avait exposé à New-York (c'est exact, dans un cadre collectif). Béjoint est presque sûr d'avoir vu des toiles exposées dans le hall et les escaliers du théâtre de la Cité (c'était du temps de Planchon, dont il était obligatoire d'aller voir toutes les productions, même si bien souvent on n'y comprenait couic). Béjoint se souvient bien de Ferréol, de son allure, de sa tête, de sa blouse, et de son mutisme quasi total.

Apprenant le décès de Maurice Gonnaud Béjoint m'écrit ceci le 17 août 2017 : « Séduit par le professeur Rogers (qui s'en souvient ?), j'avais décidé de faire mon mémoire de maîtrise sur Natty Bumppo, le personnage principal de la série de romans de Fenimore Cooper. Gonnaud avait trouvé le résultat acceptable, et je me suis donc retrouvé devant lui quelques mois plus tard pour lui parler d'un sujet de thèse. C'était Updike qui m'intéressait désormais (plus particulièrement The Centaur, roman bien oublié aujourd'hui), et j'aurais voulu qu'il accepte de me diriger. Mauvaise voie, m'avait-il dit, vous n'aurez jamais de poste si vous faites de la littérature. Faites donc de la linguistique, c'est la mode et c'est l'avenir. Allez donc voir de ma part Guy-Jean Forgue, il vous proposera un sujet. Ce qui fut fait. L'histoire ne s'arrête pas là, il s'en faut de beaucoup, mais j'en resterai pour aujourd'hui à la conclusion que Maurice Gonnaud a joué un rôle très important dans l'orientation de ma "carrière ". Qu'il en soit remercié ». Comme je le dis

ailleurs, le conseil de Gonnaud de s'engager dans la linguistique, il le dispensa à Haberer, qui suivit une autre voie, puis à moi, et, comme Béjoint, je suivis la suggestion de Gonnaud, en passant par la stylistique.

Sur Franklin R. Rogers, spécialiste de Mark Twain, qui fut professeur invité à Lyon en 1966-1967 et en 1969-1971 :
http://legacy.com/obituaries/mercurynews/obituary.aspx?n=franklin-r-rogers&pid=155144428&referrer=0&preview=false

Plus tard, notamment, arrivent les linguistes Pierre Arnaud (homme patient avec qui j'ai longtemps partagé un bureau), Henry Daniels, devenu professeur à Nancy puis à Dijon.

Ou avaient lieu les cours quand j'étais étudiant ? Surtout dans les plus ou moins augustes amphithéâtres Laprade (et Quinet ?) et dans la Salle d'anglais.

L’amphithéâtre Laprade :

J'avais totalement oublié que l'amphi Laprade est comme qui dirait embelli par une peinture marouflée dont j'ignore l'auteur. Elle est très haute au-dessus de la chaire, si bien qu'on n'en profite guère à moins de s'asseoir dans la galerie, que j'évitais. Des personnages calmes et studieux ou familiaux et attentifs se détachent sur le bord du Rhône non loin de l'ancien pont de la Guillotière (dont j'ai gardé la nostalgie). Sur l'autre rive, l'Hôtel-Dieu. Au fond Fourvière. Est-ce Victor de Laprade qui ainsi pérore au sein de cet Élysée fluvial ?

Et, dans l'or du feuillage, aux Grâces réunis,
Là des blanches vertus les essaims font leurs nids
Avant d'aller chanter leur mélodie auguste
Sur le front de la vierge et dans l'âme du juste.

(Laprade, Psyché, invocation)

Mais cette zone était originellement dévolue aux sciences et à la médecine avant d'être affectée au droit et aux lettres, originellement logés dans le bâtiment nord, actuellement Lyon 3.

Il est arrivé qu'on nous expédie, loin du front des vierges, en face du 86 rue Pasteur, actuellement bâtiment Gaïa (anciennement dévolu à la géologie, et que Michel Cusin appelait avec une emphase ironique la Cathédrale de béton), dans les vieux locaux de l'Ecole centrale lyonnaise, détruits depuis pour faire place à l'Inspection académique et au bâtiment de l'Ecole de notariat de Lyon 3. J'habite dans ce quadrilatère remodelé, juste derrière, sur la rue de Marseille, comme une antique bernique obsédée par un rocher qui n'existe plus. L'amphi de l'Ecole centrale avait été conçu pour des gnomes de jadis, à courte cuisse, et le confort laissait à désirer.

Voici le bâtiment de l'Ecole centrale en question, avec le grand arbre dans la cour. À gauche le bâtiment du 86 rue Pasteur (Gaïa) , toujours existant. Photo du début des années 1980 prise par Pierre Arnaud.

Ici on voit le long de la rue Chevreul sur son côté sud-ouest, entre un flanc du bâtiment du 86 rue Pasteur (qui avait aussi une entrée rue Chevreul, donnant accès notamment au service de photocopie) et la rue Raulin. Flanquant le bâtiment de gauche marqué Université Lumière Lyon 2 (ce bout a été détruit), on trouve un vieux bâtiment où j'ai fait des cours. Au fond, l'ancien hôpital Saint-Luc, remplacé par le bâtiment de verre du nouvel hôpital sur le quai Claude Bernard. Les bâtiments entre les rues Pasteur et Raulin ont été détruits pour faire place à la bibliothèque. Photo du début des années 1980 prise par Pierre Arnaud.

L’amphithéâtre Laprade, la Salle d’anglais, quelques autres plus petites, se trouvaient dans le quadrilatère bordé par la rue Pasteur et la rue de l’Université, actuellement appelé bâtiment Clio. Voir plus has la vue prise dans Google Maps.

Au fond de la Salle d’anglais (dont les fenêtres d’un côté donnaient sur le passage entre les deux quadrilatères nord-est), une porte conduisait à une petite salle de bibliothèque plus que modeste et à une petite salle de cours, celle où Fontaney nous faisait faire de la traduction.

Au premier étage, côté rue Pasteur, au coin sud-est, une plus grande bibliothèque où j’ai passé pas mal de temps à compulser une édition plutôt ancienne de l’Encyclopædia Britannica. Il me semble bien qu’elle avait un article sur Émile Legouis, qui, dans ce temps, m’était notoire uniquement comme co-auteur du Legouis & Cazamian. J’avais acheté la belle édition anglaise. Pour être franc, je l'ai peu lue, la trouvant rébarbative. Jugement hâtif peut-être.

Université
Lumière Lyon 2

Plus tard, étant passé de l'autre côté de la barrière, j'avais des cours à La Doua. Un employé des services généraux d'une serviabilité émouvante, petit et fluet, était appelé par Alain Bony « l'homme-liane ». Tissot m'a rappelé qu'une de nos secrétaires affolait les étudiants par cette menace d'un sort dantesque : « Attention, si vous faites ça, vous tombez en DA ! » (dispensés d'assiduité). Une secrétaire peut obscurcir ou illuminer toute la journée d'un étudiant.

Quand nous avions transféré notre empire à Bron, dans un « geste architectural fort », Bony prétendra que le nom de la localité évoquait l'onomatopée puissante d'un pet.

Le campus a été conçu par l'architecte René Dottelonde et a été inscrit au Patrimoine architectural du XXe siècle. La conception est une chose, la réalisation en est une autre.

« Sa conception est d'ailleurs profondément marquée par les idées qui alimentaient les débats de cette époque. René Dottelonde était alors un jeune architecte peu expérimenté. Il avait été choisi par le ministre de l'Éducation nationale en raison de sa capacité à expérimenter de nouvelles propositions architecturales. D'une culture politique marquée à gauche, il conçoit le programme en relation étroite avec des représentants des étudiants et des enseignants. Ce mode opératoire, déterminé par une conception sociologique de l'architecture, implique que le maître d'œuvre n'impose pas un cadre contraignant. Il ne s'agit plus de mettre en ordre et de hiérarchiser, mais de libérer les relations collectives au sein de la communauté universitaire. Convaincus que « *la vie sociale [est] à réinventer* », les concepteurs refusent le poids de l'institution et proclament vouloir faire un « *non-édifice* » dans un « *anti-campus* ».

En collaboration avec Jean Prouvé, sur un brevet de Pétroff, Dontelonde conçut une « *structure spatiale* » en métal, apparente à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle se prête à beaucoup de souplesse et, en principe, à des évolutions ultérieures. Elle permet de disposer les entités architecturales avec une grande liberté en créant des espaces ouverts. Une rue sinueuse traverse l'ensemble, organisé autour d'une placette qui fait office de lieu d'échanges et de prise de parole. De multiples ruptures de niveaux créent des effets pittoresques et animent le parcours de l'usager. Cette organisation est aussi destinée à pallier l'absence de contexte urbain et d'inscription sociale du campus, ce qui avait été très tôt perçue comme un handicap difficile à surmonter. L'accent est donc mis sur les échanges au sein de la communauté universitaire. Des salles de cours de dimensions très diverses peuvent accueillir des publics de 15 à 90 personnes. Leurs cloisons qui les clôturent sont constituées de panneaux recouverts de plastique et de pans de verre qui les ouvrent largement à la lumière extérieure. Le même dispositif prévaut à l'intérieur, ouvrant cette fois sur les espaces collectifs. Les amphithéâtres sont pourvus de sièges pivotants avec tablettes afin de permettre le dialogue entre étudiants.

Des budgets de construction et d'entretien insuffisants, des matériaux trop fragiles, le choc pétrolier et un contexte économique dégradé constituèrent autant de circonstances défavorables. »

http://fresques.ina.fr/rhone-alpes/fiche-media/Rhonal00033/la-nouvelle-universite-de-lyon-ii-a-bron-parilly.html

Le bâtiment standard, de construction typiquement EduNat à la française dans la qualité de sa réalisation, était affligé d'une étanchéité défaillante des terrasses. D'où de non rares percolations, suivies d' « installations » rapidement improvisées, involontairement artistiques, de seaux et autres récipients collecteurs. Quand Michel Cusin était président de l'université, le ministre Claude Allègre (connu pour avoir ambitionné de « dégraisser le mammouth » = l'Education nationale, tâche que même cet Hercule redivivus échoua à mener à bien) était venu inaugurer un flambant neuf et isolé amphi cylindrique. Cet édifice, qui évoquait une boîte de sauce tomate pour race de géants, fuyait déjà avant même que le ministre vienne se féliciter de son érection (celle du bâtiment).

Une fois, à l'intérieur d'un bureau, Jean Blanchon s'asseoit sur une chaise en plastique à assise baquet, et bondit de son siège à toute vitesse, comme propulsé par un ressort, ainsi qu'on fait dans les dessins animés : il venait de se plonger le derrière dans une flaque d'eau. À la belle saison on grillait. La bibliothèque, presque entièrement vitrée (contrairement aux bibliothèques américaines que j'avais vues, et qui ressemblaient plutôt à des châteaux forts aux meurtrières exiguës), se transformait en serre tropicale.

L'isolation acoustique était une technique manifestement inconnue des bâtisseurs. Combien de fois avons-nous bénéficié du cours du collègue de l'autre côté du tableau. Les étudiants vivaient parfois en son surround, bénéficiant ainsi parfois de deux cours simultanés, par exemple un d'anglais et un d'espagnol.

Malgré ce que je dis sur ce campus de Bron, ce pittoresque conglomérat biscornu de ferrailles bariolées est franchement de très loin préférable au dantesque purgatoire que représente le campus scientifique de la Doua, une des nadirs de l'esthétique stalino-corbusiéroïde qui induit de fortes pulsions suicidaires chez tout être assez hardi pour en contempler la terne et décrépite hideur, même propulsé à grande vitesse dans le pimpant tramway qui parcourt ces Enfers.

Quand les bâtiments anciens des quais furent remodelés (antérieurement aux travaux en cours en 2017), j'ai hérité d'une salle à sol et parois réverbérantes calamiteux pour le confort acoustique, l'éclairage laissant également pas mal à désirer. Les Français semblent n'avoir jamais entendu parler de ces méprisables réalités qui vous plombent une vie professionnelle. Ça et les toilettes, c'est l'exception française.

Comme on l'a vu, Bron avait été conçu par un architecte socialement engagé (et, comme souvent, de manière imaginaire plutôt que pragmatique), et, à sa décharge, dans la perspective d'immeubles d'habitation proches, qui en définitive n'élevèrent jamais leurs façades hardies vers le ciel.

Les salles de cours et les bureaux étaient partiellement vitrés vers les couloirs ; les utilisateurs pudiques finirent par boucher pas mal de ces vitrages avec du papier kraft. Le campus est parcouru de bout en bout par une rue intérieure zigzagante, ce qui se défend. Mais elle était pavée en dalles de ce que, en Lyonnais, j'appellerais des gadins agglomérés, souvent basculants sous le pied dynamique. Le concept était que les couches non-universitaires de la population environnante allaient lentibardaner dans un campus ouvert vers l'extérieur. L'espoir vaguement caressé étant, j'imagine, qu'une sorte d'osmose magique s'instaure between Town and Gown.

A un certain moment, le campus, agréablement renommé Porte des Alpes, avait subi une pseudo-rénovation à la noix de la part de je ne sais plus qui. L'effet principal qui m'était apparu fut que le portail principal devant l'arrêt n° 1 du tramway se vit agrémenté de peintures jaunes tracées sur le sol des dalles en cailloux agglomérés. Cette peinturlure pour pauvres, pensée par un génie urbanistique doté de crédits minables, produisait un effet particulièrement ridicule.

Un collègue de linguistique, Sylvain Patri, donnait à Bron un cours au contenu austère et érudit (c'est tout de même quelqu'un qui écrit sur le hittite) dans un amphi en contrebas d'une passerelle de la rue intérieure. Le vitrage permettait aux occupants de l'amphi, s'ils levaient les yeux, de voir passer les usagers de la passerelle au-dessus du professeur et derrière lui. Mais les déambulateurs sur la passerelle ne voyaient pas grand chose de l'amphi en contrebas. Une fois, Patri vit l'intégralité de l'auditoire lever un regard béat et extatique derrière lui, comme pour une apparition. Patri s'aperçut qu'une étudiante de la passerelle contemplait minutieusement ses formes postérieures dans la vitre utilisée comme miroir. C'était la mode des strings, dont il était considéré comme érotico-esthétique de laisser deviner le haut au-dessus du jean surbaissé. La belle ajustait ce string jusqu'à satisfaction complète. L'amphi sous-jacent se régalait de la vision de ce splendide fessier inconsciemment exhibé par la grâce de l'architecture engagée et sociale.

Au passage, un des agréments de notre métier est l'observation de la succession des modes féminines. Je me souviens de très jolis tissus à petites fleurettes sur fond noir. Mais aussi, enfer et putréfaction !, de hideux cothurnes qui produisaient un claquement infernal.

Lyon 2 fit tout pour garder un établissement sur les quais du Rhône, comme l'exigeait la stratégie de la guerre picrocholine entre Lyon 2 (de gauche) et Lyon 3 (réac). Pour ce qui nous concerne, il y avait une concurrence entre deux départements d'anglais, une auguste maison mère (nous), et une impertinente et menaçante dissidence (eux). Le haut du cursus (année L3 en terminologie actuelle, et la suite) étant implanté « sur les quais », et les deux premières années à la périphérie brondillante.

Et maintenant un peu de Progrès.

Devenus enseignants, les anglicistes pionniers dans l'utilisation des ordinateurs furent Philippe Thoiron (assistant en 1969), Pierre Fontaney et Jacques Ramel. Thoiron faisait une thèse de stylo-statistique sur Alice au pays des merveilles, qui exigeait d'abord une

compétence atypique dans notre milieu, en statistiques. Il maîtrisait l'Initiation aux méthodes statistiques en linguistique du pionnier Charles Muller (mort à 105 ans en 2015). https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Muller_(linguiste)

Ensuite Thoiron était en contact avec des spécialistes de biostatistique sur le campus scientifique de La Doua. Il pouvait utiliser des stupéfiantes machines, y compris les innovations du genre des « floppy disks », objet archéologique qui est inconnu des utilisateurs actuels.

Quand je suivais les cours du phonéticien Peter Ladefoged en 1983, il nous vantait les avantages de son ordinateur Macintosh, qui lui permettait, disait-il avec gratitude pour ce mystérieux petit parallélépipède, de tenir à jour la bibliographie de ses cours sans avoir à tout retaper. J'ai pu me confirmer ensuite qu'il avait raison.

Par ailleurs il me plaît d'observer deux choses sur Thoiron. Natif de Verjon, il a subi tout jeune l'irradiation des puissantes ondes legouisiennes, puisqu'on a vu la force de la présence des Legouis dans cette localité prédestinée. Ensuite, disciple de Pierre Legouis, Thoiron incarne l'aboutissement d'une prestigieuse lignée érudite, de cours en cours au fil des générations.

Car Philippe Thoiron fut universitairement engendré par Pierre Legouis à Lyon. Pierre Legouis fut engendré par Émile Legouis à Paris. Émile Legouis fut engendré par Gaston Paris à Paris. Gaston Paris fut engendré par Friedrich Christian Diez (1794-1876) à Bonn. Diez fut engendré par Friedrich Gottlieb Welcke (1784-1868). Mais Gaston Paris a aussi été engendré par Georg Curtius, qui a été engendré par Franz Bopp, qui a été engendré à Paris par Antoine Léonard de Chézy, premier professeur de sanskrit au Collège de France. Et de Chézy < Silvestre de Sacy. Rien que du beau monde.

Chacun d'entre nous peut s'amuser à construire ainsi son autel des mânes, avec les statuettes alignées dans l'ordre. Je ne peux qu'encourager ce passe-temps qui n'incline pas au vice. Dans un document séparé, je donnerai d'autres exemples de ces généalogies universitaires.

Comme assistant de français à Sunderland (1963-1964), j'ai moi-même marginalement engendré en Upper Sixth le remarquable futur linguiste Bernard Comrie, au départ russisant, qui a cinq ans de moins que moi. À son cursus de lycée, il ajoutait des cours de russe à Durham. M'ayant rencontré sur la ligne de train, Comrie s'était emparé d'une brochure de l'Association Phonétique Internationale, désireux de savoir où je l'avais acheté afin de bénéficier au plus vite du savoir enclos dont il se montrait friand. On y trouvait en particulier la fable ésopienne du Vent du nord et du Soleil transcrite phonologiquement dans un grand nombre de langues. Plus tard je suis devenu life member de l'association (on payait une grosse somme d'un coup, et on n'avait plus à renouveler la cotisation annuelle).

J'ai revu Comrie très longtemps après à Lyon, où il s'était déplacé pour visiter le « laboratoire » de linguistique de Jean-Marie Hombert, en tant qu'expert étranger consulté

pour une évaluation. Ces évaluations prennent parfois un tour légèrement amical, vu qu'y participent en partie des connaissances. On y échange volontiers la casse et le séné.

J'officiais aussi dans un établissement pour jeunes filles à Seaham Harbour. Elles manifestèrent un enthousiasme incompréhensible pour certains Beatles (?!), dont je n'avais jamais entendu parler (je comprenais « beetles », et leur dévorante passion entomologique me paraissait insolite chez des jeunes personnes du sexe). On leur dispensait des cours de maintien : elles savaient faire la révérence, ouvrir une porte avec grâce en évitant de tourner le dos de façon lourdaude, je les ai vues répéter. Le week-end, on en voyait parfois certaines à Sunderland, métamorphosées, outrageusement maquillées comme des filles perdues en France. Ça et sortir en bigoudis dans la rue avec une clope aux lèvres, c'était spécial Angleterre.
https://en.wikipedia.org/wiki/Bernard_Comrie

Revenons aux ordinateurs. Ces évolutions techniques sont très importantes. Écolier à plume Sergent Major et encrier de porcelaine blanche, qui connut l'interdiction d'utiliser un stylo-bille, innovation proprement diabolique qui aurait presque attiré les exorcismes des instituteurs, voilà le genre de fossile que je suis. J'ai assidûment tapé sur la machine à écrire de ma mère (qui y rédigeait des factures), obtenue d'un stock de matériel de l'armée américaine, avec trois doigts, depuis peut-être l'âge de dix ans (mais Jacques Ramel, lui, était un vrai pro de la dactylographie, qu'il avait apprise sérieusement).

J'ai connu la ronéo type Gestetner, les stencils et l'odeur d'alcool, puis la photocopie, qui a tout changé. A l'Université de Pennsylvanie en 1966-1967, j'avais utilisé avec émerveillement une salle en libre accès pour les étudiants, où des machines à écrire mécaniques étaient solidement fixées sur des tables en bois, les professeurs refusant de lire des productions manuscrites (je ne parle pas du retard honteux des bibliothèques françaises, je suis encore sous le choc après un demi-siècle). Veuillez noter per incidens (comme aimait à dire le regretté arabisant André Roman, le seul homme que j'aie connu qui parlait naturellement et sans efforts comme un livre, à part Claude Hagège) que, à l'ombilic du campus, la bibliothèque universitaire offrait Playboy en salle de presse. Playboy était une publication philanthropique de Hugh Hefner offrant à ceux des lecteurs qui appètent modérément les lectures aride, comme qui dirait de certaines compensations visuelles souvent mémorables. J'y ai vu de mes yeux vu non seulement des créatures innocemment nues, mais une interview de Jean-Paul Sartre, ce genre d'alibi justifiant l'abonnement.

Bon, la ronéo. Ensuite les ordinateurs. Les premières machines étaient tout sauf user-friendly avant l'arrivée du Mac. On avait l'impression que les ingénieurs étaient fascinés par les charmes de l'interface en ligne de commande et les sortilèges du MS-DOS, une horreur ergonomique.

Il y a eu une époque où Jean-Jacques Servan-Schreiber expliquait que les adultes qui se refusaient à apprendre la programmation seraient métamorphosés en momies poudreuses dans un délai rapproché. Jean Blanchon et moi avions suivi une semaine de formation gratuite chez IBM, dispensée par Marcus Dornbusch à Paris, en langage PL/1. J'avais été

largué le deuxième ou troisième jour, Blanchon pas du tout. Il faut dire que Blanchon était un dur à cuire, c'est lui qui se jetait dans Syntactic Structurs de Noam Chomsky 1957. C'est une référence et un test : il y a deux sortes d'êtres humains, ceux qui aiment, ceux qui n'aiment pas.

Les universitaires pourront être intéressés par cet ouvrage de Dornbusch, en passant ; leur milieu, ou plutôt un sous-ensemble, n'y est pas ménagé, non sans équité à mon avis : https://www.amazon.fr/gp/product/9659207948/ref=as_li_qf_sp_asin_tl?ie=UTF8&camp=1642&creative=6746&creativeASIN=9659207948&linkCode=as2&tag=drzzfr-21

L'arrivée d'Internet, où les universitaires ont été dans les premiers servis, est une merveille. Au paléolithique supérieur, 'ai connu le navigateur Mosaic. Je me souviens distinctement, sans être capable de dater le souvenir, du moment où j'ai découvert l'existence de suites graphiques bizarres, avec un @, au bas de textes d'universitaires suédois. A l'époque, je n'ai absolument pas compris ce que c'était que ce machin. Je pensais que c'était une sorte de titulature en vieux haut norrois ou quelque chose de ce genre.

Je reprends un fil pendant.

Beaucoup plus jeune dans la liste des anglicistes, le linguiste Vincent Renner. Il fut notre étudiant, à Pierre Arnaud et à moi, en option linguistique de l'agrégation (1998) dans un bureau du 86 rue Pasteur (maintenant Gaïa, notre bien-aimée Pachamama), et sa caractéristique stupéfiante. Outre une jovialité constante, on constatait chez Renner une absence quasi-totale de prise de notes, que semblait lui permettre une mémoire au développement proprement monstrueux. Ou alors il savait tout déjà. Ou alors on ne l'abreuvait que d'idioties (auquel cas il ne semblait pas nous en vouloir). Renner est devenu professeur en 2015.

Il ne faut surtout pas oublier les secrétaires. En particulier Maïté Constancin, Mme Duvic, Mireille Rival, Catherine Gilbert, Jocelyne Méta. La responsable de la bibliothèque d'anglais, Mme Rosenberg. Une partie de notre vie quotidienne dépendait des relations constantes avec les secrétaires et les gestionnaires. Une secrétaire maussade, un professeur hautain, et ça bascule.

Les services centraux venaient notamment à notre aide dans l'interprétation de certains passages obscurs descendus de la stratosphère ministérielle, lors des régulières réformes plus ou moins bien conçues, et obligeant à une application quasi-immédiate. Je citerai le nom de l'indispensable Mme Pillot, toujours prête à aider l'âme torturée qui entrait dans son bureau du 86 rue Pasteur.

Étant directeur du « premier cycle » (les deux premières années avant le système LMD) ou directeur du département, j'ai eu une fois un conflit avec une secrétaire qui refusait obstinément à apprendre à se servir d'un ordinateur. Malgré mes encouragements les plus patients, l'offre de lui apprendre moi-même sur son temps de travail, puis la suggestion de

fermer le secrétariat une demi-journée pour se faire initier par des collègues de son choix, elle s'était butée au point que ça avait fini par une notation non maximale du doyen et un drame.

Petit souvenir anodin et tout autre. Une secrétaire qui, elle, savait utiliser un ordinateur, produisait des listes d'enseignants alphabétisées par un logiciel, mais suivant le format à la hongroise Patronyme Prénom. Je déteste cette présentation, qui m'évoque le formulaire de l'assujetti et le fichage étatique. Très aimable, elle n'avait nullement protesté quand je lui avais demandé d'obtenir Claudette Fillard plutôt que Fillard Claudette, mais m'avait fait part de son étonnement devant mon pinaillage, parce qu'elle ne faisait qu'appliquer ce qu'on lui avait enseigné lors de sa formation de secrétariat.

Une dame de la photocopie, svelte brune, intimidait plus d'un collègue par son œil vrillant. Une fois je pénètre dans son sanctum sanctorum au moment où, en maîtresse sévère, elle déclarait à un collègue angliciste peu rassuré que sa demande de reproduction ne pourrait pas être satisfaite avant que ne s'écoulassent maintes et maintes journées amères. Arrive mon tour et je lui dis que je savais qu'elle ne pourrait pas faire mon tirage très vite, mais que ça n'était pas grave. Sa réaction, vive, émouvante, fraîche : « Ah, mais pour vous ça n'est pas pareil ! ». Par moments l'existence est douce et embaumée. Pour certains en tout cas. Qui n'est pas bien avec la secrétaire, il connaîtra le malheur et l'enfer.

Je ne dis rien non plus si ce n'est pour le mentionner, des investissements des anglicistes dans l'institution, au moment de 1968 et après, où beaucoup prirent part à la sauvegarde puis à la reconstruction de l'université. Avant avec Ritz comme doyen de la Faculté des lettres. Après avec Cusin comme président de l'université, Veyriras, Bony et Béjoint comme vices-présidents. Roland Tissot, Claudette Fillard, Josiane Paccaud-Huguet, Jean Soubrier (LEA) comme doyens de la Faculté des langues. Adolphe Haberer fut président de la SAES, et de l'ESSE. Gonnaud fut président de l'AFEA, de l'EAAS, Granger fut président de l'AFEA.

Jean Kempf sur l'histoire de l'AFEA :
http://etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/2/kempf.html

D'autres noms sont cités ensuite.

Michel Granger
• 1964-1965 : Propédeutique, Collège Littéraire Universitaire de Saint-Etienne • 1965-1968 : licence d'anglais, université de Lyon
• 1966-1967 : stage d'assistant à Édimbourg
• 1968-1969 : maîtrise
• 1971 : CAPES et agrégation d'anglais
• 1971-1972 : stage d'agrégation ; chargé de cours à l'université de Saint-Etienne
Thèse d'État sur Thoreau (1987, dir. Gonnaud).
Carrière à l'université Lyon II :
• 1972-1981 : assistant

- 1981-1989 : maître-assistant/maître de conférences
- 1989-2011 : professeur des universités

Granger a été président de l'Association française d'études américaines (AFEA) de 2000 à 2003

Pour l'époque plus récente, je rappelle que j'ai mis en ligne le Guide de l'étudiant d'anglais complet pour 2000-2001 et pour 2005-2006. Comme co-héritiers de l'ancienne Université de Lyon, il faudrait aussi énumérer les collègues de l'université Jean Moulin Lyon 3, qui, pour l'anglais, est le résultat d'une scission, mais ça donnerait à ces notes une ampleur qui dépasse mes capacités.

En 2000, la liste des anglicistes figurant dans le Guide de l'étudiant comme retraités plus ou moins récents, en plus de certains précédemment nommés, et comme étant en activité, comptait :
Alain Bony, Roland Tissot, Michel Cusin, Christian La Cassagnère (il était venu de Clermont-Ferrand, mais je ne sais pas en quelle année), Simone Wyss, Marcel Balais, Christiane Bernard, Jean Blanchon, Marie-Thérèse Blanchon, Henri Locard, Claude Moulin (non mentionné), Monique Ouzilou, Denise Sanlaville, Jacqueline Gouirand (Gouirand-Rousselon, non mentionnée)
Pierre Arnaud, Claude Boisson, Maurice Chrétien, Marie Couton, Keith Dixon, Claudette Fillard (professeur en 1996), Michel Granger, Francis Guinle, Claude Maisonnat, Josiane Paccaud-Huguet, Jean-Charles Perquin,
Rédouane Abouddahab, Pascal Bataillard, Jean Bereyziat, Jean-Michel Bizet, Clotilde Castagné-Véziès, Marguerite Corish, Henry Daniels, Dominique Delmaire, Serge Dupuis, Jean-Marie Fournier, Jonathon Guilford, Helen Goethals, Vincent Michelot, Annie Ramel, Jacques Ramel, Bernard Rongier, James Walker.
Christine Kiehl, Vincent Renner.

Et dans le Département Langues étrangères appliquées :
Henri Béjoint, Michel Durand, Philippe Thoiron, Colette Collomb-Boureau.

Michel Péron était parti pour Paris. Bizet était parti pour Grenoble, puis était revenu. Michelot partit ensuite à Sciences Po Lyon. Abouddahab partit au Mans, Helen Goethals à Toulouse 2, Marie Couton à Clermont-Ferrand (Blaise Pascal), Henry Daniels à Nancy puis à Dijon, Jean-Marie Fournier à Paris 7 (Denis Diderot), Patrick Martellet à côté à Sciences Po Lyon, Andrée Shepherd à Tours puis à Grenoble, Peter Sherwood à Lyon 3, Isabelle Alfandary à Paris 3.

En 2005-2006, ces nouveaux noms apparaissent :
Jean Kempf, Samuel Baudry, Romain Huret, Diana Lewis, Baudoin Millet, Axel Nesme, Françoise Orazi, Joséphine Rémon, Laurence Roussillon, Ghislaine Saison-Belghazi
et en LEA
Daniel Gile, Malcolm Harvey.

Jean Kempf
1981 : agrégation

1983-1989 : assistant, université de Rouen.
1988-1989 : “visiting professor”, université du Connecticut, Storrs.
1989-1992 : maître de conférences, université de Rouen.
1992-1996 : maître de conférences, université de Savoie.
1996-1998 : professeur, université de Savoie.
1998- : professeur, université Lumière Lyon 2.

J’ai pris ma retraite en 2008, et le linguiste Christian Bassac, venu de Bordeaux (un des peu nombreux connaisseurs de linguistique formelle parmi les anglicistes), m’a succédé. Il a pris sa retraite, en 2015, craignant alors des problèmes de santé. Vincent Renner a pris sa succession.

En juillet 2017, le Département d’études du monde anglophone (DEMA) compte, outre certains des noms mentionnés précédemment, cette liste additionnelle (seuls les trois premiers me sont connus) :
Neil Davie, Peter Griggs, Pascale Tollance,
Amélie Ducreux, Frédéric Hermann, Véronique Lacoste, Marie Plassard, Olivier Richomme, Fiona Simpkins.

Liste complète :
http://langues.univ-lyon2.fr/enseignants-du-departement-617514.kjsp?RH=1423571928797&RF=1423572108461

Donc l’avenir s'annonce aussi radieux qu’une aurore dans Homère.